This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 474470 DUPL

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

MÉMOIRES

DE Mme DE LA FERRONNAYS

Mémoires

DE

Mme DE LA FERRONNAYS

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900
Tous droits réservés

D
352.8
L17
A3
1900

0942077-190

MÉMOIRES

DE Mme DE LA FERRONNAYS

En général, on n'écrit guère ses souvenirs que pour faire naître l'occasion de parler de soi, de se faire valoir. Je tâcherai d'éviter cet écueil et de mettre en pratique, en le modifiant comme l'exige le temps présent, le conseil donné par la comtesse de Villars à son fils entrant dans le monde : « Mon fils, souvenez-vous de ne jamais parler aux autres que d'eux, et de ne jamais parler au roi que de vous. » La dernière partie du conseil n'est pas, hélas ! applicable à notre époque ; mais alors on y trouvait, aidé par le mérite, un bâton de maréchal de France.

J'appartiens, — puisque, en commençant, il faut bien que mes lecteurs, si j'en ai, sachent à qui ils ont affaire, — à une famille de haute bourgeoisie, voire même d'anoblis, car mon très arrière-grand-père était, sous la régence, titulaire d'une charge de secrétaire du roi qui conférait la noblesse, et le chancelier Duprat avait pour secrétaire un mien grand-oncle, avec lequel il entretenait une correspondance suivie.

Ma mère appartenait à la famille de Philibert Ory,

contrôleur des finances sous Louis XV. Ses oncles avaient émigré, et l'un deux, que j'ai encore connu, avait ouvert à Hambourg un magasin de modes. Il avait pour associé le grand pénitencier de France. Cette charge ecclésiastique, maintenant abolie, conférait le privilège d'être seul à pouvoir absoudre les cas réservés, dont on me pardonnera de ne pas donner la nomenclature. Étant très enfant, j'ai vu plusieurs fois encore le grand pénitencier venir dîner chez ma grand'mère.

Je fus élevée par ma mère, la meilleure et la plus sainte des femmes ; le mariage même ne me sépara pas d'elle, et je ne l'ai quittée que quand la mort nous l'enleva, à un âge où l'on pouvait encore espérer la conserver pendant bien des années.

J'étais très jeune, alors que mon mariage fut décidé avec un homme portant un des plus grands noms de notre pays, et rompu, — sans qu'on en ait jamais bien exactement connu la cause, — deux jours avant celui où il devait être célébré. La secousse fut terrible pour moi et entraîna la maladie nerveuse dont j'ai souffert toute ma vie et qui a pris parfois une violence terrible.

Il n'était nullement dans les idées de mon père de marier ses filles dans un monde aussi différent du sien ; il aurait volontiers accepté un gendre dans la magistrature, ne se souciant pas des carrières d'affaires dont il connaissait le danger. Ma mère, malgré sa grande modestie, voulait quelque chose de plus brillant, sans que ses désirs atteignissent les hauteurs, encore alors fort escarpées, du faubourg Saint-Germain. Mais le

premier mariage, rompu avec un si fâcheux éclat, avait jeté mes parents dans une voie dont ils ne pouvaient se détourner. L'attention de ceux que je devais bientôt appeler exclusivement les gens de la société avait été attirée sur moi.

La bienveillance des membres de la famille dans laquelle j'avais été si près d'entrer me fut d'un grand secours, et ne s'est jamais démentie, et, entre plusieurs partis également acceptables, le charme répandu sur toute la personne de M. de La Ferronnays, encore plus que l'éclat de son nom, décidèrent mes parents en sa faveur ; car les parents alors avaient encore voix au chapitre. Que les temps sont changés !

Le mariage de M. de La Ferronnays avec une de ses cousines venait d'être rompu, au grand désespoir de sa famille. Ma belle-mère regrettait une parente portant un fort grand nom. Mme Craven, sa fille aînée, toujours à la recherche d'un roman dans toutes les circonstances de la vie, s'indignait que celui commencé sous les auspices de la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France, eût eu un aussi triste dénouement, et surtout que son frère, au lieu de se montrer au désespoir de cette rupture, tournât si promptement ses vues d'un autre côté.

Le chagrin de mes futurs beaux-parents s'accrut encore quand la lettre, par laquelle Mme de La Ferronnays annonçait à la famille royale, à Kirchberg, le mariage de son fils, se croisa avec une lettre de sa sœur, la duchesse de Blacas, lui disant que la reine, — comme nous appelions alors la sainte fille du roi Louis XVI, — avait pro-

fité du séjour à Kirchberg de la jeune personne et de ses parents pour essayer un rapprochement, et qu'elle espérait y réussir.

Les projets avortés pesèrent d'une façon assez pénible sur mes rapports avec ma nouvelle famille et d'autant plus que mon mari, qui alors comme toujours ne sut jamais rien me cacher, me parlait très naïvement des regrets de sa mère.

Personne des parents de M. de La Ferronnays ne prit la peine de se déplacer pour assister à son mariage, et Mme Craven, qui s'était fait reconduire par lui à Bruxelles, la veille du jour où il devait faire sa première visite à mon père et à ma mère, ne crut pas utile de se déranger. M. et Mme de La Ferronnays étaient en Italie avec Mme de Mun, déjà bien malade, et leurs deux plus jeunes filles ; et l'excellent duc de Damas, âgé de quatre-vingt-neuf ans, était alors installé en Nivernais, où il passait l'été. Mon futur époux se présenta donc tout seul à la maison.

Le jour même de mon mariage, — ce qui était bien exceptionnel à cette époque, — je partis pour Thieu. C'était une terre, à 8 lieues de Paris, qui avait appartenu à mon grand-père bien avant la révolution de 1789 et dont il vantait l'agrément, en disant : « Je prends le pavé dans la cour de mon hôtel, rue Cerrutti, et je ne le quitte qu'arrivé au perron de mon habitation, à la campagne. »

Ma mère et mon père vinrent très promptement nous y retrouver, avec M. Nieuwerke, alors l'ami de mon mari ; mais, au bout de très peu de jours, l'heure de notre

départ pour ce qui me semblait alors le grand voyage de l'Italie sonna.

Notre premier séjour fut à Fontenay, où je fus présentée au marquis de Biron, qui était très âgé et sujet à des accès de goutte violents et se renouvelant si fréquemment qu'il était absolument perclus de tous ses membres, et que, pour lui faire prendre l'air, on le roulait dans un fauteuil.

De là, où j'avais été bien accueillie, nous nous rendîmes à Lumigny, chez la terrible marquise de Mun. C'était une grande Allemande belge, très laide, très raide, ce qu'on appelle une femme de grande vertu, qui était la terreur de son entourage, surtout de son mari, chez lequel on retrouvait encore les traditions du siècle dernier. On racontait, sur les causes et les premières heures de cette union, des détails assez étranges. Mlle d'Ursel, chez laquelle le sang de Gaspard Schnetz était mélangé avec le plus noble sang allemand, professait l'horreur des Français, ce qui fut dit à M. de Mun, fort brillant, fort élégant, et qui ne comptait plus ses succès. Il fit le pari de triompher de cette haine farouche pour sa nation et d'épouser la révoltée. Le pari fut gagné; mais le soir du mariage, de trop faciles conquêtes ayant habitué le nouveau marié à croire que rien ne devait lui résister, il usa de ses droits avec une désinvolture qui le fit prendre en horreur, propre aveu de celle qui en avait été l'objet; elle resta parfaitement honnête, mais aussi sèche, revêche et désagréable qu'il est possible aux vieilles femmes de l'être quand elles s'en mêlent. Il lui fallut faire contre fortune bon cœur et

me recevoir convenablement à Lumigny ; j'eus plus tard la preuve du peu de sympathie que je lui inspirais.

En quittant cette habitation de Lumigny, qu'une fille d'Helvétius avait apportée au marquis de Mun, ce qui était un plaisant contraste avec les sentiments religieux de leurs descendants, nous allâmes coucher à Fontainebleau, où mon père et ma mère ainsi que ma sœur nous attendaient. C'est là que devait s'effectuer notre séparation, qui, des deux côtés et malgré le grand amour que je ressentais pour mon jeune et charmant mari et qui résista à toutes les secousses, nous fit verser bien des larmes.

Nous étions attendus au château de Menou, terre patrimoniale du vénérable duc de Damas-Crux, où il passait l'été entre sa femme et sa belle-sœur, la duchesse de Narbonne-Pelet ; elles étaient les filles de la duchesse de Serrent-Kerfily, née Montmorency-Luxembourg, restées en France avec elles pendant que le duc de Serrent-Kerfily en sortait avec ses deux fils, tous les deux tués à un débarquement précédant celui de Quiberon. La duchesse de Serrent et sa fille aînée, Mme de Narbonne, avaient été jetées dans les prisons, et la duchesse de Narbonne a toujours cru qu'une comtesse de Narbonne, cousine de son mari et grand'mère du dernier duc, encore de ce monde à l'heure où j'écris, avait été guillotinée à sa place. C'est ce qui l'avait attachée au petit-neveu de son mari, qu'elle avait essayé d'arracher aux entraînements d'une jeunesse assez vive, en le mariant à la délicieuse Louise de Chabot, devenue plus tard comtesse Esterhazy.

La duchesse de Narbonne était une de ces dernières vieilles grandes dames dont le blâme ou l'approbation décidait de la situation des jeunes femmes à leur entrée dans le monde ; elle était d'une intelligence supérieure, et, bien que très contrefaite, on disait que le charme de son esprit lui avait valu de nombreux succès. Emprisonnée avec sa mère dans je ne sais plus quelle geôle, elle avait manifesté des regrets en apprenant de celle-ci, qui s'en montrait fort heureuse, qu'un prêtre s'introduirait le lendemain dans leur cachot pour les confesser. Grand étonnement de Mme de Serrent en présence du mécontentement de sa fille. « Mais, ma mère, j'étais bien sûre que le bon Dieu ne nous laisserait pas mourir sans confession, et maintenant il est certain que notre mort est imminente. » Ni la mère, ni la fille pourtant ne furent au nombre des victimes de cette époque, la plus sanglante et la plus odieuse de celles dont l'histoire garde le souvenir, et la duchesse de Serrent, en rejoignant son mari en Angleterre, put lui dire cruellement : « Je vous ramène vos filles ; qu'avez-vous fait de mes fils? »

Le dernier des Serrent avait laissé une fille. Elle épousa le prince de Léon, devenu depuis le cardinal de Rohan. Le malheur s'acharnait sur cette illustre maison, et le prince de Léon, chez lequel était ce soir-là mon beau-père, ayant été attiré à l'étage supérieur par les cris déchirants qu'on y poussait, tous les deux y montèrent pour se trouver en face d'un monceau de cendres : c'était tout ce qui restait de la jeune princesse de Léon.

Il importait pour assurer ma situation dans la société où j'étais désormais appelée à vivre que je produisisse sur la duchesse de Narbonne, dont la sœur, Mme de Damas, acceptait toutes les décisions, une impression favorable. Arrivés à Cosne de grand matin, M. de La Ferronnays voulut que nous nous y arrêtassions pour que je pusse faire ma toilette et surtout réparer le désordre des longues boucles dites « à l'anglaise », que je portais alors. Ces efforts, et plus encore certainement mon air de déférence et de respect, furent récompensés; car, le soir même, ses grands-parents félicitèrent mon mari sur la bonne tenue de sa jeune femme.

Nous reprîmes bientôt notre course à travers la France, mais sans plus prendre, au contraire de ce que faisait Don Quichotte, les châteaux pour des auberges.

Ce fut à Gênes, en descendant du bateau qui nous amenait de Marseille, que je mis pour la première fois le pied sur le sol de l'Italie, et j'ai toujours, par reconnaissance, conservé de cette ville le plus délicieux souvenir.

Apprendre à connaître l'Italie aux derniers jours de l'été, au milieu de sa lune de miel; se promener aux côtés d'un être charmant et adoré sous un ciel d'azur, dans des campagnes fleuries, éclairées la nuit par des milliers d'étoiles et le feu des lucioles, peut-on imaginer un plus grand enchantement, et, malgré tous les déboires, toutes les déceptions de la vie, le souvenir peut-il jamais s'en effacer ?

Les heures trop courtes passées à Gênes comptent parmi les meilleures, peut-être les seules parfaitement heureuses de mon existence.

En quittant Gênes, il fallut gagner Livourne, nous rapprochant par là de la famille directe de M. de La Ferronnays. A Livourne, nous trouvâmes l'aimable veuve d'Albert de La Ferronnays, chez laquelle la douleur et l'austérité n'excluaient pas un charme infini, une indulgente bienveillance pour tous excepté pour elle-même. Certes, toute jeune, toute frivole, éprise de la vie où je croyais mon bonheur à jamais assuré, je n'étais guère une belle-sœur comme celle qu'elle aurait pu rêver; mais elle me reçut à bras ouverts et ne me témoigna jamais que des sentiments affectueux. Elle était bien séduisante dans sa robe de laine noire avec un petit col de batiste blanc serré à son cou. La princesse Lapoukhine, sa mère, chez laquelle elle était venue passer quelques jours, conservait encore de grands restes d'une beauté triomphante. Elle avait inspiré, dès avant son veuvage, une passion violente au prince Lapoukhine, et une autre non moins ardente au comte Putbus, seigneur de l'île de Rugen. A la mort du comte d'Alopeus, ces deux adorateurs de la veuve, jeune encore, convinrent que celui des deux qu'elle refuserait d'accepter pour époux resterait l'ami dévoué de son heureux rival et le témoin de sa félicité. Le pacte fut tenu et, pendant de longues années au moins, si ce n'est toujours, le comte Putbus demeura en tiers dans le ménage Lapoukhine.

A peine étions-nous hors des murailles de Livourne,

que la vue d'une voiture venant à l'encontre de la nôtre arrachait un cri à mon mari, qui, se précipitant en bas du marchepied, se jetait dans les bras de son père. Me voilà donc en présence d'un personnage considérable que j'apercevais pour la première fois et auquel j'appartenais relativement par des liens de famille. M. de La Ferronnays nous fit monter dans sa voiture, et, par une conversation intéressante et animée, se fit pardonner d'avoir mis fin à notre tête-à-tête.

Ma belle-mère nous attendait à la villa Buonvisi, au-delà de la ville de Lucques, entourée de ses filles. Mme de Mun, déjà bien malade, aimait tendrement son frère, et c'était réciproque ; elle était charmante et lui ressemblait beaucoup. Olga, qui n'était pas mariée, avait une douceur angélique et paraissait déjà prête pour le ciel, où elle devait être bientôt appelée. Ces deux sœurs me témoignèrent de l'affection, et je me sentis attirée vers elles. J'ai toujours pensé que leur mort, surtout celle de Mme de Mun, avait été un grand malheur dans ma vie, — Eugénie, c'était son nom, — se serait montrée pour moi un guide précieux, et elle eût été une amie, m'épargnant des relations regrettables que me fit nouer mon isolement dans un monde qui m'était nouveau et où alors ne pénétraient que difficilement les jeunes femmes qui n'y étaient pas nées. En outre, elle aurait toujours exercé sur son frère une bonne et douce influence.

Ma belle-mère avait encore un visage agréable; mais elle était ce qu'on peut appeler *bossue*, ayant un cou très court avec de fortes épaules sur lesquelles la

tête semblait directement s'appuyer. Elle avait beaucoup de douceur dans le caractère et ne respirait, n'agissait, ne pensait que d'après ce qu'elle croyait devoir plaire à son mari. Sincèrement pieuse toute sa vie, elle était loin d'avoir l'intransigeance de nouveaux convertis, qu'on remarquait chez mon beau-père.

Je me sentis bien vite très gênée dans cet intérieur, où tout était nouveau pour moi, et très inconsciemment je laissai échapper des paroles en désaccord complet avec les sentiments qui y régnaient.

Ma mère était fort pieuse, mais d'une piété bien différente de celle, à la mode italienne, de la famille La Ferronays. Un jour, à déjeuner, je commis ce qu'on appelle aujourd'hui une *gaffe*, qui devait à jamais me perdre dans l'esprit de mon beau-père. Il exprimait le désir, n'ayant pas eu l'occasion de se trouver en présence de stigmatisées, d'aller en voir une dont on parlait beaucoup dans le Tyrol, et, poussée par je ne sais quel esprit malin, je demandai ce qu'on entendait par une stigmatisée. Un silence glacial suivit cette imprudente question, qu'on fit mine de ne pas avoir entendue; le repas terminé, ma belle-mère, m'ayant attirée dans le jardin, me demanda si véritablement j'ignorais ce que signifiait le mot « stigmate », et, sur ma réponse affirmative, essaya de corriger cette lacune dans mon éducation.

J'étais aussi instruite qu'une jeune personne de mon âge pouvait l'être; mais les lectures que j'avais faites étaient celles d'ouvrages fort en désaccord avec ce que l'on approuvait à la villa Buonvisi. J'appelais la reine Marie

Tudor la *Bloody Queen;* volontiers je vantais la grandeur de la reine Élisabeth, et je considérais Grégoire VII et Innocent IV comme les fléaux du genre humain. C'était ainsi alors qu'on enseignait l'histoire, et, en la modifiant pourtant, je ne suis pas tout à fait revenue encore de cette manière de penser.

On allait à la messe tous les jours, ce qui n'était pas encore beaucoup dans les usages en France. Je m'en dispensais d'ailleurs, par la volonté de mon mari, qui ne voulait pas me laisser imposer des habitudes différentes des miennes.

Les choses marchaient bien en apparence, mon beau-père qui, dès sa jeunesse, avait été mêlé aux plus graves intérêts de la politique, s'ennuyait à mourir de l'oisiveté à laquelle un devoir impérieux l'avait condamné. Mon arrivée, en modifiant un peu la vie de tous les jours, avait été pour lui un sujet de distraction. Malgré la très grande exaltation religieuse dans laquelle il était tombé, il aimait à se rappeler les heures émotionnantes de sa jeunesse. C'est ainsi qu'il nous raconta, un jour, une aventure qu'il enveloppait d'un certain mystère. Lorsqu'il servait à l'armée de Condé, un prince régnant d'Allemagne l'appela à sa cour. A son arrivée, ce prince lui fit l'étrange confidence que voici : « Je n'ai pas d'enfants et je ne peux pas en avoir. Un intérêt puissant est attaché à ce que j'aie un héritier.

« Vous passerez la nuit chez ma femme, vous la quitterez le lendemain matin, et vous ne la reverrez jamais. »

M. de La Ferronnays s'inclina en signe d'acquiescement, et il ajoutait comme péroraison de cette anecdote que

« les vœux de ce mari complaisant avaient été exaucés ».

Une étourderie de mon mari ne tarda pas à me faire connaître l'opinion que son père avait de moi.

Celui-ci venait d'écrire à son ami, M. de Ribeaupierre, qui devait ce nom ou plutôt ce sobriquet à la faveur de la grande Catherine, une lettre sur les questions politiques. Il l'avait lue à son fils, dont les idées s'orientaient déjà de ce côté. Cette lettre l'avait frappé, et, sans la relire lui-même, il me l'apporta en me priant de la copier. Malheureusement il n'en connaissait pas le *post-scriptum*, que voici : « Mon fils Fernand vient de nous amener sa jeune femme; ce n'est pas celle que nous avions souhaitée; sa naissance ne ressemble guère à celle des..... mais ce sont de braves gens qui se montrent fort honorés de notre alliance; elle est une petite Parisienne que je ne trouve pas jolie et qui n'a d'esprit que celui qu'on rencontre sur les boulevards. » Le jugement était d'autant plus sévère que mon beau-père professait un grand mépris pour Paris. Qu'il ait regretté le mariage arrangé avec une parente grande dame, j'étais trop juste pour m'en blesser; mais, ce que je ne pouvais tolérer, c'est que les La Ferronnays parussent me trouver d'une naissance fort inférieure à celle de ma belle-sœur, fille d'un très obscur général de l'Empire, issu de la petite bourgeoisie d'une province du Midi, tandis que mes parents avaient par derrière eux plusieurs siècles de haute bourgeoisie.

Malgré le peu de cas qu'il faisait de mon esprit, mon beau-père aimait à me raconter les incidents intéressants de sa vie, et ils étaient nombreux.

Dès sa première jeunesse, ayant émigré avec son père, tandis que sa mère, ses sœurs et un plus jeune frère pris dans l'odieuse levée des gardes-nobles et tué à Leipsick, étaient restés en France, il avait été attaché à M. le duc de Berry et devint pour ainsi dire le courrier politique des princes sur le continent, ce qui l'exposa à de grands dangers. Le jour même de l'indigne arrestation de M. le duc d'Enghien, il avait été envoyé auprès de lui, chargé d'un message par M. le duc de Berry. Sa mission remplie, il se refusa aux désirs de M. le duc d'Enghien, qui cherchait à le retenir, donnant pour raison de ce refus la crainte que M. le duc de Berry ne fût étonné et inquiet de son absence. Bien lui en prit; une heure après qu'il l'eut quittée, la maison était cernée et le prince enlevé par les sbires de Bonaparte, entraîné au lieu où il devait trouver la mort et où s'accomplissait par là un des plus hideux crimes de l'histoire. C'est en vain que cherchèrent à se disculper les fidèles honorés par Bonaparte de la mission qui avait pour but cette scélérate arrestation; ils n'auraient pu y réussir, vis-à-vis de l'histoire, qu'en renonçant à tous les avantages qu'ils devaient à la reconnaissance de leur maître. Le prince de Talleyrand fut un des plus compromis dans ce drame sanglant; sa mémoire n'est pas à cela près d'un reproche, malgré qu'on ne puisse lui refuser d'avoir dans d'autres circonstances rendu de réels services à son pays.

Lorsque mon beau-père, rentré en France et mis à la tête de la maison de M. le duc de Berry, se rencontrant avec Fouché, lui demanda ce qu'il aurait fait de

lui s'il l'avait arrêté au temps de l'Empire, la réponse fut que, son procès étant jugé à l'avance, il aurait été fusillé: c'était au moins de la franchise.

M. de La Ferronnays racontait en riant dans quelle tenue il allait faire sa cour à Mlle de Montsoreau, dont le père était général dans l'armée de Condé et lui simple soldat. Faute de linge, boutonnant son uniforme, il se contentait d'un faux-col. C'étaient de cruels changements d'existence, mais acceptés avec belle humeur et philosophie.

La mère de M. de La Ferronnays était une créole de Saint-Domingue, qui envoyait son linge à blanchir dans cette colonie, jugeant qu'en France on s'acquittait mal de ce soin. On a conservé l'état des revenus qu'elle y touchait, et, la dernière année, cet état s'éleva à 490.000 francs. Après qu'elle eut langui sur la paille des cachots de Nantes, où Carrier l'oublia, la mort de Robespierre l'en fit sortir pour finir ses jours à Nantes, dans la misère.

Ses deux filles, qui avaient partagé sa captivité, n'ayant aucune ressource pour vivre, dès que les couvents furent ouverts, se réfugièrent à celui de la Visitation de Nantes. La plus jeune mourut très promptement; l'aînée, qui vécut jusqu'à un âge assez avancé, atteignit dans son couvent les plus hautes dignités. Malgré sa sévère observance de la règle, elle ne cessa jamais de s'intéresser aux événements du monde. Elle recueillit dans le couvent dont elle était la supérieure Mme la duchesse de Berry, venue en fugitive à Nantes; et son tact était demeuré si fin que,

lorsque la princesse en sortit, elle lui recommanda de se méfier de Deutz, juif soi-disant converti à la foi chrétienne, et par lequel, peu de jours plus tard, elle fut trahie. Le lieu de la retraite où s'abritait Madame ayant été dévoilé au Gouvernement, au milieu de la nuit, des soldats en armes furent envoyés à la porte du couvent, qu'ils enfoncèrent. Mme de La Ferronnays en fit barrer l'entrée, en disant qu'on ne pénétrerait dans la clôture qu'en passant sur son corps. Pendant ce temps, par son ordre, ses religieuses s'étaient levées, se plaçaient debout devant leur lit, et, après avoir fouillé le couvent, sans respect pour la clôture, les soldats se retirèrent n'ayant pas trouvé celle qu'ils étaient venu chercher; mais l'émotion éprouvée par la supérieure fut la cause d'une maladie de langueur dont elle finit par mourir quelques années plus tard. Cette femme vénérable n'avait jamais eu la vocation religieuse, dont elle remplit tous les devoirs sans jamais se relâcher.

Revenu en France en 1814, avec le Roi et les princes, mon beau-père en sortit comme eux pendant les Cent-Jours, et ce fut seulement après le second retour, la seconde rentrée de la famille royale que ma belle-mère, restée jusque-là en Angleterre, revit la patrie qu'elle avait quittée âgée à peine de cinq ans, et qu'elle devait dans l'avenir encore très peu habiter.

Le mariage de M. le duc de Berry, à la tête de la maison duquel était placé mon beau-père, valut à sa femme la place de dame d'atours. Ce fut elle qui alla chercher la princesse Caroline à Marseille, où elles

furent toutes deux enfermées au Lazaret pour subir une quarantaine qu'imposait la crainte de je ne sais quelle épidémie. Le mariage de M. le duc de Berry présentait une importance résultant de ce qu'il était le seul prince qui pût donner des rejetons à la branche aînée de la maison de France. Le baron de Vitrolles, très dévoué au roi Charles X, alors comte d'Artois, avait rédigé un mémoire qu'il lui avait présenté et qui lui indiquait que le devoir de l'héritier de la couronne était, pour protéger la vie de son fils, de se remarier ; mais, trop fidèle au serment prononcé au pied du lit de mort de Mme de Polastron de ne jamais plus avoir de rapports avec une femme, le prince ne suivit pas ce sage conseil, et, le lendemain du crime de Louvel, M. de Vitrolles, introduit auprès de M. le comte d'Artois, le trouva accablé de douleur et lui indiquant de la main le mémoire posé sur une table auprès de lui.

Des scènes violentes éclataient souvent entre M le duc de Berry et son dévoué serviteur. En Angleterre, ils avaient même été sur le terrain, le roi avait dû s'interposer pour empêcher un scandale. Un autre jour, — on doit à la mémoire de M. le duc de Berry de raconter cette anecdote qui lui fait grand honneur, — après une discussion violente, se trouvant offensé, M. de La Ferronnays quitta la maison habitée par le prince.

Le soir venu, M. le duc de Berry, étonné de ne pas le voir, l'envoya chercher là où il s'était retiré, et lui demanda la cause de ce départ subit. « Monseigneur, devant vos gens, vous m'avez insulté, et je ne saurais

le souffrir. — Nommez-moi ceux qui se trouvaient là. » On les fit venir. Le prince, prenant la parole, leur dit : « J'ai manqué aux égards que je dois à M. de La Ferronnays ; je lui en fais mes excuses, et je le prie de me pardonner. » Puis, se tournant du côté de mon beau-père : « Es-tu content? » On devine la réponse. Toutes les scènes ne devaient pas avoir une suite aussi touchante, et il en éclata bientôt une qui sépara pour toujours ceux que le respect ne permet pas d'appeler deux amis, mais qui l'étaient certainement de fait. Je mentionnerai, pour mémoire, un fait intime qui se produisit un jour où mon beau-père vit un maître d'hôtel emballant de la vaisselle plate que M. le duc de Berry, toujours très faible vis-à-vis de la femme dont il était dans le moment occupé, avait donné l'ordre de porter chez une certaine Virginie qui exerçait sur lui une regrettable influence. Mon beau-père fit rentrer les plats d'argent dans les buffets, et le prince céda, se sentant dans son tort.

La mort de la première petite princesse, née du mariage de M. le duc de Berry et de Mme la princesse Caroline des Deux-Siciles, fut la cause qui amena la rupture définitive. La comtesse de Montsoreau, mère de ma belle-mère et belle-sœur de la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France à l'époque de la Révolution, avait été appelée à remplir la haute fonction dont le roi Louis XVI avait honoré sa belle-sœur et que l'on considérait comme la plus importante de toutes celles qui pouvaient être attribuées à une femme. Cette charge conférait des privilèges excep-

tionnels, qui n'auraient plus guère d'application dans le nouvel agencement des choses, mais qui étaient jugés alors considérables et surpassaient tellement ceux dont jouissaient les femmes titrées que la gouvernante, afin d'éviter les froissements, était toujours choisie parmi les duchesses ; on la titrait si elle ne l'était pas encore. L'usage voulait que, si la mort enlevait un des princes qui lui étaient confiés, la layette revînt à la gouvernante. Mme de Montsoreau usa de ce qu'elle croyait être son droit. Une personne qui jugeait avoir intérêt à faire partir Mme de Montsoreau, monta sur ce sujet l'esprit de M. le duc de Berry, qui commanda à M. de La Ferté, intendant des menus, de réclamer la layette. La réponse de la gouvernante fut qu'elle s'inclinerait devant l'ordre du prince, mais qu'elle n'était pas faite pour obéir à un papillon : c'était le nom patronymique de M. de La Ferté. Il s'ensuivit une scène violente entre M. le duc de Berry et l'altière gouvernante. Mon beau-père, prenant parti pour sa belle-mère, quitta sur l'heure le palais de l'Élysée, et le prince qu'il ne devait jamais revoir, mais qu'il ne cessa jamais d'aimer, et dont la mort, apprise par une dépêche lorsqu'il était ministre du roi de France à Saint-Pétersbourg, le plongea dans un évanouissement dont on n'a jamais su la durée. Ce prince au cœur fidèle, au milieu de son agonie dans la salle de l'Opéra, détacha la croix de la Légion d'honneur qui brillait sur sa poitrine et donna ordre qu'elle fût remise à celui qui n'avait jamais cessé d'être son fidèle serviteur.

Mon beau-père, en quittant l'Élysée, se rendit à Nantes, d'où le roi le rappela très promptement pour l'envoyer le représenter à Copenhague. Ma belle-mère ne l'y suivit pas et alla seulement le retrouver, deux ans plus tard, en Russie, où naquirent ses deux derniers enfants, Olga et Sachinka, devenue Mme de La Panouse. Il n'y avait alors qu'un ministre accrédité à Pétersbourg, et ce fut après le Congrès de Vérone que M. de La Ferronnays fut élevé à la dignité d'ambassadeur. Il jouit de la plus grande faveur auprès des empereurs Alexandre et Nicolas, et, reprenant la tradition interrompue par les bouleversements successifs qu'a traversés notre pays, il chercha à resserrer autant qu'il était en son pouvoir les liens existant déjà entre la France et la Russie. Il était à son poste d'ambassadeur lorsqu'éclata la grande conspiration de 1825, dans laquelle, au moment de son avènement, l'empereur Nicolas faillit perdre le trône et la vie. Le tzar le fit appeler à son palais, voulant avoir à ses côtés l'homme qu'il savait lui être dévoué. L'heure était solennelle, les moments précieux. « Sire, dit mon beau-père, il est temps d'être empereur et de monter à cheval. » Le monarque, fidèle à cet avertissement, descendit les degrés du palais, et, sur le point d'en franchir le seuil, se tournant vers les gardes de Préobrajinski, sur la fidélité desquels on avait de sérieux motifs de douter, il leur dit : « Gardes, je confie à votre honneur ce que j'ai de plus cher au monde : l'impératrice et le tzaréwitz. » A la revue où le crime devait s'accomplir et où mon beau-père suivit le souverain, l'énergie, — on

peut dire l'héroïsme,—que le prince déploya, inspira tout à la fois un si grand respect et une si grande crainte aux meurtriers que le poignard tomba de leurs mains. A peine rentré à l'ambassade, M. de La Ferronnays fut de nouveau appelé au palais impérial et trouva l'empereur ayant quitté son uniforme, et qui, se jetant dans ses bras, lui dit : « L'empereur a fait son devoir; c'est l'ami qui demande des consolations à son ami. » L'éloignement n'affaiblit pas ces sentiments; car, lorsque la révolution de 1830 jeta mon beau-père en dehors des affaires publiques, le tzar, justement préoccupé des embarras financiers dans lesquels il pouvait se trouver, envoya un courrier à travers l'Europe mettre sa cassette privée à sa disposition. Mon beau-père refusa. Mais la générosité de l'empereur exigea de lui l'acceptation d'une pension de 24.000 francs, qui, à sa mort, fut continuée par moitié à ma belle-mère.

M. de La Ferronnays, pendant les neuf années qu'il exerça les fonctions de représentant du roi auprès du tzar, ne vint que deux fois en France. C'était un voyage qui durait dix-sept à dix-huit jours et qui ne s'accomplissait pas sans dangers. Il y était venu pour la seconde fois, avec sa famille, en 1828, et il hâtait de toutes ses forces le moment de son départ, ayant une inquiétude vague de ce qui devait effectivement avoir lieu. Au milieu de la nuit, on entre chez lui. Le roi le fait appeler; il s'y rend. « Je t'ai nommé ministre des Affaires Étrangères. » Mon beau-père se jette aux pieds du roi : « Sire, que Votre Majesté ne m'impose pas cette charge que je me sens dans l'impossibilité de

remplir. Je suis incapable de monter à la tribune, et je serais sans forces pour soutenir et défendre le cabinet. — Tu seras mon seul ami dans cette composition de ministère; tu veux donc m'abandonner? »

Il n'y avait qu'une réponse possible. Le lendemain, M. de La Ferronnays, installé dans l'hôtel du ministère des Relations extérieures, devenait un des ministres du cabinet que présidait M. de Martignac. Il m'a répété plusieurs fois que, s'il n'était pas tombé gravement malade et qu'il eût conservé son portefeuille, ayant comme il l'avait la confiance du roi, il aurait essayé d'un remaniement du ministère, où il aurait fait entrer M. Casimir Périer, et que la révolution, privée d'un de ses chefs les plus importants, aurait peut-être avorté. Quel triste éloge à faire d'un homme que de croire que ses opinions tiennent à l'offre d'un portefeuille!

Rentré dans la vie privée, au mois d'août 1830, malgré tous les efforts faits par le Gouvernement pour se le rattacher, M. de La Ferronnays ne demeura pas complètement inactif; il eut la délicate mission de rétablir les relations interrompues entre la famille royale, alors à Buschtirade, près Prague, et Mme la duchesse de Berry. Dans cette négociation, la sainte Dauphine joua le rôle d'un ange pacificateur; mais ce fut pour le porte-parole une dure épreuve. Il serait difficile de s'étonner que le roi fût peu disposé à faire rentrer en grâce une princesse qui, après s'être lancée malgré lui dans l'insurrection de la Vendée, lui avait donné un aussi regrettable dénouement. Le roi exigeait l'acte de mariage

de la princesse avec le comte Lucchesi Palli, et, cet acte ayant été produit, il accorda son pardon. M. le comte de Chambord a toujours témoigné un grand respect pour sa mère, comme il l'a bien prouvé plus tard, et il n'a jamais pardonné à un grand personnage de la petite cour de Kirchberg de l'avoir devant lui appelée Mme Luchesi Palli. On se respecte soi-même en respectant sa mère.

La carrière politique officielle de M. de La Ferronnays se termina à Rome, où il avait été nommé ambassadeur en quittant le ministère. La nouvelle de la révolution si malheureuse et dont les conséquences, qu'on ne soupçonnait pas alors, devaient être si fatales à notre pays, lui fut apportée par M. Beugnot, à Naples, dont il faisait l'Intérim en l'absence du duc de Blacas; et il ne fit plus que de bien courts séjours de notre côté des Alpes, dont la première de nos nombreuses révolutions et plus tard sa carrière politique l'avaient presque toujours tenu éloigné. Il avait été appelé auprès de M. le comte de Chambord, dans le voyage qu'il fit à Rome et à Naples l'hiver de 1840 et pendant lequel, détail assez piquant, Monseigneur renvoya les sentinelles placées à la porte du palais de Chiétamone, mis à sa disposition par le roi des Deux-Siciles. Il désirait garder l'incognito, afin de ne pas être obligé de revêtir un uniforme, dont le port, entraînant celui de la cocarde sur la couleur de laquelle il ne voulait pas se prononcer, pouvait amener des difficultés.

Je passai un mois à la villa Buonvisi, où ma terreur maladive des chauves-souris n'avait pas contribué à

me relever dans l'opinion de mon beau-père. Cette terreur était mise à une dure épreuve, car ces odieux oiseaux, contrairement à leurs mœurs, se promenaient à toute heure dans les salles de cette villa peu confortable.

Mon beau-père se refusait à laisser partir son fils, et, pour triompher de sa résistance, il fallut mettre en avant la promesse un peu imaginaire faite à mes parents que je rentrerais à Paris passer l'hiver auprès d'eux. En réalité, mon père et ma mère auraient volontiers consenti à venir avec ma sœur nous retrouver à Rome.

Mon mari désirait me bien établir dans le monde de Paris, auquel il appartenait, et il comptait à juste titre, pour y réussir, sur la haute protection de la duchesse de Damas et de la duchesse de Narbonne, sa sœur.

Nous allions quitter le pays de Lucques, y laissant un père cher à mon mari, qu'il ne devait plus revoir. Mais notre départ avait soulevé tant d'oppositions qu'il nous restait bien peu de temps pour gagner Kirchberg, dont la famille royale devait bientôt s'éloigner, et où il fallait arriver à jour fixe. Nous devions voyager jour et nuit, et mon mari, par faveur spéciale et prenant en considération mon désir bien naturel de connaître quelques-unes des merveilles de l'Italie, m'accorda quarante-huit heures à consacrer, à mon choix, à Florence ou à Venise, me conseillant pourtant d'accorder la préférence à cette dernière ville que j'aurais moins occasion de visiter, à cause de son éloignement de la capitale du duché de Toscane.

L'avenir se chargea de nous prouver que, dans les

grandes comme dans les petites choses, le jugement des hommes est incertain.

Le cœur bien gros, j'employai à me rendre au pied de la cathédrale, cette merveille célèbre dans le monde entier, le temps que j'aurais dû employer à dîner, et ce fut à la lueur des étoiles que j'essayai de me rendre compte de sa splendeur. Santa Fiori et moi, nous nous sommes souvent revues depuis, et j'ai toujours gardé la même admiration.

Trente-six heures plus tard, nous arrivions à Maistre, et une gondole nous débarquait dans la cité des doges, où j'utilisai de mon mieux les deux jours qui m'étaient accordés.

La plus pénible partie de notre voyage restait à faire. Nous nous arrêtâmes d'abord à Goritz, pour nous agenouiller devant la tombe du vieux roi, aux pieds duquel, — juste hommage rendu à son dévouement, — était étendu son serviteur le duc de Blacas. Pendant que nous nous recueillions devant cette tombe sacrée, une famille du pays s'en approchait et se mit à déchiffrer à haute voix et avec peine l'inscription qui y était gravée : « Charles dixième du nom, roi de France et de Navarre, né à Versailles, mort à Goritz. » C'était tout un drame, dont le côté tragique et douloureux n'avait aucun sens pour ces paysans.

Plus tard, hélas ! une scène analogue et déchirante pour mon cœur se renouvela sous mes yeux, la dernière fois que je fus accomplir le douloureux pèlerinage de Pitten, et que je m'agenouillai au pied de la croix que l'amitié fidèle de Monseigneur avait

élevée à la mémoire de mon mari. Des habitants d'un château situé dans les environs se promenaient dans la montagne avec leurs enfants. Ceux-ci, apercevant la croix, demandèrent à leurs parents ce que ce pouvait être, et le père leur répondit, avec une indifférence bien naturelle : « C'est la croix mise par le prince pour le comte français qui est mort là. »

De Goritz à Brunsee, où nous devions nous arrêter pour ouvrir la série de mes présentations aux personnages royaux, il fallut recourir à des bœufs pour traîner notre voiture et se contenter, comme nourriture, de pain et de fromage, ce qui alors me semblait très insuffisant.

Nous fîmes notre entrée dans le village de Brunsee vers neuf heures du soir, mon mari, craignant avec raison que Madame, avertie par la trompette de nos postillons de notre arrivée, ne nous envoyât chercher, me fit à la hâte déshabiller et coucher. La précaution n'était pas inutile, car tout de suite Madame nous fit savoir que des chambres nous étaient préparées sous son toit.

Le désir qu'éprouvait mon mari que je fusse vue à mon avantage lui avait inspiré cette mesure. Je passai une nuit délicieuse et bien faite pour me reposer. La chambre que j'occupais était placée auprès d'une salle de cabaret, où les buveurs restèrent à jouer et à chanter jusqu'au moment où les coqs et les poules, qui étaient de l'autre coté, saluèrent de leurs gloussements le lever de l'aurore. Tout a une fin, même une nuit sans sommeil.

Vers dix heures, le carrosse de Madame vint nous

prendre pour nous conduire en son palais. Le cœur me battait ; j'étais fort intimidée. A cette époque, on avait encore le respect de la royauté, et c'était la première fois que je me trouvais en présence d'un membre de l'auguste famille à laquelle notre pays a dû sa gloire et sa splendeur.

Madame était de trop haut lignage pour se montrer autre chose qu'aimable, simple et bienveillante. Elle fit de son mieux pour me mettre à l'aise ; mais le succès se fit attendre, et elle constata en riant, le dernier jour que nous passâmes à Brunsee, que je commençais à manger. C'était un devoir dont elle s'acquittait à merveille, inaugurant, en vraie Napolitaine, ses repas par une immense assiette de macaroni, qui ne faisait aucun tort aux autres mets.

Brunsee était une belle demeure, ayant grand air et digne de la grande princesse que la tempête y avait jetée; elle s'élevait au milieu d'un immense parc et dans un pays où le gibier abondait : les faisans, les lièvres, les perdrix, y foisonnaient.

M. de Lucchesi avait, en public, l'attitude d'un premier chambellan vis-à-vis de sa souveraine ; mais, lorsque, avec toutes les formes du plus grand respect, il donnait un conseil à Madame, elle le suivait sans hésiter. Leurs enfants ne paraissaient pas encore devant les étrangers ; mais partout, dans la maison et dans les jardins, on trouvait des traces de leur présence, sous la forme de petits râteaux, de pâtés de sable, de poupées ou de soldats de plomb. Madame riait et disait : « On voit bien qui a passé par là. » Voici quelle était

la division de la journée : On allait à la messe de bonne heure, puis on rentrait chez soi ; à deux heures, on venait au salon et l'on causait jusque vers trois heures, où on passait à table pour le dîner ; il était suivi d'une promenade dans le parc ; le soir, à dix heures, on se réunissait de nouveau pour souper, et l'on se retirait ensuite.

Nous fîmes, un jour, une course assez étrange. C'était l'époque de la vendange dans un coin de pays uniquement peuplé par les débris d'une horde de Vandales qui s'y étaient établis lors de l'irruption des barbares en Europe. Les chemins pour y arriver étaient épouvantables, et Madame, qui avait parcouru à pied, sous le nom de Petit-Pierre, et chaussée de sabots, les routes de la Vendée, témoignait à chaque ornière une grande frayeur. J'étais montée dans sa voiture avec elle, et le carrosse, étant tourné à droite, elle m'avait ordonné d'y entrer la première, bien que je fusse nouvelle dans l'étiquette des cours de l'exil, les seules que j'aie jamais pratiquées. Me rappelant l'anecdote de Louis XIV et de l'ambassadeur d'Espagne, j'avais obéi sans hésiter. Toujours pressés par le temps, nous obtînmes de Madame la permission de la quitter très vite, et nous nous dirigeâmes sur Vienne, où l'on était soumis, pour entrer et sortir, à des formalités dont on se plaindrait sensiblement maintenant. Nous devions en repartir le soir même. Mais, quand M. de La Ferronnays revint, son passeport visé, à l'hôtel de l'Erzherzog-Karl, où nous étions descendus, il me trouva si accablée de fatigue qu'il eut pitié de moi, et notre départ fut remis au lendemain.

Dès la première heure, nous nous mîmes en route, nous informant à chaque relais si Mme la comtesse de Marnes y était attendue; car nous savions qu'elle avait dû quitter Kirchberg le matin même et que nous étions destinés à la rencontrer sur notre chemin. Ce fut seulement à Gafritss, éloigné de deux heures à peine de la résidence de la famille royale, qu'on nous répondit que son arrivée était signalée. Force nous fut de descendre de notre voiture et de nous établir, sans faire les difficiles, dans une exécrable auberge dont les moins mauvaises chambres étaient retenues pour Mme la comtesse de Marnes, accompagnée de Mademoiselle et d'une dame d'honneur chanoinesse, qu'on appelait la comtesse de Gain et qui devint plus tard la comtesse de Montbel. On tira à la hâte de mes caisses une robe de mousseline bien chiffonnée et, à la lueur d'une chandelle, on me la passa, et, sur mes cheveux, fort défrisés, on posa un petit cercle en émail bleu, très modeste, mais qui jurait encore avec la pauvreté du lieu. Cette toilette sommaire, avec laquelle j'allais être présentée à la plus grande dame qui fût au monde et dont les infortunes étaient encore au-dessus de la naissance, était à peine terminée que le valet de chambre de mon mari entra, avec un visage témoignant de son étonnement, et lui dit: « Monsieur, il est arrivé une vieille dame qui, en m'apercevant sur le seuil de la porte, s'est écriée : « Vous êtes Français ? » J'ai cru qu'elle allait me sauter au cou, et, sur ma réponse que j'étais le valet de chambre de M. de La Ferronnays, elle m'a dit de vous prévenir qu'elle vous

attendait. » Mon mari se rendit aussitôt à ce qui était un ordre et ne tarda guère à revenir me chercher. Celle que nous appelions la reine était assise sur une chaise de paille, ayant à ses côtés Mademoiselle, et, un peu plus loin, la dame de service auprès d'elle. Cette grande chambre n'était meublée, en dehors d'une demi-douzaine de chaises de paille, que de quatre grands lits placés à chacun des coins, sous lesquels une servante de l'auberge vint déposer certains objets qui, ordinairement, restent dissimulés. Mademoiselle était jeune; elle partit d'un grand éclat de rire. La reine, la regardant fixement, lui dit, avec la dignité dont elle ne se départait jamais et qui n'excluait pas une bonté touchante : « Qu'avez-vous donc, Louise? — Rien, ma tante, » répondit la jeune princesse, reprenant toute sa gravité.

Les princesses se remettaient en chemin le lendemain matin, et, après une nuit passée dans un taudis dont des gens délicats se seraient mal accommodés, précédée d'un dîner composé de pain noir que je m'amusais à coller au mur et d'un poulet mort d'inanition, nous accompagnâmes la reine et Mademoiselle jusqu'à leur voiture, et nous montâmes dans la nôtre pour gagner Kirchberg, où nous arrivâmes, tant la distance était courte, avant l'heure du déjeuner.

M. le Dauphin était pour nous le roi Louis XIX, car il avait été roi entre le moment de l'abdication du roi Charles X et celui où il avait donné la sienne, et la dignité de roi est indélébile; ce que nous avons bien vu de notre temps, par la continuité du traitement que

des maisons souveraines ont accordé à des familles, qu'une révolution avait placées sur le trône, et que d'autres révolutions avaient emportées. J'ai toujours pensé que le roi Louis XIX pouvait donner l'idée de ce que serait devenu physiquement Louis XVI, si la hache révolutionnaire n'avait mis fin à ses jours, lorsqu'il était encore relativement jeune.

Je n'ai pas le souvenir que M. le Dauphin fût très gros ; mais ma mémoire, qui me sert mal toutes les fois que mes yeux sont chargés de l'instruire, demeure assez incertaine au sujet d'un prince que je n'ai jamais revu depuis l'année 1841. Il était fort rouge et se dandinait à la façon des Bourbons, comme j'ai pu le reconnaître chez quelques-uns d'entre eux. Il se montrait obligeant et même empressé. Ayant eu la maladresse, le soir, en feignant de travailler à une tapisserie, de laisser tomber fréquemment mon peloton de laine, j'eus l'humiliation de voir le prince se baisser chaque fois pour le ramasser.

Le matin, nous déjeunions chez l'excellente duchesse de Blacas, des bons procédés de laquelle j'ai toujours eu à me louer, comme de ceux de tous les autres membres de sa famille, sauf dans les dernières années de ma vie, où une séparation qui déchire mon cœur s'est établie entre nous. Le soir, nous dînions au château ; la table et le salon, suivant les anciens usages de la cour de France, étaient éclairés par des bougies que l'on renouvelait tous les jours. L'étiquette était assez strictement observée, et un soir, comme nous nous mettions à table, j'entendis le maître d'hôtel dire au roi : « Sire,

M. de Nicolaï n'est pas là; s'il se présente plus tard, faudra-t-il le laisser entrer? — Oui, s'il arrive d'ici à deux minutes. » Et les deux minutes s'écoulèrent sans amener le retardataire, qui, ce jour-là, dîna dans son appartement; ce qui facilita sans doute le petit traitement bizarre qu'il s'appliquait chaque jour à la table royale, et qui consistait à verser une carafe d'eau dans sa cravate, comme l'exigeaient alors les règles de l'hydrothérapie, aujourd'hui heureusement quelque peu adoucies.

C'était l'année où, au mois d'août, M. le comte de Chambord avait été victime d'un accident de cheval, qui aurait pu lui coûter la vie et dont il se tira avec une claudication très accentuée, mais qui ne l'empêchait ni de marcher ni de monter à cheval. Il était encore obligé à de grands soins; c'est pendant notre séjour à Kirchberg que, pour la première fois, il lui fut permis de quitter sa chambre pour aller, assis dans un grand fauteuil, tirer des pigeons. Cette chambre où je fus admise à présenter mes respects au rejeton de nos rois auprès duquel, dans l'avenir, je devais si souvent me trouver, était bien modeste; elle lui servait à la fois de chambre à coucher, de salon et de cabinet de toilette ; la simplicité du cadre ne nuisait en rien à la dignité de la personne, et, sans aller aussi loin que Racine dans sa tragédie de *Bérénice*, il était impossible de voir le prince, à peine parvenu à l'âge d'homme, sans reconnaître qu'il était un personnage d'une haute importance.

Kirchberg appartenait aux Blacas, qui avaient mis le

château à la disposition de la famille royale, quand la mauvaise grâce de la cour d'Autriche l'avait obligée à quitter Buschtirade, situé auprès de Prague. C'était une assez médiocre habitation, située au milieu de forêts où ne poussaient guère que des arbres verts, et d'une tristesse mortelle.

Monseigneur, — c'est ainsi qu'exclusivement dans l'entourage on désignait le prince, que sa naissance avait paru devoir appeler à monter sur le trône, — affectionnait sincèrement mon mari, et déjà il lui avait dit que, devenu maître de ses choix, il l'attacherait à sa personne. Ce qui ne se réalisa qu'assez longtemps après.

Nous fûmes congédiés, étant restés six jours à Kirchberg. Ce qui était une période de temps exceptionnellement longue et rarement accordée.

Mon mari me ramena à Thieux, où mes parents étaient encore et m'y laissa, ayant promis d'aller chasser à courre, du côté de Troyes, avec l'équipage de son beau-frère de Mun. Je souffris de cet abandon comme le veut l'enfantillage de toutes les nouvelles mariées ; et, en outre, le milieu dans lequel allait se trouver mon mari me déplaisait fort.

Autour de lui, les chasseurs étaient nombreux, et, pour n'en citer qu'un, M. de Nieuwerke en faisait partie. Il avait épousé par inclination une femme charmante ; mais, s'il s'était montré toujours fidèle au dieu de l'amour, la divinité avait changé de visage. Il avait alors une double liaison avec une grande dame, qui, bien que déjà sur le retour, était encore fort belle, et

une personne du demi-monde, je ne sais trop laquelle; quand son courrier lui était remis, il disait à ses camarades de plaisir : « Voici trois lettres : l'une est de ma femme, l'autre de ma maîtresse, — grande dame dont personne n'ignorait le nom, — et la troisième d'une femme déclassée; par laquelle dois-je commencer? » Parmi les invités de mon beau-frère, se trouvaient : M. de Gontaut, le second Pracomtal et, autant que je me le rappelle, Montmort, très grand viveur, que je devais, quelques années plus tard, très souvent rencontrer.

Mes appréhensions furent très vite dissipées, car mon mari prétexta une affaire qui le rappelait à Paris pour vingt-quatre heures et ne retourna plus au rendez-vous de chasse. Nous en fûmes quittes pour la perte de son cheval que, dans un mouvement magnanime, j'avais payé de l'argent mis dans ma corbeille, et qui, laissé à M. de Gontaut, tomba fourbu et fut vendu à vil prix. J'étais trop heureuse de ce prompt retour pour me plaindre du sacrifice d'argent.

Rentrés à Paris vers le 15 novembre, ce qui était alors très fort dans les usages, la grande préoccupation de mes visites de noce commença. A cette époque, c'était une affaire sérieuse. La duchesse de Damas, qui ne sortait jamais le soir, se chargea de moi le matin, et la duchesse de Narbonne voulut bien prendre le soin de me présenter aux quelques grandes maîtresses de maison dont l'approbation ou le blâme décidait de la situation dans le monde d'une jeune femme, surtout lorsqu'elle y était nouvelle venue.

Ce fut par la duchesse de Montmorency que nous

commençâmes la série de nos visites. En entrant dans son salon, à la suite de mon vénérable chaperon, nous trouvâmes la duchesse assise à son métier à tapisserie, et sa fille, la princesse de Bauffremont, à un autre. Elles se levèrent pour nous recevoir, et la présentation eut lieu. Mme de Montmorency avait le plus grand air du monde; sa jeunesse s'était écoulée dans les tristesses de l'émigration où elle avait presque connu la misère. Sa fille aînée, la princesse de Bauffremont, était le modèle de toutes les vertus; on n'en pouvait peut-être pas dire autant de sa seconde fille. On racontait qu'au moment où Mlle de Montmorency allait épouser M. Louis de Talleyrand, titré duc de Valençay, sa grand'mère maternelle, Mme de Matignon, l'avait fait appeler et lui avait dit : « Ma chère enfant, il y a trois manières de conduire sa vie : la première, c'est de faire comme moi, de jeter son bonnet par-dessus les moulins et de s'amuser beaucoup; la seconde est celle suivie par votre mère, d'être toujours respectueuse des convenances; la troisième est d'imiter votre sœur, mais c'est très ennuyeux. » La duchesse de Valençay pensa qu'elle ne pouvait pas faire mieux que de suivre les errements de sa grand'mère, qui était née Breteuil, et fournit à la malveillance des occasions de s'exercer sur son compte. L'époque de la jeunesse de Mme de Matignon était d'ailleurs celle où régnait une grande franchise, et l'on racontait qu'une très grande dame de la cour de Louis XV, se trouvant à déjeuner dans un château où une nombreuse compagnie était réunie, on parlait d'un violent orage qui avait éclaté dans la nuit : « Cer-

tainement, dit une des invitées, c'était affreux ; et j'ai dit à l'évêque : « Lève-toi donc et va fermer les rideaux. » Cet évêque galant était aussi un très grand seigneur.

On prétend que Mlle de Montmorency témoigna un grand déplaisir du mariage qui avait été décidé pour elle, et dont l'honneur, car c'en est toujours un d'épouser une fille de la maison de Montmorency, était acheté, par le prince de Talleyrand, au prix d'une grosse partie de sa fortune assurée à son jeune neveu.

M. Louis de Talleyrand, à peine âgé de dix-huit ans, voyageait accompagné d'un précepteur, et il en fut rappelé pour ses épousailles. D'ailleurs il se montra, pendant toute la durée de sa vie, un fort galant homme, acceptant avec beaucoup de dignité une situation qui, parfois, devait lui être pénible.

Quand elle sortait des appartements de la duchesse de Montmorency, quel que fût son âge, une femme était toujours reconduite par le duc et son gendre, le prince de Bauffremont, tous les deux le chapeau à la main, jusqu'à sa voiture. Ce sont là des usages auxquels nos plus jeunes gens se plieraient difficilement.

Le soir où j'avais été présentée à la duchesse de Montmorency et à sa fille, je vis entrer une jeune femme d'une beauté éblouissante, qui, peu de mois après, devait occuper de ses aventures le grand monde de Paris, qu'elle abandonna pour n'y jamais rentrer.

Un salon d'une autre sorte, mais qui comptait beaucoup dans la haute société parisienne, où déjà le mélange commençait lentement à s'introduire, était

celui du baron Delmar, je devrais dire de la baronne. Elle était la fille de l'amiral sir Sydney-Smith, et sans fortune, comme le sont les jeunes Anglaises. Elle avait épousé un banquier qu'on disait d'origine israélite. Toute la meilleure compagnie de notre pays se pressait dans ce salon, où les étrangers de distinction se faisaient aussi présenter. Recevoir et causer étaient les seules distractions du malheureux infirme, complètement aveugle. En entrant, on allait le saluer dans le coin près de la cheminée où on le trouvait toujours établi. On n'avait guère besoin de se nommer. Malgré son absolue cécité, dès la seconde fois où l'on pénétrait chez lui il vous reconnaissait à la voix. On le disait atteint d'une maladie de la moelle épinière, dont les cruelles souffrances avaient aigri son caractère, et on le savait devenu très difficile dans son intérieur. Je dus aller seule avec mon mari, ce qui n'était guère accepté, chez la comtesse Alexandre de Girardin, qui, avec une grande bienveillance, avait fait savoir à M. de La Ferronnays que, étant née Vintimille, elle avait avec lui une certaine parenté, qu'elle lui demandait de ne pas oublier et qui lui donnait le droit que je lui fusse présentée. Elle était une des trois filles de Mme de Vintimille, fille elle-même du maréchal de Lévis. Aux jours sanglants de la Terreur, Mme de Vintimille, toute jeune femme, fut jetée dans les prisons. Une servante dévouée, qui avait recueilli ses malheureux enfants, alla supplier Carnot, tout-puissant comme étant membre du Comité de Salut public, d'épargner leur mère, plaidant la cause de sa jeunesse et lui rappelant aussi

l'accueil qu'il avait reçu du maréchal de Lévis, gouverneur de l'Artois lorsqu'il était petit officier à Arras. La réponse fut qu'une aristocrate n'était jamais trop jeune pour mourir, et la signature de Carnot, apposée au bas de l'arrêt de mort, fait partie de ses parchemins : ce sont ceux que la Révolution accorde à ses enfants. Mme de Vintimille fut guillotinée; ses trois filles, élevées jusqu'à des temps meilleurs par la brave femme qui s'était en vain efforcée de leur conserver leur mère, devinrent Mmes de Girardin, de l'Aigle, de Greffulhe; cette dernière épousa en secondes noces M. de Ségur.

Mme de Girardin n'avait pas d'enfants; son mari était le père du célèbre journaliste, né en dehors du mariage, et qui portait le nom de la famille. Le général Alexandre de Girardin était fier, à ses heures, de son fils Émile et le reniait dans d'autres. Émile n'était pas le seul rejeton illégitime des Girardin. Un parent du comte Alexandre, qui fut le père de MM. Numance, Euryal, de l'abbé de Girardin et de Mme de Ludre, avait eu de la fameuse Comtat, grande actrice du Théâtre-Français, un fils auquel une loi de la Révolution, qui n'eut d'effet que pendant vingt-quatre heures, assimilant les enfants des filles-mères aux enfants légitimes, permit de prendre le nom de son père et de se faire appeler un jour le général Amable de Girardin. De cette loi étrange, mais bien dans l'esprit révolutionnaire, un autre homme encore bénéficia, et put ainsi porter un nom considérable. Ni l'un ni l'autre n'ont laissé de fils.

Je fus conduite encore par la duchesse de Narbonne

chez Mme de Stackelberg, liée de tout temps avec la famille de mon mari; elle recevait tous les soirs, et toujours la meilleure compagnie.

Il fallait aussi faire mon entrée dans le salon redoutable de la vicomtesse de Noailles, demeurée veuve toute jeune encore depuis 1812. Elle avait perdu son mari dans la campagne de Russie, et, au milieu d'une hécatombe de morts, on l'avait reconnu à un livre de prières qu'il avait dans une de ses poches. La vicomtesse de Noailles, appartenant elle-même à cette illustre maison, était une personne très distinguée, douée des talents qui sont l'apanage de tous ceux qui se rattachent à la famille de Laborde, qui était celle de sa mère. C'est le portrait de celle-ci qui se trouve dans le grand tableau connu sous le nom de la *Visite au paralytique;* elle donne la main à un enfant qui devint la vicomtesse de Noailles dont il est question ici. Mlle de Noailles, seule enfant de la vicomtesse, avait épousé son cousin, Henri de Noailles, fils du duc et de la duchesse de Poix et l'un des plus beaux hommes de son temps. Elle lui avait apporté la grandesse, et ils s'appelaient le duc et la duchesse de Mouchy. Toutes les jeunes femmes entraient en tremblant dans le salon de la vicomtesse de Noailles, sachant que le lendemain leurs caricatures s'ajouteraient à la collection que la vicomtesse de Noailles ne montrait qu'aux élus. Nous nous en vengions en prétendant que, la duchesse de Mouchy ayant une légère imperfection dans la taille, c'était s'attirer le mauvais vouloir de sa mère que de se présenter chez elle sans un châle sur les épaules. Alors on n'admettait

pas, si peu nombreuses que fussent les réunions, qu'on s'y montrât en robe montante.

Parmi les salons les plus agréables dans lesquels les jeunes femmes, — si j'en juge par moi, — étaient accueillies avec une grande bienveillance, il faut compter celui de la duchesse de Maillé. Elle était grande dame dans toute sa personne, dans tous ses sentiments, et comme ses devancières elle savait attirer chez elle les gens distingués de toutes les conditions. Je ne dois pas oublier non plus les réceptions du samedi de la duchesse de Rauzan. Les trois étages qu'il fallait franchir pour arriver jusqu'à son appartement n'empêchaient pas qu'on se montrât assidu chez elle. L'indépendance que lui donnaient sa grande naissance, — elle était Duras, — et celle de son mari, cadet de Chastellux, lui permettait de braver un peu les préjugés encore assez étroits de l'époque, en recevant, sans beaucoup s'occuper de leur arbre généalogique, tous ceux dont l'intelligence était une fête pour son esprit.

A ces salons que je viens d'énumérer il me faut encore ajouter celui de la marquise d'Osmond. La maîtresse de la maison, qui, par sa naissance, n'appartenait pas à la société pure du faubourg Saint-Germain, alors très fermée, avait su pourtant se faire une situation exceptionnelle. D'une santé très délicate, pour s'éviter une fatigue qu'elle n'était pas de force à supporter, elle recevait ses invités étendue sur une chaise longue, autour de laquelle se pressaient Mme de Choiseul, Mme de Crillon, enfin toutes les personnes les plus considérables du temps. Le carême ne fermait pas les portes

de ses salons, qui demeuraient ouverts pendant toute l'année, mais où s'établissaient des habitudes plus sévères. Les lois de l'Église, infiniment plus strictes, alors, qu'elles ne le sont aujourd'hui, y étaient observées dans toute leur rigueur. La comtesse de Gontaut, à laquelle sa grande piété bien établie permettait certaines infractions à la sévérité de la règle, avait inauguré le thé sans crème; c'était un grand progrès sur la carafe d'eau entourée d'une demi-douzaine de petits verres que l'on trouvait au coin de la porte en entrant chez la marquise de Pastoret. Plus tard on ajouta la crème; et maintenant on peut souvent, en regardant les tables bien garnies, oublier qu'on est dans un temps de pénitence.

Il me faut encore citer les réceptions de la baronne de Rothschild. Cette femme, d'une haute intelligence, avait su, par son charme infini, réunir autour d'elle la meilleure société; on y rencontrait à la fois les représentants les plus accrédités du parti royaliste et les fidèles de la cour de Louis-Philippe, qui alors ne fusionnaient guère les uns avec les autres. Je n'ai jamais oublié une matinée passée à Ferrière, où j'avais été invitée pour y rencontrer la baronne Nathaniel, que retint à Paris un des nombreux accidents de santé auxquels elle n'était que trop sujette. Les hommes partis pour la chasse, je me trouvai seule avec la maîtresse du lieu, ce qui m'effarouchait un peu. Mais sa bonne grâce, sa conversation pleine d'intérêt, dissipèrent bien vite mon embarras et me firent passer quelques heures qui comptent parmi les plus agréables de ma vie.

L'ingratitude dont ont fait preuve depuis quelques années envers MM. de Rothschild, ceux-là mêmes qu'ils ont le plus obligés, est une des hontes de notre époque. Non seulement je ne crois pas que jamais le baron Alphonse ait refusé un service qui lui était demandé, mais j'ai plus qu'un autre le droit de dire qu'il n'a pas besoin qu'on s'adresse à lui pour faire envers tous acte d'une grande générosité.

Je rencontrai, chez la duchesse de Narbonne et chez la duchesse de Damas, toutes les vieilles dames que la faux révolutionnaire avait épargnées : la marquise de Brézé, fille du général de Custine, dont les tendances révolutionnaires ne sauvèrent pas la tête; Mme de Serrent, belle-sœur de ces deux dames et qui était franchement désagréable. Que diraient les jeunes dames de nos jours, si une respectable douairière, prenant entre ses doigts les voilettes qui couvrent leur visage, leur demandait compte de ces loques? C'est pourtant ce qu'elle m'a fait, lorsqu'a commencé la mode des petits voiles; et, si je l'avais trouvé mauvais, j'aurais été regardée comme une sotte fort mal apprise. Elle avait eu pour fille la princesse de Léon, dont j'ai raconté plus haut la mort tragique.

Mon mari avait assez peu habité la France et Paris. Il n'y était guère resté à demeure que pendant l'hiver qui avait précédé notre mariage; mais il y avait vécu dans les coteries les plus élégantes. Il y en avait une, principalement, où il désirait que je fusse admise : c'était celle dont la marquise de La Ferté-Mun, fille du comte Molé, était l'âme; l'autre, fort mélangée, ne lui

semblait pas, à juste titre, propre à bien établir une jeune femme dans le monde. La coterie qu'avait surtout fréquentée mon mari dans ses heures de vie de garçon avait pour étoile une Américaine, Mme Jauncey-Thorn, belle-fille des Thorn, qui furent les premiers Américains à tenir à Paris une grande maison : être admise chez eux vous donnait un brevet d'élégance.

La grosse princesse Léonie de Béthune faisait les honneurs de ce salon. C'était une vieille fille, d'apparence assez vulgaire, passablement malveillante et sur laquelle, bien qu'on redoutât sa langue, on tenait d'assez méchants propos.

Quand Mme Thorn recevait, elle avait Léonie à ses côtés, ou plutôt elle était à côté de Léonie. Et encore était-ce une faveur accordée à Mme Thorn ; car, pour entrer dans les splendides salons de M. et Mme Thorn, on jugeait inutile qu'ils vous en fissent les honneurs. Le magnifique hôtel, aujourd'hui celui de l'ambassade d'Autriche, était bien propre aux belles fêtes. Je n'y suis jamais allée sous le règne des Thorn, dont la gloire expirait quand je me suis mariée.

Valentine de Sainte-Aldegonde, duchesse de Dino, était un des ornements de la coterie. Elle n'était pas une méchante femme, mais c'est à peine si sa grande beauté faisait oublier sa complète nullité. Elle était fort délaissée par son mari, que l'on nommait le duc de Dino, bien que ce ne fût pas très régulier, ce titre napolitain n'ayant été accordé au Congrès de Vienne au mari de la belle duchesse Dorothée de Courlande qu'à

la condition qu'il s'éteindrait lorsque, devenu le chef de la famille de Talleyrand, il en porterait le titre.

Le terrain était glissant sous les pieds de Valentine, et, si peut-être elle trébucha, elle eut certainement plus d'excuses que beaucoup d'autres.

Mlles Thorn comptaient aussi dans la coterie de leur belle-sœur ; elles étaient fort jolies, surtout celle qui devint Mme de Pierre et passa par son mariage dans le rang des beautés qui tourbillonnaient au milieu du cercle impérial.

C'était tout autre chose que le salon présidé par la marquise de La Ferté, à laquelle je conserverai toujours le plus reconnaissant souvenir ; et, si je ne puis accorder un brevet de vertu à toutes celles qui se groupaient autour d'elle, au moins sa conduite irréprochable, le respect qu'elle inspirait, empêchaient que jamais les convenances fussent blessées. Ses cousines, Mmes Foy et de l'Aigle, vivaient avec elle dans une étroite intimité. Mme Foy, continuant la tradition de sa famille, son esprit, sa conversation auraient charmé les habitués du salon de sa grand-mère. Mme d'Houdetot, sa sœur, lui était fort inférieure et n'avait guère que des prétentions à l'esprit. Il y avait toujours dans sa vie un roman platonique qui n'aboutissait jamais ; et au besoin, sa mère, Mme Germain née d'Houtetot, lui serait venue en aide pour en arrêter le dénouement.

Mme de Nieuwerke, qui, bien que fort belle et très délaissée par son mari, tenait une conduite irréprochable, était la fille de Mme de Montessuy ; sa naissance avait été dissimulée par sa mère, dont la liaison avec M...

n'était un secret pour personne. Emportée dès le jour où elle était venue au monde hors du domicile conjugal, elle achevait ses études au Conservatoire et elle se préparait à mettre à profit sa superbe voix, quand son frère, ayant découvert son existence, qu'il avait ignorée jusque-là, avec une abnégation bien touchante triompha des résistances du père Montessuy, qui consentit à reconnaître cette fille et à la recevoir chez lui. Peut-être, — je dirais même certainement, — eût-elle été plus heureuse dans les conditions auxquelles l'arrachèrent la tendresse et le désintéressement de son frère.

M. de Nieuwerke la fit passer par toutes les épreuves qui pouvaient blesser son cœur et son amour-propre. Puis sa nomination comme directeur des Beaux-Arts, en lui donnant un logement au Louvre, lui permit de se séparer de fait et sans éclat de sa femme et de se livrer complètement au penchant qui le portait à fréquenter aux Tuileries impériales. A la chute de l'empire, privé de sa place de directeur des Beaux-Arts, M. de Nieuwerke devenu vieux, mais toujours galant, se retira dans le nord de l'Italie, où il s'organisa une existence fort compliquée sur laquelle a toujours régné un grand mystère.

Mme de M..., plus faite que toute autre, par son grand charme, pour attirer l'attention sur elle, désirait se faire bien voir des douairières récalcitrantes, en s'abritant sous les ailes de Mme de La Ferté; ce qui lui était facilité par l'intimité qui existait de tout temps entre ses parents et M. le comte Molé. Mme de La Ferté, adorant son père, se trouvait heureuse de lui être agréable

et accueillit avec bienveillance une jeune femme à peine âgée de dix-sept ans, à laquelle il s'intéressait. Mme de M... avait révolutionné une province où elle trônait dans le château ancestral de la famille de son mari. C'était une charmeuse plus qu'une grande beauté. Elle exerçait une influence sans bornes sur toute la jeunesse du pays, qui était à ses pieds. Puisque je parle au nom de la province, il me faut raconter l'aventure de M. de Charnacé, qu'on appelait en Anjou le héros du bois Montbouchet. Il avait su obtenir les bonnes grâces de deux femmes de la société. Une nuit, dans un château, où il se trouvait avec elles, le rendez-vous ayant été mal donné, les deux dames se rencontrèrent face à face dans la chambre de M. de Charnacé. La position était critique ; mais un hussard ne se laisse pas facilement démoraliser, et celui-ci, prenant une femme sous chaque bras, les entraîna dans le corridor en leur faisant danser un galop effréné et avec des chants qui attirèrent bientôt tous les dormeurs sur le seuil de leur porte. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint par la suite des amours de M. de Charnacé.

Mme d'Arbouville, autre cousine de Mme de La Ferté, était aussi distinguée d'esprit que laide de visage. Sa naissance lui donnait un triste nom, celui d'un homme impliqué dans le meurtre du duc d'Enghien. Elle appartenait à la coterie de Mme de La Ferté, ainsi que la marquise de Marmier. Tous les soirs, on se réunissait chez quelqu'une de ces dames; mais deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, je crois, Mme de La Ferté ouvrait les portes de son salon, d'une façon plus large

à tous ceux qu'elle connaissait. Au milieu de ces visages nouveaux, entourée de femmes beaucoup plus âgées que moi et se connaissant toutes entre elles, je me trouvais fort dépaysée, et je m'ennuyais à la mort. Un soir que, assez isolée dans mon coin, je n'avais d'autres ressources que d'écouter ce qui se disait autour de moi, j'éprouvai un singulier étonnement de la conversation qui frappait mes oreilles. Mme de ***, entourée d'un groupe d'hommes, dont était, je crois, le marquis de Pracomtal, racontait que rien n'était plus drôle que de monter dans un fiacre avec un homme aimable, en recommandant au cocher d'aller au pas et de faire le tour des fortifications. Lorsque, au milieu d'une conversation intéressante, l'heure s'était écoulée rapidement, sans qu'on s'y attendît, un employé de l'octroi se présentait à la portière, qu'il ouvrait, et reculait tout confus, sans que son embarras fût partagé par les héros de l'aventure, qui, au contraire, s'en amusaient. Je lui ai, ce même soir, — elle était en verve, — entendu dire que les nuits les plus agréables étaient celles que l'on passait dans sa chambre, en compagnie d'une personne qui vous plaisait, en face d'un poulet froid et de bon vin de Bordeaux, auxquels on faisait honneur en alternant avec des conversations qui se renouvelaient sans cesse jusqu'à ce qu'on en eût assez. Je crois que, dans ce récit, elle se servait de mots plus accentués. Son fils ne la voyait qu'à certains jours; j'ai pu juger qu'ils étaient encore trop fréquents.

En 1853, je me trouvais à l'hôtel, dans une ville de province, soignant ma sœur qui était atteinte d'une très

grave fièvre typhoïde pour laquelle on avait jugé indispensable de consulter un docteur dont les avoir-faire dans ces sortes de maladies passait pour supérieur à celui de tous les autres médecins du temps. Un jour, nous entendons un grand bruit dans la chambre contiguë à celle habitée par ma sœur, qui, à peine entrée en convalescence, avait besoin de beaucoup de repos, et les rires et les éclats de voix m'apprennent que, par manière de distraction, arrivée pour profiter d'un congé de son jeune fils alors en pension dans la ville, Mme de *** avait jeté une femme de chambre sur son lit et fait monter le cocher pour *la chatouiller*, — c'était le mot dont on se servait. Y en avait-il un autre plus en situation ?

Au moment du dîner, j'aperçus le jeune homme traversant le corridor, vêtu d'un justaucorps de velours vert garni d'hermine. Le soir, le fringant adolescent retourna à ses études, à notre grande satisfaction. La dame étant repartie le lendemain matin, l'hôtel rentra dans le calme.

Après cette longue digression, je reviens à l'époque de mon entrée dans le monde et à l'hiver 1841-1842.

Dès les premiers jours du mois de décembre, Paris était en fête ; les soirées et les bals se succédaient, et je commençais à y prendre plaisir quand, tout à coup, une lettre, — car les dépêches étaient inconnues alors, — vint apprendre à mon mari, le 25 janvier, que son père était mort subitement à Rome, le 17, d'une angine de poitrine dont il avait eu la première atteinte à Saint-Pétersbourg en ouvrant dans son cabinet une missive

lui annonçant la mort de M. le duc de Berry. J'avais trop peu connu mon beau-père, et, malgré son apparente courtoisie, j'avais trop bien compris le peu de cas qu'il faisait de ma petite personne, accoutumée dans ma famille à plus, — peut-être à trop, — de considération pour que sa mort me causât un grand chagrin. Mais j'aimais mon mari, je ne pouvais demeurer indifférente au chagrin très profond qu'il ressentait. Après avoir fait célébrer par le vénérable abbé Martin de Noirlieu, ancien précepteur de M. le duc de Bordeaux, un service solennel à Saint-Jacques-du-Haut-Pas dont il était curé, M. de La Ferronnays dut partir pour aller retrouver sa mère et ses sœurs à Rome.

Mon beau-frère aîné ayant accepté, au grand regret de son père, une mission du Gouvernement français auprès de la cour de Russie, mission qui ne lui valut que d'amères déceptions, mon mari se trouvait être le seul qui pût venir en aide aux femmes de sa famille. Je ne sais pourquoi il craignit, au milieu de l'hiver, la fatigue du voyage; il partit sans moi, et je passai tout le mois de février à l'attendre à Paris, bien heureuse des soins que me prodiguait une mère adorée, mais ayant pourtant le cœur gros. Il eût été préférable que je l'eusse accompagné alors, car il repartit bientôt, et cette fois il m'emmena.

Ma charmante belle-sœur de Mun, dont autour d'elle on avait voulu toujours se dissimuler le danger, s'était éteinte à Palerme le 7 avril. Ce fut le comte Roger de Gontaut qui vint apprendre cette cruelle nouvelle à mon mari, lui demandant de surmonter sa douleur pour

aller avec lui l'annoncer à la marquise de Mun. Le marquis était déjà fort souffrant ; il avait su apprécier tout le mérite de sa belle-fille, et on redoutait l'émotion que lui causerait la nouvelle de sa mort ; on n'avait rien à craindre pour la marquise. En apprenant la mort d'une belle-fille dont la constante pensée, le plus ardent désir, avaient été de remplacer auprès d'elle, dans la mesure du possible, les filles qu'elle avait perdues, Mme de Mun s'écria : « Encore, si elle n'avait pas laissé d'enfants ! » C'était une manière bien sèche de sentir et une grande cruauté de le dire à un frère dans le cœur duquel cette sœur avait tenu une si grande place. Nos paquets furent vite faits ; nous partîmes le soir même pour Marseille, où nous devions nous embarquer.

Une scène douloureuse nous attendait sur la route. Au milieu de la nuit, sur la montagne de la République, un triste cortège nous croisa : c'était mon beau-frère de Mun, qui, accompagné de son cousin, le comte d'Ursel, ramenait en France le cercueil de sa femme. Nous descendîmes de nos voitures respectives, et, assis sur les garde-fous qui bordent la route, mon mari et son beau-frère épanchèrent dans le cœur l'un de l'autre leur douleur ; puis, encore plus assombris par cette lugubre rencontre, nous remontâmes dans notre voiture, et, tandis que le triste cortège continuait sa route vers le Nord, nous descendîmes vers le Midi.

Je trouvai ma nouvelle famille, composée alors de ma belle-mère, de ses deux jeunes filles et de sa belle-fille, veuve d'Albert de La Ferronnays, dans une grande exaltation religieuse, qui prenait une forme toute dif-

férente des sentiments religieux dont ma mère était animée, et qui, entrés dans les mœurs actuelles, étaient alors inconnus en France, où la religion avait une forme plus sévère et dépouillée de toutes les superfétations en usage en Italie.

La conversion de M. Ratisbonne avait ouvert la voie aux miracles. Chaque matin, M. de Bussière, qui, on n'a jamais su pourquoi, avait donné à mon beau-père et à ma belle-mère l'appellation d'oncle et de tante, en annonçait un nouveau, tout en se désolant de la crédulité de son frère, qui, demeuré protestant, luttait de miracles avec lui. Tout cela était pour moi si nouveau, si étrange, que j'en étais affolée et même scandalisée. Ma sainte belle-sœur Alexandrine avait demandé à M. Ratisbonne de quelle couleur était la robe de la sainte Vierge quand elle s'était montrée à ui. Il y avait, au milieu de tous ces exaltés, un homme d un grand mérite, d'une solide piété : l'abbé Gerbet, mort évêque de Perpignan. Il s'efforçait, sans guère y parvenir, de mettre un peu de calme dans les esprits et ne me considérait pas comme une parpaillotte, à cause de mon obstination à n'admettre de notre religion que ce qui est article de foi ; mais comme les petits récits de M. de Bussière apportaient un adoucissement à la profonde douleur de ma belle-mère et ne nuisaient à personne, l'abbé Gerbet ne protestait pas, tout en conservant le droit *in petto* de ne rien admettre de toutes ces billevesées.

Le jour de la fête du Saint-Sacrement approchait, et j'aurais aimé à prolonger de quelques heures à peine notre séjour à Rome, pour assister à la cérémonie, une

des plus belles qui fussent célébrées dans la Ville éternelle : mais ma belle-mère voulait regagner la France, il fallut se résigner. Mon beau-frère aîné était venu rejoindre sa mère et nous partîmes, tous ensemble pour Bouri, où devait avoir lieu une réunion de famille.

C'est là que je fis la connaissance de Mme Craven et de son mari; elle s'était si complètement identifiée à la nationalité anglaise qu'elle en avait pris l'accent très prononcé en parlant la langue française; elle n'approuvait, elle n'acceptait que les usages du genre de vie particulier à l'Angleterre. M. Craven, tout dévoué à lord Palmerston, remplit pour lui plusieurs missions occultes qui n'étaient guère en rapport avec ce qu'auraient dû être les sentiments de ma belle-sœur et avait été envoyé en France, après la conclusion des mariages espagnols, comme secrétaire privé de lord Normanby, alors ambassadeur du gouvernement anglais auprès du nôtre. Mon mari ne pouvait aller chez son beau-frère, logé à l'hôtel de l'ambassade, sans y rencontrer Marastre, le très capable directeur du *National*, un des journaux les plus avancés de l'époque. Plus tard, ce fut encore M. Craven qui, bien que retiré de la carrière diplomatique, prépara les crises qui devaient entraîner la chute de la monarchie des Deux-Siciles.

Bien des choses me parurent étranges pendant le séjour que je fis à Bouri, et, je dois l'avouer, elles n'eurent pas une bonne influence sur mon esprit; j'avais été élevée entre un père dont les sentiments subissaient encore l'influence du siècle de Voltaire et qui les laissait paraître en ne s'en rendant aucunement compte, et

une mère dont la piété sincère se rapprochait de la sévérité gallicane et ne lui permettait pas de s'approcher des sacrements sans s'y être sérieusement préparée. Dans la famille de mon mari, c'était fort différent, et adoptant les mœurs religieuses de l'Italie, on avait devancé ce qui est devenu l'usage en France maintenant. Tout a changé dans notre pays, même la manière de pratiquer la religion.

Je me déplaisais à Bouri, et cette antipathie naissante se développa à la suite de divers incidents. Un jour, le hasard voulut que, placés derrière une persienne, nous entendîmes, mon mari et moi, une conversation de ma belle-mère qui nous prouva que le fils dont elle aurait dû être fière, et dont la fidélité aux opinions politiques, qui étaient les siennes, semblait devoir lui donner pleine satisfaction, ne tenait qu'une place secondaire dans ses préoccupations. L'influence de sa fille aînée se faisait sentir chez elle. Un autre incident qui m'était tout personnel acheva de m'indisposer. Mon mari, alors très sincèrement attaché à son beau-frère de Mun, m'avait exprimé le désir que nous passions à Lumigny la plus grande partie d'une année pour tous si douloureuse. J'y avais consenti avec empressement, croyant encore alors que, faisant partie de la famille, je devais m'associer à ses tristesses comme à ses joies. C'était une illusion qui s'évanouit bientôt. La marquise de Mun fit savoir à mon mari qu'elle le réclamait, mais qu'elle ne voulait pas de moi; et ma belle-mère, accoutumée à s'incliner devant cette femme à l'humeur acariâtre, fut fort étonnée et même indignée du mécon-

tentement que j'en manifestais. Il en résulta que, pendant tout le courant de l'été, mon mari passa trois jours auprès de son beau-frère. Et plus tard c'était moi qui le traînais à Lumigny; car, fort injustement, il en voulait à Mlle de Ludre, qui se montrait une tendre mère pour les deux fils de M. de Mun, d'avoir pris la place de cette sœur qu'il aimait tant.

La menace d'un nouveau malheur nous appela à Bruxelles, où ma belle-mère et ses jeunes filles étaient établies chez Mme Craven. Quand nous arrivâmes, l'angélique Olga avait déjà la mort sur le visage, et, le 10 février, on peut bien dire qu'elle s'endormit dans le Seigneur.

Ces deuils successifs nous jetèrent en dehors du monde pendant plus d'une année, et nous n'y rentrâmes guère que pour aller, au mois de novembre 1843, à Londres, où se tenait la grande réunion royaliste dite de Belgrave-Square. Mon mari n'était pas alors attaché à Monseigneur, qui avait auprès de lui, en outre de son entourage habituel, le duc de Guiche. C'était le temps où sa mère, la duchesse de Gramont, montrait avec un juste orgueil une fleur de lis en perles, montée en broche, au bas de laquelle était écrit : « Donnée à ma cousine la duchesse de Gramont-Agénor-Auguste-Henri. »

Il y avait foule dans l'hôtel de Belgrave-Square, où Monseigneur recevait le soir les personnes qui lui étaient présentées le matin. Miss Jane Thorn, devenue Mme de Pierre, se fit remarquer par son émotion, qui alla jusqu'à la syncope ; je ne sais pas si elle fut aussi impressionnée le jour où, son mari étant entré dans la

maison de Louis-Napoléon comme chambellan ou écuyer, elle fut admise à la cour impériale.

Parmi tous les personnages importants qui se pressaient autour du prince, celui qui était peut-être traité avec le plus de considération et qui, en tout cas, se croyait le plus digne d'égards et de respect, était le vicomte de Chateaubriand. Seul, dans le salon où tous se tenaient debout, il était assis dans un fauteuil, qu'il ne quittait jamais et à côté duquel le marquis d'Espeuilles, son neveu par alliance et plus tard sénateur, restait toujours prêt à lui rendre les services qu'il pourrait exiger.

M. Berryer était l'ami de son frère, avec lequel il avait été élevé au collège de Juilly. Il me prit par la main et me conduisit devant le grand homme, auquel il me présenta sans qu'il fît à peine mine d'incliner la tête en guise de salut. Je n'éprouvais pas un grand enthousiasme devant celui que son orgueil, involontairement sans doute, avait rendu si fatal à la monarchie.

La foule était grande autour du dernier rejeton de la branche aînée de notre famille royale, et parmi elle se distinguaient les cinq députés dont la présence auprès du prétendant allait devenir, à leur retour en France, la cause d'une grande agitation parlementaire et d'une profonde division dans les rangs de la société : c'étaient MM. de Larcy, Dugabé, Béchard, La Rochejaquelein et Berryer.

A l'ouverture des Chambres, emporté par la colère, M. Guizot commit la faute de demander aux députés un vote de flétrissure pour ceux de leurs collègues qui

avaient accompli le pèlerinage de Belgrave-Square. Malgré un discours de M. Berryer, dans lequel son éloquence atteignit les sommets les plus élevés de l'art oratoire, l'adresse dans laquelle l'épithète de « flétris » était accolé au nom des cinq députés fut acceptée par la Chambre, et ceux qui l'avaient votée mis en quarantaine dans les salons royalistes. On refusait de leur donner la main; on leur tournait le dos. Il y avait vraiment à craindre chaque jour que des salons cette querelle ne fût portée sur le terrain. Mon mari prit l'affaire très vivement et se trouva par là brouillé, sinon avec des amis, du moins avec des hommes qui avaient été pour lui jusque-là des relations presque intimes.

Un mot de M. de Salvandy qui, à cette occasion, se sépara violemment de son parti, obtint un succès qui en fit le héros du moment dans notre monde et fut répété de bouche en bouche. Un soir, chez la duchesse de Galliéra, où se trouvaient réunies le lundi des personnes de toutes les sociétés, s'arrêtant devant la marquise de Béthisy née Rohan-Chabot, destinée bientôt à une fin si rapide et si prématurée, il murmura : « Si jeune, si belle, et pourtant flétrie. » Peu de mois après, elle était enlevée brusquement à sa famille et à ses amis.

La mort tragique de M. le duc d'Orléans, qu'on ne savait comment expliquer, car il était aussi leste que bon cavalier, avait porté le coup le plus douloureux à Louis-Philippe. On prétend qu'un jour, un ami, cherchant à lui offrir des consolations, lui avait fait valoir qu'il avait quatre autres fils, tous jeunes, intelligents

et capables de remplacer celui qu'il avait perdu. « Oui, mais ceux-là, répondit le vieux prince, je ne les ai pas élevés pour porter le poids de la couronne. » Le mot était profond et vrai, car ce fut le sentiment des devoirs qu'impose la royauté qui manqua à M. le prince de Joinville et à M. le duc d'Aumale, et les empêcha, comme on les en suppliait, de venir avec les troupes d'Algérie, qui les auraient suivis avec enthousiasme, arracher la France, en 1848, aux griffes de la Révolution; et malgré ce que nous autres royalistes aurions pensé alors, que de maux auraient été épargnés à notre malheureux pays, qui démembré, après avoir été en proie à la plus criminelle de toutes les guerres civiles, s'enfonce aujourd'hui dans un gouffre dont la boue s'épaissit chaque jour davantage sans qu'on puisse voir comment on l'en tirera jamais.

Au printemps de 1843, mon mari m'avait menée faire connaissance avec la dernière survivante de la branche aînée des La Ferronnays, qui, longtemps chanoinesse, avait épousé sur le tard un gentilhomme de Lorraine, le comte de Gosset, auquel elle considérait avoir fait un grand honneur et dont elle avait pris l'habitude, depuis sa mort, de ne plus guère porter le nom. Elle demeurait au château de Saint-Mars-la-Jaille, autour duquel, au moment de la Révolution, s'étendait une terre immense, qui était entrée par mariage dans sa famille, au XVIIe siècle, et en sortit en 1791 ; peu d'années auparavant le vieux château avait été remplacé par une magnifique demeure, dont les jardins rappelaient par leur dessin ceux de Versailles.

Jusqu'en 1815 la Révolution avait taillé, sans en être empêchée, dans les domaines et dans l'habitation attaquée et défendue tour à tour par les blancs et les bleus. Les portraits de famille, ceux en petit nombre qu'on a retrouvés, étaient criblés de balles, et la maison était elle-même en si triste état que le vieux marquis et sa femme, qui avaient connu les splendeurs de la cour de Versailles, où la marquise de La Ferronnays remplissait les fonctions de dame de Mme Victoire, durent s'établir dans un des pavillons des communs, presque aussi délabré que le château lui-même. Ils y moururent, et ce fut après leur mort seulement que leur fille, ayant fait au corps de logis principal quelques réparations coûteuses, mais très mal dirigées, alla demeurer sous le toit qui avait abrité les premiers jours de son enfance. Elle avait passé le temps de l'émigration à la cour du prince de Waldeck, et, sans vouloir me montrer trop méchante, dans une correspondance avec la reine, femme de Louis XVIII, et Mme de Gramont, la marquise de La Ferronnays se défend tellement des tendres sentiments qu'on lui prêtait dans la société des émigrés pour le prince de Waldeck qu'il m'est toujours resté quelques soupçons.

Mme de Gosset avait l'amour de son nom. Ses opinions politiques l'ayant éloignée de mon beau-frère aîné, elle avait jeté les yeux sur mon mari pour lui succéder à Saint-Mars, et, après l'avoir fait venir chez elle, le lui avait annoncé. Elle y vivait fort modestement, mais entourée d'un respect et d'une considération qui se ressentaient encore de l'ancien temps. Le jour

de sa fête, assise sur un fauteuil au-dessous d'un lustre en papier de couleur, elle y recevait tout le pays, qui venait lui apporter ses vœux; et le jour de Pâques elle allait s'agenouiller à la sainte Table, entourée de ses serviteurs et des quelques fermiers que la confiscation révolutionnaire lui avait laissés.

Son premier soin fut de nous mener à Bourmont, où vivait encore le maréchal auquel on doit la conquête d'Alger, et qui n'en recueillit que des amertumes et des dégoûts. Il menait, dans le château dont il portait le nom, une existence patriarcale au milieu des quatre fils qui lui restaient; un cinquième était mort de ses blessures devant Alger. Tous ses voisins s'efforçaient, en lui prodiguant des témoignages d'estime et d'affection, de lui faire oublier les injustices dont il était l'objet de la part de son pays.

Mon mari aimait déjà Saint-Mars, et il me disait, en se promenant dans ses grandes allées d'aspect seigneurial: « Qui sait si notre petit garçon (qui venait de naître) ne sera pas un jour ici comme propriétaire et marquis de La Ferronnays. »

La mort de mon beau-père et de mon angélique belle-sœur Olga nous avait tenus pendant deux années en dehors du monde, et j'y rentrai avec joie. Bien que fort souffrante d'une maladie de nerfs qui a torturé ma vie, j'étais jeune et j'aimais à m'amuser. Les voies ferrées étaient alors encore fort restreintes. Dieppe, qui en était doté, attirait une brillante jeunesse. Il arriva un jour une aventure qui pourra servir d'enseignement aux jeunes femmes et les engager à la prudence. Elles

y trouveront une application du proverbe que « les paroles s'envolent et les écrits restent ». Une de nos amies, à la plume exercée, s'était laissée aller au plaisir, dangereux dans certains cas, d'écrire son journal ; mais un matin, par une distraction bien inexplicable, elle oublia de fermer le volume auquel elle confiait les incidents de sa vie. Le malheur voulut que son mari, fort indiscrètement, voyant ces pages mises très involontairement à sa disposition, en prît connaissance. Il s'en montra fort irrité, et comme rien ne manquait au récit, il fallut en toute hâte, pour éviter un conflit, faire partir le jeune homme compromis dans l'affaire. Cela n'arrangeait pas la situation. Un ami, auquel je suis très attaché et qui fut le héros des années de notre jeunesse, se trouvait à Dieppe. Très expert en pareille matière, il se vit consulté par la jeune femme aux abois. Il l'engagea à témoigner à son mari une grande froideur et un grand mécontentement, de façon à amener une explication, et de lui dire alors qu'il avait pris follement pour une aventure qui lui était personnelle le récit destiné à être introduit dans le roman qu'elle était en train d'écrire. La réconciliation fut complète et fort tendre, dit-on, et, le dimanche suivant, le mari, la femme, et l'ami se montrèrent aux courses de Dieppe, dans l'élégante voiture du ménage, qui, grâce à l'habileté du conseiller, entrait dans une nouvelle lune de miel.

L'hiver de 1844 fut très animé pour moi, malgré les cruelles souffrances que me faisait éprouver une maladie de nerfs qui fut à l'état aigu pendant près de

dix ans et dont je n'ai jamais été entièrement délivrée. Je fis connaissance avec Mme du Hamel, née Roucherolles. C'était une très belle personne, sans méchanceté aucune, mais avec la tête des Roucherolles : c'est tout dire. Sa mère, grande dame infiniment respectable de la maison de Lévis, était une poule qui avait couvé des canards. Un fils et deux filles étaient issus de ce mariage. Elle avait en premières noces épousé M. de Vichy, dont on prétendait qu'elle n'avait été la femme que de nom. Son fils Enguerrand était un garçon fort en train, qu'on avait dû envoyer au service militaire à une époque où ce n'était nullement dans les usages. Je crois qu'il était arrivé au grade élevé de sous-officier, quand, un soir de carnaval, il manqua à l'appel ; on fit des recherches pendant plusieurs jours sans le retrouver ; enfin on finit par le découvrir dans une auberge des bords du lac d'Enghien, pêchant à la ligne, sous un costume de Turc, parce qu'il avait dû engager ses habits militaires pour se le procurer ; une aimable bergère était à ses côtés, et à ses ordres se tenait une voiture de remise qu'il n'avait pu renvoyer, n'ayant pas d'argent pour la payer. Il mourait peu après, misérablement, dans un hôpital militaire, et il ne laissait de son nom que de vieux parents avec lesquels ce nom s'éteignit.

La fille aînée des Roucherolles avait épousé le marquis de Fénelon.

Ce fut vers cette époque qu'éclata une aventure qui, sans sa fin tragique, pourrait être assimilée aux historiettes de Tallemant des Réaux.

Une jeune femme appartenant au plus grand monde,

agréable, mais ayant surtout ce genre de beauté qui plaît aux hommes, ne tarda pas à se montrer sensible à leurs hommages. Son premier choix fut fait pour étonner : ce fut celui d'un homme qui n'était plus jeune, avait toujours été laid, mais rachetait ce qui lui manquait ainsi par un esprit très brillant, assez général dans sa famille. Ce que dura cette liaison importe peu : beaucoup d'autres lui succédèrent ; mais enfin un terrible scandale éclata. Cette jeune femme avait des relations intimes avec un officier de gendarmerie qui logeait à Paris dans la caserne de son arme ; et c'est là qu'elle allait le trouver. Il paraît que, toujours à court d'argent, elle s'en était fait donner par cet ami, qui l'avait emprunté sur des bijoux appartenant à son fils, dont il était le tuteur et qui, atteignant sa majorité, réclamait ce qui lui revenait. La dame remettait de jour en jour à faire la restitution qui s'imposait, et ses visites à la caserne, qu'elle traversait pour arriver chez l'officier, en passant devant toutes les femmes des gendarmes, n'amenait pas la solution réclamée par celui qu'elle venait chercher. Tout à coup une détonation retentit dans les bâtiments de la caserne ; on se précipite du côté où elle s'est fait entendre, et, la porte enfoncée, on trouve Mme de ***, dans le costume le plus léger, auprès du cadavre de son amant. On a toujours cru que cet homme, aux abois, avait voulu tuer sa maîtresse d'abord et se tuer ensuite ; mais qu'elle avait détourné l'arme et que la balle qui lui était destinée avait frappé malheureusement le commandant. Le scandale fut horrible ; les magistrats

arrivèrent; on reconstitua la scène, et la pauvre femme fut contrainte par eux de s'étendre aux côtés du cadavre. Elle aurait dû être traduite devant les tribunaux; et bien lui en prît que son premier ami eût continué à s'intéresser à elle. Très en faveur aux Tuileries, il courut demander à Louis-Napoléon d'intervenir, et ce dernier, qui avait un fond de générosité dans le caractère, voulut sauver une femme que sa naissance rattachait à l'aristocratie de la France, et lui fit accorder le bénéfice d'une ordonnance de non-lieu. Le lendemain de cette tragique aventure, on vit l'héroïne se promener aux Champs-Élysées, au bras de son mari.

Des comédies de société s'organisaient, pour l'été suivant, au château de Dangu. Mon mari faisait partie de la troupe, dont la duchesse d'Istrie et ma belle-sœur La Ferronnays étaient les principales actrices. Mon beau-frère avait un véritable talent, et on racontait que, dans sa première jeunesse, en garnison à Amiens, où il charmait ses loisirs par des relations intimes avec l'étoile de la troupe, le jeune premier étant tombé malade au moment de la représentation, il l'avait remplacé avec succès, ce qui lui avait valu un certain nombre de jours d'arrêt. Il était surtout un très habile directeur, un très bon organisateur. Son œil de travers qui, comme tous les défauts physiques, s'accentuait encore à la scène, le rendait impropre au rôle de jeune premier. Mais, outre mon mari, dont le talent n'était pas à dédaigner, la troupe de Dangu comptait un homme qui n'aurait pas déshonoré le Théâtre-

Français. Le comte d'Alton-Schée, un des rares pairs de France par droit héréditaire, ayant succédé à son père mort avant l'abolition de l'hérédité, était un ami intime de la duchesse d'Istrie et était reçu volontiers à Dangu par Mme de Lagrange, qui se refusait complètement à certaines autres complaisances. C'était à tous les points de vue une précieuse acquisition. Les portes de Dangu lui furent impitoyablement fermées après que, dans un discours prononcé à la Chambre des pairs, il eut déclaré qu'il n'était ni catholique, ni chrétien. Mme de Lagrange, qui fut toujours une personne absolument respectable, se refusa péremptoirement depuis ce moment à l'avoir pour hôte. Cet homme distingué, intelligent, dont je conserve malgré tous ses écarts un bon souvenir, finit tristement, presque dans la misère, avec une santé ruinée par les plus bas excès, une vie qui aurait pu être honorable et même brillante.

Un autre commensal de Dangu était M. de Mezy, dont la jeunesse avait donné de grandes espérances, et qui était alors encore un des plus jeunes et des plus capables auditeurs du Conseil d'État; mais une passion bien rare à cette époque, celle de l'absinthe, mit rapidement fin à ses facultés intellectuelles.

En résumé, le château de Dangu n'était pas l'asile de la vertu, et il avait fallu les principes solides de ma belle-sœur pour conserver à juste titre sa réputation intacte dans un milieu aussi bigarré.

La duchesse d'Istrie, d'un caractère très violent et dominant, et dont la grande beauté mettait à ses pieds de nombreux adorateurs, exerçait sur sa sœur une influence

prépondérante, qui cependant avait des limites, mais qui fut fatale sous certains rapports. Ce fut, cédant à ses conseils, que mon beau-frère entra dans une voie politique où il ne rencontra que des mécomptes et qui amena un grand refroidissement entre lui et toute sa famille. Ma belle-sœur souffrait de cette situation, et je me rappelle l'avoir vue, un soir, dans un salon où l'on était en intimité, entrer en toilette fort élégante, mais sans un seul bijou; elle les avait enlevés de ses cheveux et de son cou en sortant d'une visite aux Tuileries.

Je ne passai pas un temps agréable à Dangu, où je me promis bien de ne plus retourner. J'étais tenue fort à l'écart, traitée en petite personne très insignifiante, et pour la seule fois de toutes les années de notre mariage, je voyais M. de La Ferronnays fort peu soucieux de faire respecter mes droits.

Ce fut après cet été de 1844 que je me liai avec une aimable personne, qui, pour des motifs d'une grande délicatesse, avait mis une certaine résistance à m'admettre dans son intimité. Mme de Paris vivait au milieu d'un petit cercle que son esprit fin et délicat savait charmer; elle sortait relativement peu, et les soirées que l'on passait à causer avec elle et quelques amis choisis étaient plus agréables que les grandes réunions.

Le mariage de ma sœur eut lieu au commencement de l'année 1845. J'étais alors unie à elle par les liens de la plus tendre affection. Comme moi, elle devait vivre chez nos parents, et la certitude de ne pas être séparées nous semblait bien douce. Hélas! les années en s'écou-

lant firent justice de ces relations si chères à mon cœur, qui se refroidirent peu à peu jusqu'à la rupture complète.

L'oisiveté pesait beaucoup à M. de La Ferronnays ; malgré les espérances que lui avait données M. le comte de Chambord de l'attacher à sa personne, il ne l'avait pas encore appelé auprès de lui. On lui parla de se présenter à la députation dans les Côtes-du-Nord, berceau de sa famille ; il accepta avec empressement cette idée, qu'il suivit pendant quelque temps, mais sans obtenir de résultat.

J'étais arrivée à un état nerveux si douloureux et si étrange que, désespérant d'y trouver un remède, les médecins, désireux de se débarrasser de moi, conseillèrent de me faire faire un grand voyage; et nous partîmes pour l'Italie, qui alors semblait encore l'extrémité du monde; j'en revins un peu moins souffrante

A peine de retour, il fallut nous mettre en chemin pour les Côtes-du-Nord, en nous arrêtant pendant quelques heures à Saint-Mars.

Ce fut cet automne qu'eut lieu le mariage de Mademoiselle avec l'héritier du duc de Lucques. Les princesses en exil sont difficiles à caser, et, malgré la réputation de légèreté du prétendant, on passa outre.

Une année plus tard, l'union de M. le comte de Chambord avec l'archiduchesse Thérèse fut annoncée et causa un grand étonnement dans le parti royaliste. La princesse était de trois années plus âgée que son royal époux, on la savait en outre peu jolie. Plusieurs partis dignes de lui avaient été proposés à Monseigneur.

Les idées s'étaient d'abord tournées vers la Russie, même sur la grande-duchesse Olga, fille de l'empereur Nicolas, qui devint reine de Wurtemberg; puis il avait été question de la fille de Mme la grande-duchesse Hélène, morte plus tard duchesse de Nassau. Malgré les concessions faites par l'empereur, qui exigeait que celle des grandes-duchesses qui serait choisie fût mariée à l'église orthodoxe, mais, du lendemain de la cérémonie, ne se reconnaissait plus aucun droit sur elle et lui laissait dès lors sa liberté entière d'entrer dans l'Église catholique, le refus de Mme la Dauphine de consentir à une union avec une schismatique fut absolu ; il fallut chercher ailleurs.

Le choix tout indiqué semblait être une fille du duc de Modène, le seul prince régnant qui se fût refusé à reconnaître la légitimité de la royauté de la branche Bourbon-Orléans. Il avait deux filles, les deux archiduchesses Thérèse et Béatrix; cette dernière, très grande, avec un visage régulier et très froid, et qui, s'il était dépourvu de charme, ne l'était pas d'une certaine beauté. Pour son malheur, cette princesse s'était engouée de don Juan, second fils de don Carlos, qui, à la mort de Ferdinand VII, avait revendiqué ses droits plus ou moins fondés à la couronne d'Espagne. Il n'y a pas à combattre ou à s'expliquer les affolements des jeunes filles, fussent-elles archiduchesses. Cependant M. le duc de Modène s'opposa de tout son pouvoir à ce que sa fille contractât une union avec un prince petit officier dans son armée, n'ayant aucune fortune et dont peut-être il suspectait déjà la moralité. L'archi-

duchesse Thérèse cherchait à persuader sa sœur d'écouter les propositions qui lui venaient de Frohsdorf, et on le savait. Mais, à son lit de mort, cédant aux instances réitérées de sa fille cadette, le duc appelant à son chevet celui qui allait être François V, lui dit : « Votre sœur Béatrix vient d'obtenir mon consentement à son mariage avec don Juan; sa fortune est bien insuffisante pour épouser un prince qui n'en a aucune : c'est à votre générosité que je la recommande. Quant à votre sœur Thérèse, je lui laisse 60.000 livres de rentes : c'est plus qu'il n'en faut pour vivre dans le couvent où elle se retirera après moi. » L'archiduchesse Thérèse n'eut pas le sort que son père prévoyait pour elle.

La future comtesse de Chambord était d'une taille élevée et avait grand air ; mais, en naissant, un accident lui avait déformé tout un côté du visage, comme si elle avait eu, ce qu'elle n'eut jamais, une attaque; et je puis affirmer qu'il n'y a rien non plus de fondé dans la légende qu'il existait un accord entre le prince Metternich et Louis-Philippe pour lui faire épouser M. le comte de Chambord, parce qu'on la savait incapable d'avoir des enfants. L'archiduchesse Thérèse, élevée à la cour de Modène, où régnaient l'absolutisme le plus complet, les idées les plus retardataires, s'en ressentait; et ce qu'on appelait le libéralisme lui semblait une insulte à la loi divine. Malgré la douceur du gouvernement très paternel des ducs de Modène, le mouvement révolutionnaire y avait, déjà longtemps avant la mort de François IV, des affiliés, et les premiers qui payèrent de leur vie ces tendances furent Richetti et Menotti.

Richetti était un garde-du-corps en qui le prince plaçait une si grande confiance qu'il l'avait chargé du soin d'escorter ses enfants quand ils sortaient. De par les conspirateurs, ses associés, il eut la mission très différente d'assassiner le duc régnant. Au dernier moment, la conspiration fut découverte, et le poignard trouvé entre ses mains : c'était un arrêt de mort. L'autre carbonari, Menotti, était un marchand de chapeaux de paille ; il eut le même sort que Richetti ; ce qui leur valut à tous les deux l'honneur que leurs noms fussent donnés plus tard par Garibaldi à ses fils, comme étant les noms des premiers martyrs de la Révolution.

Le mariage de Monseigneur fut célébré à la frontière autrichienne ; et si grand était le désir de Mme la Dauphine de voir s'ajouter un nouveau rameau à la maison royale que, à une messe célébrée le lendemain, la nouvelle mariée s'étant évanouie, cette princesse, que l'on prétendait avoir des droits à se vanter d'une complète innocence, se retourna du côté de Mme la duchesse de Berry, et lui murmura à l'oreille : « Ma sœur, elle est sans doute grosse. »

A l'occasion de cet hymen, il y eut, dans toute la France royaliste des banquets où des toasts furent portés, des rendez-vous pris pour l'année suivante où l'on fêterait la naissance d'un jeune dauphin. On en avait hâte autant que Mme la Dauphine.

Pendant toutes les années dont je viens de parler, je rencontrai souvent chez une vieille amie, même un peu parente de ma mère, M. de Montrond, plus célèbre par son existence mouvementée que par ses vertus. Son

esprit cynique, avant mon mariage, était tenu en bride par le respect que lui inspirait ma mère. Il prit sa revanche ensuite, et rien n'était plus amusant que de lui entendre conter des récits souvent un peu risqués. Il avait été, disait-on, l'agent de M. le duc d'Orléans lorsque, vers la fin du premier Empire, ce prince avait cherché à nouer des intelligences pour que le choix des souverains de l'Europe tombât sur lui pour succéder au premier Napoléon. On prétendait aussi que, grand ami du prince de Talleyrand et considéré par lui comme un agent précieux, il avait été attaché à la police, et qu'il y figurait encore; mais cela ne l'empêchait pas d'être reçu dans la meilleure société. Nous avons vu de nos jours d'autres exemples prouvant malheureusement que le vice n'en exclut pas.

Il racontait volontiers des anecdotes dont il était le héros. Pourtant son cynisme, si grand qu'il fût, n'allait pas jusqu'à parler du duel dans lequel, avant la Révolution, il avait, disait-on, tué le dernier descendant des comtes de Champagne après l'avoir dépouillé au jeu par des moyens déshonnêtes, qu'il avait avoués alors en riant, et en ajoutant qu'« on ne saurait imaginer à quel point il était amusant de passer la nuit en tête-à-tête avec un homme s'acharnant à vouloir amener un dé pipé ». C'est de lui-même que je tiens, ce qui semble assez bizarre au premier moment, que, dans les temps qui précédaient 1789, comme il faisait combler un étang dans son parc de Montrond, un vieillard qui était présent prit la parole pour dire qu'il l'avait vu creuser par ordre de Mme la duchesse d'Angoulême, belle-fille de Charles IX. Elle s'appelait Françoise de

Nargonne, avait été épousée lorsqu'il était déjà très âgé par le fils posthume de Charles IX et de Marie Touchet; et elle était morte, très vieille elle-même, à la fin du règne de Louis XIV ou au commencement de la Régence; c'est ainsi que se renoue la chaîne des temps.

M. de Montrond se vantait d'avoir obtenu les faveurs de nombreuses grandes dames et que, se trouvant un jour avec l'une d'elles dans un château, il lui avait dit : « Il me revient un regain de jeunesse; laissez-moi aller ce soir chez vous. — Quelle singulière idée! Eh bien! s'il en est ainsi, c'est moi qui irai vous trouver. » Elle avait été fidèle à sa parole, et M. de Montrond, en se séparant d'elle, lui demandant par quelle étrange fantaisie elle avait préféré venir chez lui, contrairement à tous les usages, au lieu de lui permettre d'aller chez elle : « Mais, à votre âge, c'est très dangereux, et si vous étiez mort dans ma chambre, qu'est-ce que j'aurais fait de vous ? » Ceci prouve qu'elle avait profité de l'enseignement contenu dans cette aventure que racontait M. Delessert, tout en respectant trop le secret professionnel pour trahir le nom de la dame qui s'était confiée à lui. M. Delessert, étant préfet de police, se vit réveiller, au milieu de la nuit, par un de ses subordonnés, lui disant qu'une personne, qui ne semblait pas une aventurière, insistait pour lui parler. M. Delessert, fort galant homme, ordonna que la dame fût admise dans son cabinet particulier. Il vit entrer une malheureuse femme affolée lui avouant qu'elle avait reçu cette nuit-là même un ami qui était mort entre ses bras ; que son mari absent devait rentrer le matin même, et que,

aidée par sa femme de chambre, elle avait mis le cadavre dans un fiacre, où elle était montée aussi, et qui attendait à la porte de l'hôtel de la préfecture. Après avoir réfléchi pendant quelques instants, il rassura la pauvre femme, qui payait sa faiblesse de si cruelles angoisses, et fit appeler deux agents auxquels il donna l'ordre de monter dans la voiture qui allait leur être indiquée, et où ils trouveraient un mort, de se faire conduire auprès d'une place de fiacres, de descendre de celui où ils seraient d'abord montés, en plaçant entre eux le mort et le soutenant comme s'il était ivre, puis de le déposer dans une seconde voiture, en donnant son adresse au cocher, et de le faire reconduire à son domicile. Un grand scandale fut ainsi étouffé, grâce à l'intelligence de ses devoirs qu'avait le préfet de police. Ce fut d'ailleurs M. Delessert qui remit en honneur ces fonctions, jusqu'à lui assez déconsidérées, et qui depuis ont été, souvent même sous la République, exercées par des gens aussi capables que respectables.

M. de Montrond, avec lequel je n'en ai pas encore fini, — car il avait une mine d'anecdotes inépuisable, — aimait à parler du prince de Talleyrand, à rappeler tous les services qu'il avait rendus à son pays au Congrès de Vienne, dont le prince de Ligne disait : « Le Congrès danse, mais ne marche pas. » Il y avait, à son grand honneur, triomphé de terribles difficultés.

Ce fut en 1846 que s'éteignit le vénérable duc de Damas-Cruz ; c'était comme le signal qui ouvrait l'ère des malheurs qui allaient se succéder dans l'hôtel de la

rue de Varennes, où j'avais été traitée avec une grande bonté et où l'on m'avait témoigné une affection qui ne s'était jamais démentie. La conversation de la duchesse de Narbonne avait un charme dont on ne se lassait pas. Elle avait été, pendant l'émigration, attachée à la reine, femme de Louis XVIII, et elle avait, à Mittau, couru avec toute la famille royale un grand danger. Un agent secret, envoyé par Bonaparte, avait gagné un des sous-chefs employés dans les cuisines, qui consentit à évider les légumes du potage destiné à la table des princes et à les remplir d'arsenic. Au moment même où ce mets allait être présenté à Leurs Majestés, le malheureux serviteur, pris de remords subit, alla se jeter aux pieds du gentilhomme chargé de la surveillance de la maison, qui était alors, je crois, M. d'Avaray, et lui avoua le crime auquel il avait été entraîné. C'est une affaire peu connue, mais absolument authentique.

Le duc de Damas, s'il n'était pas, comme il le croyait, le dernier représentant de la maison de Damas, était au moins celui de la branche de Damas-Cruz. M. le comte de Chambord l'avait désigné pour le représenter au baptême de mon fils, qui fut ainsi tenu sur les fonts baptismaux par un des compagnons du bailli de Suffren. J'avais toujours été traitée par le duc et par la duchesse de Damas, née Serrant-Kerfily, comme une fille, et j'en ai toujours gardé une reconnaissance d'autant plus grande que je ne reçus pas le même accueil de toute la famille de mon mari. La duchesse de Narbonne-Pelet, sœur de Mme de Damas, observait

très strictement les règles de l'étiquette, et pendant que dans son salon on était occupé à écrire des billets annonçant la mort du duc de Damas, se retournant vivement vers mon mari, elle lui dit : « N'oubliez pas, en envoyant un faire part à l'évêque de Langres, que nous ne donnons jamais le « Monseigneur » aux évêques. » C'était le droit des gens titrés dans un temps où les privilèges aristocratiques existaient encore. Mais, au temps même de ma jeunesse, si, en parlant aux évêques, on les traitait de « Monseigneur », jamais, en parlant d'eux et sur les lettres qu'on leur adressait, on ne se servait de cette appellation honorifique.

La duchesse de Narbonne survécut plusieurs années à son mari, à son beau-frère, à sa sœur, mais aussi à son intelligence; et rien n'était plus douloureux ni plus humiliant pour l'orgueil humain que de voir cette femme, d'un caractère si trempé, d'une capacité intellectuelle qui lui avait permis de se mêler utilement aux affaires les plus importantes, tombée dans une inconscience douloureuse, qui se compliquait souvent de crises violentes. S'échappant des mains de ses serviteurs qui cherchaient à la retenir, elle courait dans la cour de son hôtel en demandant avec des cris perçants qu'on la sauvât des griffes du diable qui la poursuivait.

Peu à peu tous les salons de la bonne société se fermaient. Restait encore ouvert celui de la comtesse de Gontaut. Toutes les générations y étaient représentées. La maîtresse de la maison y attirait des gens éminents dans la politique et se tenait dans une première pièce que l'on traversait pour gagner celle où d'abord ses enfants et

plus tard ses petits-enfants s'occupaient plus particulièrement des personnes de leur âge, sans cependant que celles d'un âge différent en fussent exclues; ce qui est devenu maintenant une des lois du monde parisien, où l'on est classé selon son acte de naissance.

Le duc de Rohan venait fréquemment chez sa sœur ; il était un des derniers types du grand seigneur, sentant trop ce qu'il était pour vouloir accepter ce qu'il n'était pas. Il avait été question du mariage de son second fils avec une héritière lui convenant sous tous les rapports. La mère, par une sotte vanité, répondit qu'elle donnerait très volontiers son consentement à ce mariage, à la condition que le jeune homme apportât un titre. « Il y a bien eu, me répondit M. de Rohan, un duc de Chabot dans ma famille; mais c'était un duché à brevet, qui s'éteignait avec le titulaire; nous n'y avons aucun droit, et je n'accepterais jamais que mon fils le prît. » Et le projet de mariage fut abandonné. C'était là un grand sentiment de dignité, inconnu aujourd'hui, où, pour remettre toutes choses en place, il faudrait se livrer à une terrible épuration.

On voyait souvent, chez Mme de Gontaut, M. de Falloux et M. de Montalembert. C'était la note politique ou religieuse; surtout ce dernier, dont, malgré ses attaches avec la famille des La Ferronnays, mon mari ne se rapprocha jamais. J'ai encore sur le cœur, — c'est une vieille rancune, — de lui avoir entendu dire, après 1848, du haut de la tribune de la Chambre des députés : « Il n'y a de légitime que ce qui est possible. »

Le dernier duc de Montmorency était un habitué du salon de sa cousine. Il était atteint d'une singulière infirmité. Il s'endormait toujours, même lorsqu'il se tenait debout, et souvent je l'ai vu au moment de tomber sur le plancher, si on ne l'avait pas retenu.

Comme si on avait eu le sentiment des événements qui se préparaient et qui allaient encore une fois bouleverser la France, il semblait qu'on voulût se hâter de jouir de la vie pendant qu'il était possible de le faire.

L'hiver de 1847 fut très animé. Parmi les plus agréables réunions étaient celles qui avaient lieu, chaque semaine, chez la marquise de Lauriston, dans son charmant hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. Le jardin, éclairé par des verres de couleur, fut ouvert aux invités jusqu'au jour où il s'y passa une aventure assez comique. Un très aimable garçon, alors à ses débuts dans le monde, aperçut une des plus jolies personnes de la société appuyée contre un arbre et disant à un homme qui se trouvait très peu éloigné d'elle, en l'appelant d'un nom de baptême que je ne veux pas livrer à la publicité : « Comme il faut que je vous aime pour ne pas craindre de chiffonner ma robe. » Je ne sais si le mari de la dame connut exactement ce qui avait dû se passer; mais il en soupçonna assez pour se montrer fort mécontent et l'entraîner presque violemment à travers les salons jusqu'à sa voiture. Ce qui se passa dans le ménage fut l'affaire des intéressés; mais à nous autres, public, la petite distraction que s'était accordée la « grande et honneste dame » nous coûta dorénavant le plaisir de nous aller promener,

à la lueur des lanternes vénitiennes, dans le joli jardin de l'hôtel Lauriston, dont le général, très soucieux de la bonne renommée de sa maison, fit fermer les portes

Ce fut aussi à cette époque que je commençai mon apprentissage de maîtresse de maison. M. de La Ferronnays désirait que je me préparasse à lui être une aide, dans la mesure de ce qui appartient à une femme, le jour où, comme nous l'espérions et le souhaitions sincèrement, il serait appelé par le retour du roi à remplir un emploi à la cour, ou, ce qu'il eût bien préféré, dans la diplomatie.

Ma sœur La Roche-Aymon et moi, nous vivions dans une intimité dont le souvenir ajoute encore à l'amertume que j'éprouve du changement absolu qui s'est produit dans nos relations. Nous faisions ensemble les honneurs de notre salon de jeunes femmes ; mais alors on était tenu à des égards envers les femmes âgées, et nous aurions donné de nous une très fâcheuse impression si nous n'avions pas mis un grand empressement à solliciter celles qui nous accueillaient avec bienveillance, de nous accorder l'honneur de leur présence à nos modestes réunions du soir. Elles y venaient, ce dont nous nous montrions très reconnaissantes. Je dois ajouter que, avec une grande délicatesse, prenant en considération l'exiguité relative de notre appartement, lorsque, une ou deux fois dans l'hiver, on y dansait, bien que toujours invitées elles laissaient la place libre à la jeunesse.

Tous les hommes agréables de ma génération et de celle au-dessus se rendaient avec empressement chez

nous, aux réunions les plus étendues comme à celles consacrées à notre intimité. Combien ont disparu ! combien se sont éloignés de moi !... Mais il m'est resté aussi parmi eux des amis fidèles, auxquels je conserve une reconnaissante affection.

Roger de Bauffremont venait beaucoup chez nous, et continua encore longtemps de nous fréquenter, après que l'appât d'une grosse fortune lui eut fait épouser Mlle Leroux.

Les Bauffremont, dont la naissance considérable ne peut être mise en question, laissaient assez paraître le légitime orgueil qu'ils en ressentaient pour que le mariage, quand il fut annoncé, amusât un peu à leurs dépens. L'éclat de leur maison s'était encore accru de leur alliance avec la dernière héritière de la branche capétienne des Courtenay, issue de Louis le Gros et ayant régné à Constantinople.

On se rappela l'opposition qu'ils avaient faite à une alliance contractée avec la maison de Gontaut, qui compte parmi les douze premières de France. Par manière de les défendre, une amie à eux, dont la griffe acérée entourée de velours m'a parfois cruellement fait souffrir, racontait que, après tout, un Noël, remontant à l'époque des triomphes de la marquise de Pompadour, parlait d'eux comme étant fraîchement arrivés de leur province; ce qui, d'ailleurs, ne les amoindrissait qu'aux yeux de ceux qui étaient demeurés ignorants de l'organisation de la noblesse de France. Car, si nos rois ont pu chercher, pour fabriquer de grands seigneurs, des bourgeois de la rue Saint-Denis,

Dieu, qui seul fait les gentilshommes, ne les a jamais tirés des faubourgs de Paris. En tout cas, la mésalliance ne fut pas pour le bonheur du futur duc de Bauffremont. La jeune femme, assez négligée par son mari, un certain jour déguerpit du toit conjugal, sans qu'il y eût alors un éditeur responsable de cette fuite. Libre de tout frein, elle se livra à d'inimaginables extravagances. S'étant vu refuser par le Pape l'étrange autorisation de prendre le voile chez les Filles de Sainte-Thérèse, elle se fit carmélite amateur, et, habillée du vêtement de bure, accompagnée de valets de pied portant les cages de ses oiseaux et revêtus de l'habit des Carmes, elle se promena à travers l'Europe. C'était d'ailleurs une folie bien innocente, et toutes ces étourderies furent durement expiées.

Dans ma jeunesse on prétendait, — et j'ai peine à croire que la mode en soit passée, — que les hommes faisaient la cour aux femmes et en devenaient ou au moins s'en disaient amoureux. Les liaisons étaient prises au sérieux; je pourrais citer des femmes qui ne se consolèrent jamais du chagrin causé par une rupture.

Entre les femmes et les hommes du monde, les questions d'argent n'existaient pas. Nos paris de courses avec nos amis étaient des échanges de cravates, de rubans, tout au plus des ombrelles contre des cannes. Un jeune homme, dans une liaison intime qui durait depuis plusieurs années avec une femme de mes amies, s'étant permis, au 1er janvier, de lui offrir un petit cœur en diamant, qui avait coûté 400 francs, indignée,

elle le lui renvoya, en lui demandant s'il la prenait pour une fille entretenue.

Ceci rappelle l'histoire de Mme de Blot, à laquelle son ami de cœur, le prince de Conti, avait demandé la permission de lui offrir un souvenir et qui consentit à accepter le portrait de son serin. Le prince fit recouvrir le portrait minuscule, monté en forme de bague, d'un diamant aminci qui lui fut immédiatement renvoyé par la comtesse. Le prince alors réduisit la pierre en poussière, dont il se servit pour saupoudrer la lettre d'excuses qu'il adressa à la dame blessée. Si la chronique dit vrai, on n'en est plus là de nos jours.

L'horrible accusation de vendre ses faveurs n'a jamais, aux jours de ma jeunesse, été portée que contre deux femmes, dont l'une, appartenant à une génération antérieure à la mienne, disparut du monde sans que jamais on entendît plus parler d'elle. Sa mort ne fut pas annoncée, et ses enfants, s'ils portèrent son deuil, le dissimulèrent sous un prétexte.

Nous attachions alors une si grande importance à ce que nos agissements ne se rapprochassent en quoi que ce soit des mœurs des femmes galantes que, dans les parties de théâtre, les soupers qui étaient assez fréquents, jamais nous n'acceptions que les dépenses fussent partagées par les hommes entre eux à notre exclusion; et nos amis n'imaginaient pas de nous proposer de payer pour nous, ce que nous aurions considéré comme une humiliation.

L'été venu, M. de La Ferronnays se rendit à Venise pour y être présenté à Mme la comtesse de Chambord,

puis vint me retrouver dans les Pyrénées, où j'avais accompagné ma mère, un peu souffrante. Il n'avait pas trouvé Madame jolie ; mais elle avait fait des frais et s'était montrée aimable pour les Français, n'étant pas encore arrivée à l'époque où, comme elle me l'a souvent répété, elle se sentait humiliée vis-à-vis d'eux de sa stérilité, et considérait même que, plus ils étaient royalistes, plus ils devaient désirer sa mort. La pauvre princesse, à laquelle il est peut-être permis de reprocher de n'avoir pas exercé une influence bienfaisante sur Monseigneur, a cruellement souffert de ne pas avoir donné un dauphin au pays. Etait-ce sa faute? Ce sont les secrets de la nature.

Les révolutions, en France, semblent devoir être toujours précédées de quelques crimes sensationnels, et la catastrophe Praslin devança de peu de mois les journées de février 1848. M. de Praslin mourut-il empoisonné ? ou le Gouvernement français favorisa-t-il son évasion? J'avoue que je penche plutôt pour la seconde hypothèse. Il fallait, autant qu'il était possible, sauver l'honneur d'une des premières familles de l'aristocratie française, éviter le terrible et malsain scandale d'un Choiseul montant sur l'échafaud comme assassin ; et les sentiments religieux de la reine Amélie devaient lui rendre très pénible la pensée d'un suicide. L'argument mis en avant, que le grand-chancelier de la Chambre des pairs a reconnu l'identité du cadavre, est sans valeur. D'abord il est des êtres qui sont immédiatement transfigurés par la mort; puis le duc Pasquier, homme éminemment politique, a dû très bien

comprendre les exigences de la situation et s'y prêter. Quoi qu'il en soit, il est certain que la duchesse douairière de Praslin, née Breteuil, très âgée et surtout complètement aveugle, allait chaque année, depuis le dramatique événement, faire un long voyage qui durait deux mois, sans qu'on en connût le but. On a beaucoup dit que les montagnes du nord de l'Écosse étaient le lieu où ce grand seigneur expiait, dans la solitude et loin de tous les siens, le crime auquel il s'était laissé entraîner par une fatale passion.

Au mois de janvier 1848, l'horizon paraissait menaçant, et mon mari, qui s'était créé des relations parmi les ouvriers de Paris, semblait très convaincu que le moment approchait où la monarchie de Juillet serait mise en péril. Pour la génération qui avait assisté aux fatales journées de Juillet 1830, celle du 22 février, par laquelle débuta la crise, n'était qu'une échauffourée sans conséquence; et le fait est que le peuple se promenait à travers les rues de Paris avec un air bon enfant, bien propre à dissiper les alarmes. Ce qui prouve que dans notre pays, qui ne ressemble à aucun autre, les partis vaincus ne doivent jamais désespérer de l'avenir, et que les Gouvernements qui semblent le plus solidement établis, quand l'heure de la chute a sonné, sont balayés avant d'avoir soupçonné le danger qui les menace.

Élevé par une révolution, le trône de Louis-Philippe s'effondrait dans une autre; mais, quels que fussent nos sentiments alors, ce fut un malheur pour le pays. Nous n'aurions pas à déplorer la perte de deux provinces; une famille royale respectable n'aurait pas

démoralisé la France par l'exagération du luxe comme l'a fait l'empire, et la stérilité du mariage de Monseigneur aurait donné à la branche Bourbon-Orléans une légitimité qui lui avait manqué pour s'établir sur des bases solides. Mais, en outre qu'il n'est pas donné aux hommes de prévoir l'avenir, les passions ne raisonnent pas ; et, par nous autres royalistes, la chute de la monarchie de juillet fut accueillie avec joie.

Le spectacle des rues de Paris, dans les jours qui suivirent le triomphe de la populace, était curieux : les quelques barricades, peu nombreuses d'ailleurs, qui avaient été élevées pendant une lutte à laquelle on peut à peine accorder ce nom, étaient gardées par des hommes coiffés de bonnets rouges, qui, ignorant ou méconnaissant ce que comportait cette coiffure, vous offraient gracieusement la main pour vous aider à franchir les obstacles qui se présentaient sur votre chemin ; d'autres s'en allaient quérir des ecclésiastiques qui, sur leur demande, venaient, décorés des insignes de leur ministère, bénir les arbres de la Liberté plantés à tous les carrefours. Toute cette belle humeur n'était pas destinée à durer, et ayant, comme ils le disaient le 24 février, en déchargeant leurs fusils sur la foule des promeneurs parmi lesquels je me trouvais, fait de la bonne besogne en balayant une cour et deux Chambres, ils étaient désireux d'en retirer les profits qu'on avait fait miroiter devant leurs yeux.

On conseillait de nouveau à mon mari de se présenter à la députation, et on l'engageait à aller sonder le terrain électoral dans les Côtes-du-Nord. Comme

il se méfiait, avec raison, je le crains, de mon esprit aventureux, malgré le désir très naturel que j'éprouvais de rester à Paris auprès de mes parents et de mon fils, il insista pour m'emmener, pensant du reste que je lui serais utile dans sa tournée électorale, qui échoua complètement et dont je ne rapportai qu'un souvenir, celui d'un archevêque de Rennes, M. de Saint-Mars, se servant couramment des expressions : « Je m'en fiche; cela m'embête », qui alors, du moins, ne se rencontraient pas souvent dans les conversations qu'on avait avec les prélats. Je ne réponds pas du temps présent, où parmi les évêques on compte un franc-maçon.

A peine de retour à Paris, mon mari débuta dans sa carrière de commis-voyageur en politique, comme je l'appelais, et ce fut peu de jours avant celui où éclata la terrible émeute du mois de juin qu'il partit pour Frohsdorf, très ennuyé de me laisser sans lui à Paris, dont la population commençait à prendre cet aspect farouche qui fut, pendant plusieurs années, le signal de troubles menaçants.

Jusqu'à l'époque néfaste de la Commune, je ne croyais pas qu'une lutte dans une ville pût jamais être aussi terrible que l'avait été, à Paris, celle du mois de juin 1848. Elle commença le 23 au soir. Des feux de peloton bien nourris, entendus des Champs-Élysées où nous demeurions, ne laissaient pas de doute sur ce qui se passait à l'intérieur de la grande ville. Le lendemain, au lever de l'aurore, on entendit la voix lugubre du canon. Il est impossible de se figurer l'as-

pect sinistre de cette capitale, lumière du monde, — comme on le dit parfois avec une ridicule et insolente emphase, — dans ces jours de deuil. Je courais avec mon imprudence habituelle partout où l'on pouvait aller.

En entrant dans le faubourg Saint-Honoré, vers onze heures, on trouvait toutes les boutiques, tous les magasins fermés, et, devant les portes closes, les femmes, les enfants éplorés attendaient dans une mortelle anxiété le retour de la VIIIe légion de la garde nationale, engagée au feu depuis la veille au soir et dans les rangs de laquelle servaient leurs maris et leurs pères. On savait qu'il y avait des morts et des blessés.

En arrivant à la maison, je trouvai ma mère très mécontente de mon absence. M. Berryer était venu avertir mon père de se tenir prêt à partir avec sa famille et de faire suivre par sa voiture le dernier bataillon quittant Paris, qu'on abandonnerait à son sort.

La Chambre, siégeant en permanence, avait décidé de se placer au centre des troupes et d'aller délibérer en sûreté, sans doute à Versailles. « Mais je n'ai pas ma fille, et je ne sais où la trouver, » s'écriait ma mère dans une mortelle inquiétude. A peine étais-je de retour que M. Berryer faisait savoir à mes parents qu'un premier succès, remporté sur les insurgés, donnait l'espoir d'un triomphe définitif. Ce succès était dû à la garde mobile, composée de tout ce que Paris contenait de jeunes voyous, dont le prestige de l'uniforme avait fait des défenseurs de l'ordre. Pendant que leur exemple maintenait les troupes régulières dans le

devoir, le lendemain, qui était un dimanche, Paris présentant un spectacle inoubliable, la province accourait à son secours, et ce n'était qu'un long défilé de citoyens-soldats bizarrement accoutrés d'uniformes que le péril auquel ils allaient être exposés empêchait d'être ridicules, et qui, tambours et musique en tête, traversaient les quartiers encore tranquilles pour courir au feu, où on se hâtait de les engager afin de les compromettre.

Paris, et nos quartiers ne faisaient pas exception, n'était qu'un vaste camp, où les sentinelles, placées de distance en distance, se répondaient les unes aux autres sans discontinuer. Les côtés de Paris où la lutte n'était pas engagée étaient enserrés par des lignes de troupes qu'on nous interdisait de traverser, et plusieurs jours après que la bataille, car c'en était bien une, avait cessé, c'est à grand'peine et au prix de bien des efforts que je parvins à gagner la rue de la Chaussée-d'Antin, où je voulais m'informer de l'état d'un ami, M. de Saint-Pierre, grièvement blessé dans les rangs de la garde nationale.

Les jeunes gardes mobiles étaient les héros du jour. Le petit Martin, que les chefs militaires avaient chargé d'apporter à la Chambre des représentants le premier drapeau repris au Panthéon sur les insurgés, était fêté et acclamé partout. Un soir, je me trouvais à l'Opéra, dans la loge la plus en vue de la salle, la loge entre les colonnes, avec la marquise de Lauriston, qui me servait de chaperon, et avec des hommes de ma génération; — sur les pavés encore rouges de sang, la vie

avait repris son entrain ordinaire ; il en est toujours ainsi dans les villes faites pour le luxe et les fêtes ; — Mme de Lauriston, souffrante, dut s'absenter quelques instants, et, livrés à nous-mêmes, nous trouvâmes tout naturel de commettre ce qui, en un autre temps, eût paru une énormité : Un des jeunes gens, qui étaient restés mes gardiens, apercevant au carreau de notre loge le petit Martin regardant ce qui s'y passait, l'y fit entrer et me le présenta ; et le voilà installé à côté de moi, au premier rang. Au bout de quelques instants, le sens commun nous revint, quand le jeune héros dit tout à coup : « Mais cette loge est bien meilleure que celle qui nous a été donnée, et je vais y amener ma mère et ma sœur. » Et il s'empressa d'aller les chercher.

Revenus de notre enthousiasme, nous allâmes recevoir, dans le salon précédant la loge, ces deux braves femmes, dont les bonnets de linge juraient un peu avec les élégances de la salle de l'Opéra, et après leur avoir adressé tous les compliments que les circonstances exigeaient, nous les laissâmes regagner leurs places aux étages supérieurs.

Martin, reçu avec quelques autres de ses camarades sans examen à Saint-Cyr, tourna fort mal ; et on n'en entendit plus parler.

Je ne saurais dire que M. de La Ferronnays, qui, en Autriche, n'avait pas subi la griserie due à l'écrasement d'une révolte, aurait été très flatté du spectacle que sa femme avait donné en grande loge à l'Opéra, à côté d'un petit gamin. Il n'était pas à la hauteur de la situation.

M. de La Ferronnays revint le cœur rempli d'espérance. Monseigneur voyait avec bonheur luire le jour où il pourrait revendiquer ses droits : c'était l'époque où, dans les magasins de Paris, on l'appelait « Monsieur Crédit » et où, sous ce nom, ses portraits figuraient à toutes les devantures de boutiques. Mon mari devait bientôt repartir pour Frohsdorf, et, dans ses illusions que je partageais, il s'imaginait rentrer en France avec le prince, auquel il allait porter les uniformes d'officier général. Quand fut venu le moment où il devait reprendre la route ferrée qui obligeait, pour gagner Frohsdorf, au long détour de Berlin et de Breslau, ayant soigneusement fermé les portes, nous déposâmes nous-mêmes ces précieux uniformes dans les caisses qui devaient les emporter en Autriche; et, tout en prenant ce soin, M. de La Ferronnays me disait : « Vous voyez, ma chère, que Monseigneur acceptera le drapeau que la France lui apportera; car, pour conserver entière sa liberté, il n'a jamais porté de cocarde à ses chapeaux et à ses vêtements. » Ceux-là en étaient indemnes.

Aujourd'hui encore, je m'explique, d'une façon que je dirai plus tard, la cause à laquelle fut dû alors l'enterrement provisoire, je le demande à Dieu, de la monarchie.

Pendant toutes les années qui précédèrent celle où éclata le coup d'État, les négociations furent entamées avec les chefs de corps et l'argent donné à pleines mains. MM. Berryer, de Valmy et le duc de Noailles voulaient toujours retarder le moment d'agir, ne

s'apercevant pas que c'était compromettre la partie. De grosses sommes furent comptées à un maréchal de France besoigneux, qui en recevait d'un côté comme de l'autre.

Chaque fois, et cela se renouvelait souvent, que M. de La Ferronnays arrivait à Frohsdorf, Mme la Dauphine, appelée par nous la Reine, lui disait : « Fernand, nous apportez-vous un colonel? Tant que vous ne nous apporterez pas un colonel, il n'y aura rien de fait. » Cette fois, il répondit : « Madame, j'apporte mieux qu'un colonel : un maréchal de France. Le maréchal Bugeaud fait demander à Monseigneur si, le jour où il l'appellera au milieu de l'armée des Alpes, qu'il commande, il sera prêt à y venir? » — « Tout de suite », fut la réponse. Mais le maréchal imposa un délai, et ce fut ensuite, pour le malheur de la France, vers Louis-Napoléon qu'il se tourna.

Alors M. Thiers travaillait de toutes ses forces pour empêcher le retour de la monarchie. Bien des années plus tard, dînant à Chantilly à côté de M. le duc d'Aumale, ce prince me dit : « M. Thiers est le plus grand ennemi que la France ait jamais eu. » Et voyant l'étonnement que je laissais paraître sur mon visage en lui entendant exprimer des sentiments que je croyais si différents des siens. « Oui, ajouta-t-il, c'est lui qui a empêché Mme la duchesse d'Orléans de conduire son fils auprès du comte de Chambord. » C'était dans ce rapprochement fait à temps que se trouvait effectivement le salut, et mon mari le sentait bien.

La duchesse de Galliera, très dévouée aux princes de

la branche Bourbon-Orléans, était allée, peu de temps après la Révolution de Février, présenter ses hommages à Mme la duchesse d'Orléans, alors à la Wartbourg. Elle y rencontra le duc de Saxe-Weimar, avec lequel elle avait, depuis bien des années, des relations aussi intimes qu'on peut les avoir avec un souverain. Il lui parla de la France, lui demandant ce qu'elle pensait de l'avenir. La duchesse, très intelligente et très imbue de sentiments monarchiques et aristocratiques, malgré sa grande intimité avec M. Thiers, lui répondit qu'une restauration dans le pays dépendait d'un rapprochement entre les deux branches de la Maison de France. « Parlez dans ce sens, je vous en prie, ma chère duchesse, à Mme la duchesse d'Orléans, que vous verrez tout à l'heure et qui vous interrogera sur ce sujet. » Effectivement, l'entretien de la princesse et de celle qui était sincèrement son amie, et qui le lui prouva par son langage, porta sur cette question délicate. Son Altesse Royale mit en avant les droits de son fils, que son devoir ne lui permettait pas de sacrifier. « Madame, lui répondit avec courage et fermeté la duchesse, les droits de M. le comte de Paris sont nés d'une émeute; une émeute les lui a enlevés : sa place est auprès du roi légitime. » Que de regrets inspire la pensée de tout ce que la France aurait évité de désastres, si ces sages conseils avaient été mis en pratique.

Enfin, en 1850, le zèle, le dévouement que mon mari avait toujours montré pour la personne et la cause du roi furent récompensés de la façon qui pouvait lui être la plus précieuse.

Au moment d'aller à Wiesbaden, où il avait donné rendez-vous aux fidèles de son parti désireux de lui présenter leurs hommages, Monseigneur fit savoir à M. de La Ferronnays qu'il l'attachait à sa personne.

Vers la fin de 1847, mon mari, auquel l'oisiveté pesait cruellement, désespérant d'un retour de la fortune, avait noué des négociations pour obtenir du service en Russie, où je lui avais dit être prête à le suivre. La Révolution de 1848 mis fin aux pourparlers, et il fut dédommagé de son sacrifice par le témoignage de confiance que lui donnait le prince qui, en l'accueillant à Wiesbaden, lui dit : « La Ferronnays, nous finirons nos vies ensemble, comme nos pères l'ont commencée. » Ce fut comme une sinistre prophétie.

Il y eut affluence de monde à Wiesbaden ; et, au milieu de la foule de gens distingués et éminents, la présence des paysans du Morbihan dans leur costume national ne passa pas inaperçue. Un officier allemand ayant dit au chef de la députation : « Vous autres, Bretons, vous n'êtes pas Français », il lui répondit avec cette dignité qui est l'apanage des enfants de la Bretagne : « Bretons en France, mais Français devant l'Étranger. »

Mme la comtesse de Chambord n'était pas du voyage, et peu de femmes en faisaient partie. J'avais cependant accompagné mon mari.

Le séjour de Monseigneur à Wiesbaden fut assez mouvementé ; l'astre des Bonaparte ne brillait pas encore de son éclat fatal, et on accourait avec empressement auprès du chef de la Maison de France, sentant la

nécessité de revenir à la tradition de ce pays essentiellement monarchique ; mais on sentait aussi qu'un rapprochement entre les deux branches de la famille royale, trop longtemps séparées, s'imposait, et nul ne le comprenait mieux que Monseigneur. Plusieurs fois je lui ai entendu dire aux serviteurs trop zélés qui lui demandaient de se choisir un successeur : « Je ne suis quelque chose que par mon principe ; j'y dérogerais, je ne serais plus rien, si je m'attribuais le choix de celui qui doit me succéder. » Il nous donna une nouvelle preuve de ce sentiment pendant ce voyage. Il m'avait fait dire de venir le voir, un certain jour, dans son cabinet de travail, avant le déjeuner où je devais assister, se plaignant avec une extrême bienveillance de m'avoir encore à peine aperçue. Après les compliments nécessaires, il me dit : « On annonce une grande nouvelle. — Laquelle, Monseigneur ? — La mort de Louis-Philippe. Je pense que nous allons voir arriver mes cousins ; une seule chose m'étonne, c'est qu'ils ne soient pas déjà ici : c'est tellement dans leur intérêt. »

L'après-midi, nous fûmes avertis que le lendemain une messe serait célébrée pour l'âme du prince que la mort venait de frapper et que Monseigneur nous faisait dire d'y assister. C'était un ordre auquel tout le monde obéit, et je dois avouer que nous fûmes un peu étonnés de prendre le deuil pour un roi que nous n'avions jamais accepté et que nous avions toujours considéré comme notre mortel ennemi. Il l'avait été de lui-même et des siens plus que des autres ; car aujourd'hui, sans la

Révolution de 1830, ses descendants règneraient paisiblement sur la France, et la scission entre les différentes classes de la société, qui s'est produite, qui a été si regrettable et dont les traces ne sont pas encore effacées, n'aurait jamais existé.

Un seul des Français, en ce moment autour de leur roi à Wiesbaden, ne parut pas à la messe funèbre : ce fut le prince de Bauffremont. Comme il était dans les plus violents, Monseigneur, se disant que l'indisposition par laquelle il s'était excusé n'était peut-être qu'un prétexte, se transporta chez lui, accompagné du duc de Lévis, au sortir de l'église, et put constater que l'accès de goutte n'était pas simulé.

Ce fut pendant le séjour à Wiesbaden que des dissentiments s'élevèrent au sujet de la direction politique entre Monseigneur et le marquis de La Rochejaquelein, qui n'approuvait pas les vues du prince. Un jour, le malentendu s'accentua, s'envenima : on n'en a jamais dit la cause exacte ; mais on assista au triste spectacle de voir le jeune fils de M. de la Rochejaquelein, dont la mort récente vient d'éteindre le nom glorieux, se promener avec une grande agitation pendant que son père était enfermé avec le roi ; puis le marquis sortir de l'hôtel où Monseigneur habitait, monter en voiture et s'éloigner : c'était sa première étape sur la route du palais impérial.

Beaucoup de jeunesse était venue à cette réunion royaliste ; les petits bavardages, — le joli mot de « potin » n'était pas encore inventé, — n'avaient pas laissé échapper une si bonne occasion. Mon mari s'était fort réjoui que

je fusse arrivée seulement après que les causes qui y donnèrent lieu avaient cessé d'exister.

De nous tous, le plus ému, en prenant congé du roi, fut le marquis de Caux. Il prévoyait sans doute que c'était un adieu sans espoir de retour ; car, dès que la cour impériale s'organisa, M. de Caux sollicita et obtint une place d'écuyer et servit sous les ordres de M. Fleury. A la honte d'une pareille trahison s'ajouta celle d'être renvoyé comme un laquais pris la main dans le sac, lorsque la spéculation de son mariage avec La Patti le fit trouver indigne de rester aux Tuileries. Je ne le voyais plus, cela va de soi ; mais il paraît qu'il était assez amusant de l'entendre parler de l'impératrice Eugénie comme d'un bon camarade qu'il avait toujours connu et avec lequel il avait fait bon nombre de parties ; jamais homme ne manqua plus de tact. Quant à l'honorabilité d'un être qui, devenu *impresario*, vivait aux crochets de sa femme, il n'y a rien à en dire.

En rentrant en France, nous passâmes par Baden, qui était alors le rendez-vous de tous les princes et de tous les grands seigneurs de l'Europe. Nous y vîmes la splendide grande-duchesse Olga, devenue princesse royale de Wurtemberg. Il était difficile, en sa présence, de ne pas éprouver un amer sentiment de regret. D'ailleurs son mariage fut aussi peu béni de Dieu que celui de Mme la comtesse de Chambord.

Au mois de janvier 1851, mon mari fut rappelé auprès de M. le comte de Chambord, à Venise, où je ne tardai pas à l'aller rejoindre. On y menait une exis-

tence beaucoup plus animée qu'à Frohsdorf, où elle était, cette année-là, d'une cruelle sévérité. L'espérance conservée encore d'échapper à la mainmise sur la France des Bonaparte, attirait beaucoup de visiteurs à Venise. Les grands dîners étaient fréquents, et, quand nous étions libres, le théâtre de la Fenice, longtemps fermé après les troubles de 1849, et qui venait de se rouvrir, nous offrait toujours un emploi agréable de la soirée.

En face du palais Cavalli, occupé par Monseigneur, et dans un petit palais à côté de l'église de la Salute, demeuraient le maréchal Marmont, duc de Raguse, et le prince Pierre d'Aremberg, à deux étages différents, ayant entre eux, à l'étage intermédiaire, la très aimable comtesse Esterhazy, que nous appelions plaisamment la chaste Suzanne entre les deux vieillards. Le maréchal Marmont était un des causeurs les plus agréables qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer; il savait tout et il pouvait parler de tout. Sorti des rangs très modestes de la société, il s'était, par sa distinction, l'élégance de ses manières, assimilé aux plus grands seigneurs. Le prince Pierre d'Aremberg, dont la grande naissance reste incontestable, en faisait parfois trop sentir le poids; malgré que les hommes qui alors entouraient Monseigneur pussent être considérés comme de bonne société, M. d'Aremberg les traitait avec un sans-façon qui les blessait, et quand il fallait, de la part de Monseigneur, aller l'inviter à dîner, c'était, de MM. de La Ferronnays, de Blacas et des Cars, à qui rejetterait la corvée sur l'autre. Et cette corvée se représentait souvent;

car, par une singularité assez plaisante, Mme la Dauphine, qu'on ne saurait accuser de complaisance pour les faiblesses de ce genre, n'admettait pas que la très aimable comtesse Esterhazy fût conviée à la table royale sans y trouver au moins un de ses adorateurs, qu'aux yeux de la sainte princesse, et de tous d'ailleurs, leur âge rendait respectables.

J'ai souvent entendu dire que Mme la Dauphine, en France, passait pour sèche et désagréable. S'il en était ainsi, il faudrait qu'elle eût bien changé, en quittant pour toujours le pays auquel son cœur, en dépit de toutes les souffrances qu'il lui a imposées, est à jamais demeuré fidèle.

Tous les vendredis, à quatre heures, elle allait dans la chapelle du château de Frohsdorf, ou à l'église de Saint-Vital, sa paroisse, lorsqu'elle était à Venise, réciter pour la France les litanies de la Sainte-Vierge, et jamais elle ne se trouvait sans émotion en présence d'un de ses compatriotes, qui aurait dû être un de ses sujets. Elle était prévenante, attentive pour son entourage, désireuse de faire plaisir à tous. Elle aimait qu'on causât avec elle de toutes choses et semblait contrariée quand le respect imposait une contrainte qu'elle trouvait exagérée. Elle avait une faiblesse, c'était celle de l'exactitude, pénétrée sans doute des souvenirs de son enfance, où les princes mangeaient seuls à table, ayant debout auprès d'eux tout leur service. Elle croyait avoir fait une merveille quand le dîner était expédié en vingt minutes. Jamais elle ne parlait politique; jamais on ne l'a entendue proférer un mot de blâme ni contre

les bourreaux de sa famille, ni contre ceux qui l'avaient indignement trahie. Une seule fois, remettant à mon mari des papiers qui lui étaient adressés de France, au sujet de la prétendue existence du roi Louis XVII : « Cela n'est pas assez, lui dit-elle, de l'avoir vu mourir sous mes yeux, il faut encore que je sois accusée de ne pas vouloir le reconnaître. » Mon mari, rentrant dans ma chambre, était encore tout ému des paroles qu'il venait d'entendre.

Elle passait le jour du 21 janvier enfermée dans son appartement, sans jamais voir personne. Son silence sur les drames sanglants qui avaient marqué les premières années de sa vie n'était cependant pas de l'oubli. Un jour, étant en gondole avec elle, comme nous venions d'assister à la rentrée triomphale de l'empereur d'Autriche à Venise après les événements de 1849, et que j'avais eu la maladresse impardonnable de dire que nous éprouverions une bien plus vive satisfaction encore de voir M. le comte de Chambord entrer à Paris par la magnifique promenade des Champs-Élysées et la place Louis XV, elle se jeta sur mon bras, en disant : « Non, pas par là, pas par là. » J'aurais voulu me précipiter dans le grand canal. Mme la comtesse de Chambord, à laquelle je confiai ma maladresse et mon chagrin, voulut me consoler en me racontant que, dans le salon de Frohsdorf, un homme, qu'elle ne m'a pas nommé, avait dit devant son auguste tante : « Il paraît qu'être guillotiné ne fait pas souffrir. — Je l'espère bien, » avait-elle murmuré en levant les yeux au ciel.

Sa vie était d'une régularité absolue : l'hiver, une

fille de chambre allumait son feu à six heures du matin; elle s'habillait, et les jours où elle ne communiait pas, après avoir pris son café à la lueur de deux bougies, elle se rendait à l'église. Le déjeuner était à dix heures, le dîner à six heures; dans l'intervalle, elle sortait en gondole, accompagnée par une dame d'honneur et souvent aussi par moi. Le soir, elle se rendait habituellement au théâtre, lorsqu'elle n'était pas retenue par des dîners d'invités, au palais ou chez Mme la duchesse de Berry, ce qui se renouvelait souvent. Elle se retirait du théâtre avant la fin de la représentation; mais, quand sa dame de service était avec elle, elle me disait de ne pas la suivre et me confiait aux soins de M. Roger de Podenas, qui, presque chaque jour, l'escortait.

Parmi les gens venus de France pour causer avec Monseigneur, un des plus en évidence était M. de Falloux, qui s'était séparé du prince Louis-Napoléon et avait quitté le ministère de l'Instruction publique, où il avait été placé sous l'étiquette de royaliste. Pendant qu'il exerçait ces fonctions, on avait insisté pour que mon mari allât lui rendre visite. Mais les sentiments de M. de La Ferronnays étaient si prononcés qu'il ne pouvait se décider à mettre les pieds dans un ministère; il lui semblait que c'était une trahison. On essayait en vain de vaincre sa résistance. Ayant échoué, M. Berryer me confia le soin d'en triompher; ce ne fut pas cho e facile, et d'autant moins que je n'y étais guère disposée moi-même. Enfin je le décidai, et la visite eut lieu, au grand étonnement du cocher et du valet de pied, qui

se fit répéter par deux fois l'adresse où on devait nous conduire. Quand la visite qu'on nous avait fait envisager comme un devoir fut accomplie, et que nous nous retrouvâmes dans notre voiture, M. de La Ferronnays, pâle d'émotion, me dit : « N'exigez plus jamais de moi un pareil sacrifice, car je n'y consentirais plus. »

M. de Falloux, dont la franchise n'a jamais été la vertu dominante, venait à Venise pour y jouer au plus fin. Son but, qui fut promptement percé à jour par les fidèles du palais Cavalli, était de miner l'influence du duc de Lévis, dont l'autorité lui portait ombrage, et d'entourer Monseigneur de jeunes gens qu'il dirigerait de Paris, où il deviendrait le chef accrédité du parti royaliste. Dans ce dessein, il s'efforça de mettre tous ces messieurs en suspicion les uns contre les autres. Il m'honorait de ses confidences, me disant que mon mari n'était pas auprès du prince dans la situation à laquelle il avait droit; que M. de Lévis était insuffisant, devait se retirer et lui céder la place; et il agissait de même vis-à-vis de tous. Mais l'union était complète dans le petit entourage de Monseigneur, et le respect de la hiérarchie absolu.

M. le duc de Lévis, par son âge, par son dévouement et les services déjà rendus, était le chef reconnu et aimé des hommes, jeunes encore, placés sous ses ordres.

M. de Falloux, par sa mère, était le quatrième descendant direct du président de La Chalotais. On prétendait que les Jésuites avaient prophétisé qu'à ce degré s'éteindrait la famille du magistrat qui avait travaillé à leur expulsion. En tout cas, il en fut ainsi : M. de

Falloux n'eut jamais qu'une fille infirme qui mourut plusieurs années avant lui.

Ce serait un grand tort de croire, ce qu'on a cherché à accréditer, que Monseigneur ne recevait et n'aimait que les rejetons de l'ancienne noblesse, ce qui n'est point d'ailleurs la tendance des princes de la Maison de France; car c'est avec peine qu'on faisait accepter dans la garde, par M. le Dauphin, des hommes portant des noms marquants. Les plus humbles étaient reçus à Venise, comme les plus considérables, avec le même plaisir et les mêmes égards. J'y ai dîné à côté d'un M. Madère, qui était un des associés de la maison Chevet, et en face de sa femme.

Cette année 1851, bon nombre de personnes des classes moyennes défilèrent au palais Cavalli; sur aucune d'elles Monseigneur ne manqua de produire l'effet le plus flatteur et le plus justifié. Il savait parler au cœur et avait un don merveilleux pour s'assimiler les questions qui lui étaient le plus étrangères. C'était bien un don naturel; car il faut avouer qu'il n'aimait guère le travail et qu'il ne s'y livra jamais que par nécessité et par devoir, surtout quand les espérances de retour se furent éloignées.

A Frohsdorf, en le voyant entrer dans le salon où nous étions rangés en l'attendant au moment du déjeuner, on pouvait tout de suite, à l'aspect de sa physionomie, s'apercevoir qu'il était arrivé un courrier de Paris porteur d'un gros sac bourré de dépêches dont il devait prendre connaissance et auxquelles il faudrait répondre. Il avait coutume de dire souvent: « Quand

je serai rentré aux Tuileries, je me ferai construire au-dessus des toits un hurloir, où j'irai, les jours où je n'en pourrai plus, crier à mon aise sans qu'on m'entende. »

Vers le mois de mars, je crois, nous avons assisté à la rentrée solennelle de l'empereur d'Autriche dans la ville de Venise ; il était accompagné de l'infortuné archiduc Maximilien, qui portait le titre de vice-roi de la Vénétie, et en fut le chef suprême. Monseigneur prit, comme l'étiquette le voulait, accompagné de M. de Lévis, l'initiative de rendre visite à l'empereur ; mais tout de suite après l'empereur vint rendre la visite au palais Cavalli, où toute la maison, rangée dans la grande salle qui précède le salon, lui fut présentée. Ce fut ensuite le maréchal Radetzky, que ces Messieurs durent aller recevoir en haut de l'escalier du palais, car son rang fort élevé l'exigeait.

Le soir, il y avait gala à la Fenice, et la reine avait eu l'infinie bonté de me prendre dans sa loge, où se trouvaient aussi l'infant don Juan et son frère don Fernand. L'empereur occupait une grande loge au milieu de la salle, ayant à sa gauche l'archiduc, son frère. On vit l'empereur, penché de son côté, lui parler, et l'archiduc, sortant de la loge, y ramener le maréchal Radetzky, aux acclamations de toute la salle ; ce qui rendait cette réception assez originale, c'est que le maréchal était celui qui avait réduit Venise à la soumission après les troubles de 1849. Il y avait certainement dans la salle un grand nombre d'officiers et de fonctionnaires autrichiens ; mais on pouvait constater que des Italiens y étaient présents aussi.

Les fêtes de Venise se terminèrent par un grand dîner que donna l'archiduc dans une énorme et fort laide construction bâtie en face du palais des doges sur la Piazzetta. Un des salons ouvert dans la cité des doges était celui de la princesse Clary, née Ficquelmont. Après avoir poussé la fidélité à sa patrie, l'Autriche, jusqu'à tourner le dos publiquement au comte Andrassy, alors réfugié politique en France, grâce à une influence qui ne se dissimulait pas, elle était devenue Italienne ardente, et c'est à peine si les étrangers qu'elle pensait devoir être hostiles à l'annexion de Venise au Piémont y étaient admis. Elle avait été très belle et l'était encore; sa fille, devenue la femme de M. de Robilant, qui joua un grand rôle politique en Italie, n'hérita pas de sa beauté.

Venise avait alors dans ses murs une véritable colonie de princes; c'étaient: M. le duc et Mme la duchesse de Modène, M. le duc et Mme la duchesse de Parme, l'infant don Juan et sa femme l'infante Béatrix, sœur de Mme la comtesse de Chambord. La vue de M. le duc de Parme et de l'infant don Juan avait le résultat de mettre Monseigneur de fort méchante humeur. M. le duc de Parme, assez désagréable pour tout le monde, l'était particulièrement pour les Français, et surtout pour ceux qui appartenaient à son royal beau-frère, auxquels il s'en prenait, même à ceux qui n'y avaient jamais été mêlés, des conditions qui lui étaient imposées dans son contrat de mariage et qui mettaient à l'abri la fortune de la princesse sa femme.

Le duc de Lucques, son père, était un prince assez original, lorsqu'il régnait encore; il était allé passer

quelque temps à Baden, et là, sans qu'on en ait jamais pu s'expliquer la cause, qu'il ne s'expliquait sans doute pas lui-même, il avait communié dans l'église protestante. La nouvelle s'en étant répandue à Lucques, y fit un grand scandale, et l'archevêque crut devoir lui en demander compte à son retour. « Mais, répondit le prince, je suis tout disposé à me montrer bon catholique, et, dimanche prochain, j'irai recevoir la communion de vos mains dans la cathédrale. » Ce qu'il fit.

Bizarre en toutes choses, il avait élevé des écuries du palais à l'antichambre un homme qu'on appelait Ward et qui, entrant de plus en plus dans sa faveur, avait fini par devenir le précepteur du jeune prince; ce qui était peut-être une excuse aux reproches qui plus tard s'attaquèrent à l'élève.

Quand la Révolution de 1849 eut chassé le duc de Lucques de ses États et qu'il eut abdiqué en faveur de son fils, que la mort de Marie-Louise, aux termes du Congrès de Vienne, appela bientôt à régner à Parme, le jeune prince fut reçu avec une grande courtoisie à la cour de Turin, et le roi lui conféra la plus haute distinction, celle de l'ordre de l'Annonciade. L'usage voulait que, le soir du jour où s'était tenu le chapitre, un banquet eût lieu où les membres de l'ordre, en grand costume, fêtaient le nouveau chevalier. Mais, à l'étonnement général, le jeune prince parut sans son collier. Dans cette cour encore très hiérarchisée, cette étourderie devint un événement.

Un des défauts de M. le duc de Parme était une grande inexactitude, ce qui déplaisait par-dessus tout

à Monseigneur. Un soir, où tous les habitants du palais Vaudramini, — c'était la demeure de Mme la duchesse de Berry, — venaient dîner au palais Cavalli, M. le duc et Mme la duchesse de Parme se firent attendre indéfiniment. Nous étions toutes rangées debout pour les recevoir ; le temps s'écoulait sans les amener. Enfin ils arrivèrent ; la princesse, charmante comme toujours et disparaissant sous des émeraudes qui brillaient sur sa tête, son cou, sa taille. Son mari nous salua sans nous regarder et sans nous adresser la parole, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant Mme de Podenas, la dernière de la ligne. « Bonjour, princesse, princesse de Cantalupe ! » lui dit-il. Ce qui veut dire melon, et, melon signifiant potiron : « Bonjour, princesse de Potiron. » Les fils de la marquise de Podenas, furieux, — ce nom était de provenance italienne, — voulaient quitter le salon en emmenant leur mère ; on parvint à les calmer ; mais la soirée fut sérieuse.

Si quelque chose pouvait ajouter à l'inconvenance d'une pareille insulte, c'était le grand attachement que Mme de Podenas avait toujours porté à la famille royale et dont elle avait donné des preuves en recueillant, dans son habitation de Paradis, située au-dessus de Gênes, Mme la duchesse de Parme, chassée de ses États, grosse et au moment d'accoucher.

L'infant don Juan n'était pas beau, et on ne comprenait guère la passion qu'il avait inspirée à l'archiduchesse Béatrix, déjà devenue très sourde à cette époque. Elle était la mère de don Carlos et de don Alphonse, et je n'ai jamais vu un aussi bel enfant que l'aîné de

ces princes, qui devait avoir alors environ trois ans.

La pauvre infante devint plus tard si sourde que les efforts auxquels elle était forcée pour entendre les personnes auxquelles elle accordait des audiences provoquaient des attaques de nerfs qui compromettaient sa santé. C'était d'ailleurs une infirmité commune à tous les membres de la Maison d'Autriche-Modène. L'archiduc Maximilien, oncle de Madame et grand-maître de l'ordre Teutonique, en était atteint d'une manière cruelle, et il avait choisi pour aide-de-camp un chevalier Furstenberg, qui ne l'était pas moins que lui.

Pour clore la liste des princes alors à Venise, mais la plupart d'entre eux pour un temps très court, il me faut parler de la princesse Ugo Windischgraetz, dont la vie fut un roman. Elle était née princesse de Mecklembourg-Schwerin, sœur du duc alors régnant et nièce de Mme la duchesse d'Orléans. Elle s'était prise pour le prince Windischgraetz d'une grande passion, qui s'expliquait ; car il était impossible de voir un homme plus séduisant, et elle voulut à toute force l'épouser. Les Windischgraetz sont au nombre des familles avec lesquelles la Maison d'Autriche peut s'unir sans se mésallier. Ce mariage rencontra de grands obstacles ; mais, grâce à l'impératrice de Russie, proche parente de la jeune princesse, et qui la prit sous sa protection, on triompha des résistances, le mariage eut lieu. Fut-il heureux ? Je ne saurais le dire. La princesse était fort aimable et acceptait avec une infinie bonne grâce sa nouvelle situation, jusqu'à vouloir un jour se faire présenter à moi par la comtesse Esterhazy, chez laquelle

nous nous trouvions ensemble. Je ne le souffris pas, bien entendu, et j'allai au-devant d'elle. Ce n'est pas ainsi que se comportent maintenant certaines princesses, desquelles les droits à tous égards sont fort inférieurs à ceux dont aurait pu se réclamer la princesse Ugo Windischgraetz. Elle possédait une magnifique parure d'opales, la seule que j'aie jamais vue. On prétend que cette pierre porte malheur ; ce n'est pas le sort qui attendait la princesse Windischgraetz, qui me disposerait à en douter.

Le but que se proposait M. de Falloux ayant complètement échoué, il retourna en France, dissimulant imparfaitement son mécontentement. Je crois que, en affectant toujours des sentiments royalistes, il desservait la cause à laquelle il prétendait appartenir.

Le moment approchait où, le temps de service de mon mari allant finir, nous regagnerions la France. Un dîner eut lieu, la veille, dans la magnifique salle à manger du palais Veendramini ; une longue suite de personnages royaux occupait tout le côté de la table faisant face au grand canal. A droite du dernier prince était placée, selon l'ordre des préséances, la princesse Windischgraetz, sur la tête et le cou de laquelle brillait sa parure d'opales ; à gauche, de l'autre côté, était assis le prince d'Arenberg, qui pouvait se faire ainsi l'illusion d'être une tête couronnée ; ce qui était, jusqu'à un certain point, d'accord avec sa naissance considérable.

Bien peu de mois plus tard, la princesse Ugo Windischgraetz fut trouvée morte dans son fauteuil, en

face de la fenêtre de son appartement donnant sur le grand canal. Son mari, prévenu en toute hâte au fond de la Hongrie où il tenait garnison, ne voulut pas croire au malheur qui le frappait, et il fit dire que, en attendant son arrivée, on la couchât sur son lit dans sa toilette de mariée. Les communications n'étaient pas encore rapides entre Venise et la Hongrie, et, quand le prince arriva, il ne put conserver aucun doute sur le grand malheur qui le frappait. Son frère aîné ayant été tué dans un combat de la guerre de 1859, il devint le chef de la branche cadette de sa maison.

Le surlendemain du grand dîner du palais Vandramini, dont j'aurais dit, jusqu'en 1896, qu'il était le plus magnifique auquel j'eusse jamais assisté; après avoir pris congé de nos princes, qui retournaient en Autriche, nous nous mîmes en route pour la France. Nous ne devions plus revoir la sainte fille du roi Louis XVI; six mois après elle était rappelée au ciel. Elle est la dernière princesse qui eut, comme femme de chambre, une personne appartenant à une classe relativement élevée de la société. La situation de Mme Sainte-Preuve était assez délicate; elle était la seule de cette catégorie, Madame ayant pour la servir les femmes du maître d'hôtel et d'un des valets de pied. C'était encore une tradition qui s'effaçait.

En arrivant à Vérone, notre première étape, mon mari fut fort étonné d'apercevoir, dans la cour du détestable hôtel des Deux-Tours, le maréchal Radetzki au milieu d'un brillant état-major. Il eut tout de suite la pensée que le maréchal était venu recevoir M. le duc

de Parme, qui, ayant au dernier moment retardé le jour de son départ, avait négligé d'en avertir le chef militaire commandant à Vérone, et il se hâta autant qu'il était possible de réparer cet oubli. Le vieux maréchal ne pouvait croire ce que lui disait M. de La Ferronnays ; mais, quand il fut bien convaincu de l'exactitude de ses affirmations, il se montra fort mécontent, sans cependant manquer au respect qu'il devait au prince, qui avait si étrangement manqué d'égards vis-à-vis de lui.

Rentrés en France, de grandes et de mortelles inquiétudes ne tardèrent pas à nous assaillir. Les revues de Satory ne permettaient pas aux plus incrédules de conserver des doutes sur le but auquel tendaient Louis-Napoléon et la coterie qui l'entourait.

A une réunion des gros bonnets du parti royaliste, le général Changarnier, sollicitant de ceux qui pouvaient la donner une autorisation écrite de s'opposer par la force aux tentatives du président, et reconnaissant qu'ils hésitaient, frappait un grand coup de poing sur la table du Conseil : « Mais vous ne voyez donc pas que si, sans un ordre signé de vous, je lui casse la tête, je ne suis qu'un assassin ! » L'énergie manquait à ces hommes trop parlementaires, qui avaient toujours remis au lendemain toute action décisive, et d'ailleurs la division qui subsistait entre les deux branches de la Maison de France rendait Changarnier suspect aux légitimistes intransigeants.

On vint chercher mon mari à Thieux, où nous étions auprès de mes parents ; ce fut inutilement qu'il alla à Paris ; car, si on avait conçu l'idée de faire prévenir

Monseigneur, elle avait été promptement abandonnée. Puis vint la terrible séance où le pouvoir d'appeler les troupes aux armes fut retiré au général Changarnier, et le sort de notre malheureux pays fut par là décidé ; il allait être livré sans contrôle aux mains les moins aptes à le diriger, à un rêveur enchaîné dans les liens du carbonarisme, dont il ne pouvait, quelque désir qu'il en eût, se délivrer, et aux ordres duquel sa politique extérieure fut soumise.

Le 2 décembre, Paris se réveilla au son du tambour pour voir les régiments déboucher de toutes les rues et apprendre bientôt que, après l'arrestation de Changarnier et des généraux dont on redoutait l'opposition, les députés qui s'étaient réunis dans la mairie de la rue des Saints-Pères avaient été, eux aussi, jetés en prison. Saint-Arnaud était ministre de la guerre ; les scrupules ne l'arrêtaient pas.

Mon mari avait des papiers qui pouvaient être compromettants ; il me les confia pour les porter en lieu sûr, et, en revenant du faubourg Saint-Germain, j'eus le douloureux plaisir de voir passer devant moi Louis-Napoléon, qui se faisait acclamer par les troupes, rangées en bataille dans l'avenue des Champs-Élysées. C'est la seule fois de ma vie que j'aie crié : « Vive la République ! » démonstration qui n'eut aucun résultat, pas même celui de me soulager le cœur, bien que je l'accompagnasse d'une menace de mon poing. Nous entrions dans l'ère des tristesses, dans celle même de quelques apostasies ; mais la manière dont elles furent acceptées dans la société en restreignit le nombre. Le

soir, d'un balcon situé au rond-point des Champs-Élysées, nous vîmes les carrosses, entourés par la troupe, qui conduisaient une partie des députés au mont Valérien, tandis que les autres étaient enfermés à Vincennes. Le coup d'État ayant réussi, tous furent relâchés au bout de deux ou trois jours.

Nos pauvres amis et nos chefs étaient encore si remplis d'illusions que, tandis que dans certaines régions politiques on accordait au régime qui s'organisait la durée essentiellement napoléonienne des Cent Jours, les chefs recommandaient à mon mari, chargé d'aller expliquer la situation à Monseigneur, de lui dire surtout de ne pas bouger, parce qu'il y avait tout lieu de croire que le président n'avait pris le pouvoir que pour le remettre entre ses mains. Que les honnêtes gens, si intelligents qu'ils soient, peuvent être parfois bêtes !

Le nouveau maître de la France était faible et indécis, il avait fallu la volonté de M. de Morny et de M. Fleury pour l'amener à une résolution énergique C'était un rêveur, un voluptueux, au fond un homme bon, sachant se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient, et qui n'avait rien de l'homme terrible dont il portait le nom. Il se contenta d'abord de la présidence à vie ; mais il n'y avait doute dans l'esprit de personne que le titre d'empereur remplacerait celui-là bientôt. Tout en se préparant à ceindre la couronne impériale, et même, comme préparation, il cherchait à se rattacher les sommités de la société ; et Mme la grande-duchesse Stéphanie Beauharnais, douairière de Bade, lui venait en aide dans cette entreprise. Les femmes jouaient

un grand rôle dans sa vie, et il n'était pas resté insensible à la grande beauté de la comtesse de Théba, venue en France sous les auspices de Mme de Montijo, sa mère. Elle était arrivée à Paris dans une position assez douteuse. Ses façons libres, que l'on rencontre souvent chez les femmes du Midi, lui avaient nui pour entrer dans la bonne société, autant que son manque d'appui. Elle était tombée dans la catégorie secondaire des étrangères fêtées par les hommes, mais dont s'éloignent les femmes du grand monde. Invitée aux dîners et aux déjeuners champêtres que le vicomte de La Rochefoucauld offrait aux jeunes femmes dans la charmante habitation de la Vallée-aux-Loups, elle n'y était pas admise le jour où la comtesse Sosthènes, née Polignac, en faisait les honneurs à une société plus choisie.

Le besoin se faisait, dans l'intérieur des Montijo, cruellement sentir, à ce point que, la veille du jour où le mariage devint officiel, Barène, une des grandes couturières et marchandes de modes de l'époque, eut la mauvaise chance d'envoyer à la future impératrice sa note par un huissier.

On a dit que la pensée de l'épouser n'était pas tout d'abord venue à l'empereur, et qu'il espérait triompher de sa vertu à moins de frais. On raconte même que, dans un voyage à Compiègne, qui semblait avoir été organisé en son honneur, une intrigue fut nouée par des amis très intimes de Louis-Napoléon, qui espéraient pour lui une plus grande alliance, afin de lui faciliter brusquement la conclusion à laquelle il aspirait, et qu'un certain soir on lui fit trouver ouverte la porte

de la comtesse Théba. Il pénétra dans la chambre et en sortit n'en étant pas plus avancé. Cette audacieuse entreprise demeurée sans résultat, qui avait encore aiguisé sa passion, des refus plusieurs fois renouvelés quand il avait cherché des alliances souveraines, décidèrent de son sort et en même temps de celui de la France, dont la belle Espagnole, par sa légèreté, sa frivolité et son incapacité à conduire les affaires dans lesquelles elle s'immisçait, prépara la ruine. Elle contribua aux désastres irréparables sous lesquels s'effondra notre pays.

L'annonce de ce mariage causa un profond étonnement dans Paris et coïncida avec la nomination aux charges de la nouvelle cour, car la transition de la Présidence à l'Empire était un fait accompli.

Chez nous, où l'on est sensible à la beauté, on prit facilement son parti de voir s'asseoir sur ce trône nouvellement érigé une personne qui n'appartenait pas aux familles souveraines.

Nous devions passer presque tout cet été, pendant lequel se nouaient ces intrigues, hors de France. Vers le mois de mai, mon mari était parti pour Frohsdorf, où je devais plus tard aller le rejoindre ; mais grand fut mon étonnement de recevoir une lettre au mois de juin, dans laquelle, à mots couverts, il m'annonçait son arrivée. Un motif sérieux le ramenait en France pour quelques jours. Un soir que M. de La Ferronnays était, comme de coutume, avec les princes, dans le salon de Frohsdorf, on lui avait apporté une carte d'un M. Moore, demandant à le voir. Mon mari,

ayant pris les ordres de Monseigneur, sortit des appartements, et se trouva en présence d'un Anglais dont le nom et le visage lui étaient également inconnus. « Vous ne savez pas à qui vous avez affaire, » demanda ce soi-disant Anglais. Je suis M. de Jarnac, et je viens, envoyé par Mme la duchesse d'Orléans, pour jeter les bases d'un rapprochement entre les deux branches de la famille royale. » Mon mari avait toujours compris la nécessité de ce qu'on a appelé la fusion, — et l'avait toujours désirée. — L'entretien eut lieu et se renouvela une seconde fois à Frohsdorf, et une troisième fois, pour éviter d'attirer l'attention, à Gloknitz, aux pieds du Semring. On se sépara sans rien conclure, en dressant un double procès-verbal que chacun des négociateurs emporta avec lui. Il était trop tard pour qu'il s'en suivît un bon effet dans le temps présent ; mais, si l'accord avait été fait avant 1870, quelle force on y aurait puisée ! Un siècle plus qu'écoulé d'expiation ne suffira-t-il donc pas à notre pays pour retrouver le repos et l'éclat qu'il a dû, pendant huit cents ans, à la Maison royale la plus illustre qui jamais ait régnée sur une nation et qui, si quelques princes faibles s'y peuvent trouver, ne compte pas un seul de ces tyrans dont l'histoire des autres pays est remplie.

M. le duc d'Aumale avait coutume de dire : « Tout par eux, rien sans elle, » en parlant de la France et de la dynastie qui l'a gouvernée pendant une si longue période : il avait raison. Pourquoi, hélas ! avec une intelligence hors de pair et un sentiment profond de la grandeur de sa race, était-il combattu par des ins-

tincts qui ne lui permirent pas de tirer la France du bourbier où elle se débat encore aujourd'hui.

Quand mon mari fut retourné à Frohsdorf, j'allai l'y rejoindre. La vie y était beaucoup plus monotone qu'à Venise, et les visiteurs, autant par la complication du séjour que par l'influence des Bonaparte, qui éloignait du prince les courtisans du pouvoir, y étaient peu nombreux.

La grande figure de la fille de Louis XVI avait disparu ; pour moi, elle laissait un grand vide. Elle m'avait toujours témoigné la plus grande bienveillance ; sa vie avait été celle d'une sainte, et, si sa voix était un peu brusque, son cœur était un trésor d'indulgence. On fut injuste pour elle en France ; on ne voulut pas faire la part des souvenirs déchirants qu'elle y trouvait au retour le jour où elle rentra au château des Tuileries quitté le 10 août. Elle y fut accueillie par une députation des dames de Paris, venant lui adresser des félicitations et lui offrir des fleurs. Quel contraste avec cette journée sanglante où s'était, en quelque sorte, signé l'arrêt de mort de ses augustes parents ! Jamais un murmure ni une allusion à toutes les trahisons dont sa famille et elle-même avaient été les victimes ne s'échappèrent de ses lèvres, non plus d'ailleurs que de celles de M. le comte de Chambord ; et, devant elle comme devant lui, on ne pouvait se permettre de blâmer ceux-là mêmes qui le méritaient le plus.

La vie, à Frohsdorf, était uniformément réglée : à neuf heures se disait une seconde messe dans la chapelle, et sans qu'il fût obligatoire d'y assister. Les

femmes, en général, s'y rendaient, dans une tribune où étaient Madame et Monseigneur. Les messieurs de service, quand il leur convenait d'y paraître, se plaçaient dans l'église. Mais personne n'était plus tolérant que Monseigneur, et c'était mal lui faire sa cour que d'afficher sa piété.

Un des fidèles de M. de Falloux, assez intrigant et plat comme l'est cette espèce d'homme, — étant venu, sous je ne sais quel prétexte, présenter ses hommages au prince, donna à Frohsdorf une singulière représentation, qui n'eut aucun succès. L'usage était que les personnes désireuses de s'approcher de la Sainte Table le fissent à la première messe, qui se disait à sept heures du matin et même plus tôt, je crois, les jours de chasse. A l'étonnement général, on vit, à celle de neuf heures, le prêtre prendre le saint ciboire et M. de *** s'approcher et recevoir la communion.

Monseigneur détestait les démonstrations publiques de piété et ne supportait pas, dans les affaires autres que celles de la conscience, l'immixtion des prêtres, pas plus d'ailleurs que celle des femmes. Il en donna la preuve dans le voyage à Rome, en 1839, qui fut son premier acte d'émancipation. Le Pape, alors Grégoire XVI, effrayé des complications que pouvait amener l'affluence de royalistes groupés autour de celui qu'ils appelaient et qui était le roi légitime, voulut intervenir auprès de Monseigneur pour lui faire quitter la capitale des États pontificaux, et il chargea de cette mission délicate l'abbé Trébuquet, aumônier du prince. Celui-ci, à la première parole, interrompit le messager du

Saint-Père : « Mon cher abbé, lui dit-il, quand j'ai à m'occuper des affaires de ma conscience, je m'adresse à vous ; mais celles de la politique ne regardent que moi ! »

Quand, à Frohsdorf, on sortait de la chapelle, où les femmes allaient toujours nu-tête, — ce qui choque maintenant en France, — ou descendait au rez-de-chaussée, et Monseigneur et Madame ne tardaient pas à entrer dans le salon où nous les attendions. Nos révérences faites, Monseigneur, un peu, mais d'une façon presque insensible, en avant de Madame, passait dans la salle à manger, et ils s'asseyaient à côté l'un de l'autre. Au moment de se mettre à table, le monsieur de service avait prévenu les personnes désignées par les princes de se placer à leurs côtés ; puis il s'asseyait lui-même en face de Monseigneur, et les autres convives se mettaient comme ils l'entendaient.

Du vivant de Mme la Dauphine, les repas étaient conduits rapidement, un peu trop peut-être. Elle disparut, on en prolongea la durée, mais sans que ce fût exagéré.

En rentrant dans le salon, Madame travaillait à un ouvrage de broderie ou de tapisserie, et les autres femmes assises autour d'une table ronde se livraient à quelque travail à l'aiguille, en général insignifiant. On apportait le courrier, vous étiez autorisé à lire vos lettres, permission dont je ne profitai jamais. Monseigneur et les messieurs de service jetaient un premier coup d'œil sur les gazettes ; puis, quand onze heures sonnaient, les princes se levaient, faisaient un signe de côté auquel on répondait par des saluts et rentraient chez eux.

Quand on n'avait pas de service, on était libre jusqu'à sept heures du soir, heure à laquelle, depuis la mort de Mme la Dauphine, le dîner était servi. Souvent Madame entrait dans ma chambre et causait avec moi en grande intimité, ou bien elle me faisait appeler dans la sienne pour l'accompagner à la promenade ; mais c'était principalement et presque exclusivement les jours de chasse ; car, lorsque Monseigneur était là, ils ne se quittaient guère.

La soirée était dure; elle se traînait péniblement jusqu'à neuf heures précises ; cependant, quand il n'y avait pas d'étrangers et qu'il était sûr que ses paroles ne seraient pas l'occasion d'un article de journal, Monseigneur égayait les après-dîners par les saillies de son esprit si éminemment français, et souvent nous finissions par rire de bon cœur.

La séance au salon terminée, les hommes quittaient leurs habits, endossaient leurs vêtements de fumoir, et les femmes avaient la triste ressource, si elles ne voulaient pas rentrer chez elles, de se rendre dans le salon de la très excellente comtesse de Chabannes, où l'on prenait une tasse de thé insipide, au milieu d'une conversation qui ne l'était pas moins.

Les hommes de la maison se dispensaient d'assister à ces fêtes, prenant le prétexte de l'obligation pour eux de se trouver au fumoir, dans le cas, assez fréquent d'ailleurs, où Monseigneur s'y rendrait.

Mme de Chabannes était la bonté, mais en même temps la nullité même : c'était le genre de femme qui convenait à M. le comte de Chambord, très effrayé

d'avoir dans l'intérieur de sa maison des personnes que leur intelligence aurait entraînées à s'immiscer, par leurs relations forcées avec Madame, dans la politique. Au reste, Monseigneur était très autoritaire, et je riais un peu, à part moi, quand j'entendais de bons ultras exprimer la crainte que, rentré en France, il ne se montrât trop libéral. Personne ne l'était moins que lui. Si sa restauration s'était faite, sa pensée était d'organiser en France des assemblées départementales auxquelles auraient été attribués des pouvoirs plus étendus que n'en ont les Conseils généraux actuels et de travailler à la décentralisation. Toutes ses sympathies étaient pour la province et les gens qui en venaient; il redoutait Paris, un peu comme Louis XIV qui avait conservé un souvenir amer du jour où, au commencement de la Fronde, on avait cru nécessaire de l'en faire sortir. Ses confidents connaissaient sa manière de voir, et le secret en était soigneusement gardé.

En observant les ménagements exigés par le respect, on pouvait tout lui dire. Il écouta, sans soulever aucune objection, la lecture que lui fit M. de La Ferronnays du projet d'organisation d'un parti semblable à celui qu'avait été le parti tory en Angleterre, dont il serait devenu le chef occulte. La largeur de ces idées n'aurait guère plu aux violents. Il écouta, mais ce fut tout; ne répondit rien, n'en voulut jamais à mon mari, mais ne lui en reparla jamais.

Plus tard, M. de La Ferronnays essaya, dans la mesure de ce qui était possible, de lutter contre les ordres donnés aux royalistes de n'accepter aucune fonc-

tion élective : c'était absolument contraire à sa manière de voir. Ses efforts n'ayant point abouti, il crut qu'il devait couvrir le roi. Il le fit aux dépens de ce qui était son sentiment personnel et eut bien souvent à en souffrir ; mais sa fidélité ne marchanda jamais avec son devoir. Il était toujours l'homme qui, lors du voyage de Belgrave-Square, tandis que nous nous promenions ensemble dans les salles de la Tour de Londres, m'avait dit : « Voici le billot sur lequel cette hache a fait tomber la tête de Jane Grey : approchez-vous-en, touchez-la et souvenez-vous qu'on est tenu, quand on porte mon nom, de ne reculer devant aucun sacrifice pour le service du roi. »

La fête de la Saint-Henri, comme aussi celle de la Saint-Michel, se passaient à Frohsdorf dans une grande solennité. On offrait ses vœux au prince, et les habitants des pays environnants, où il y avait de nombreux tenants, se joignaient aux personnes de la maison; puis, après la messe, un grand déjeuner avait lieu. Dans la pièce précédant celle où s'asseyaient les princes entourés de nous tous, une seconde table était placée pour les gens en sous-ordre. A la fin du repas, Mme la duchesse de Berry se levait et portait la santé de son auguste fils; nous répondions au toast, et tous ceux qui avaient déjeuné à la seconde table se réunissaient à nous dans le même but.

Monseigneur a toujours marqué le plus grand respect à sa mère, comprenant que l'honneur d'une mère est inséparable de celui de son fils.

La cérémonie ayant pris fin au rez-de-chaussée,

Mme la duchesse de Berry remontait chez elle, où nous allions lui offrir nos félicitations et lui présenter nos hommages.

Quand le temps le permettait, on avançait, en été, l'heure du dîner; en sortant de table, on allait se promener en voiture à travers la campagne. Ce n'était pas une chose commode pour les femmes qui, — et c'était mon cas, — demeuraient au second étage de remonter mettre leurs chapeaux et leurs manteaux et de redescendre avant que la victoria qui emmenait Monseigneur et Madame fût partie. J'avais tous les jours l'humiliation de faire attendre une voiture et deux ou trois messieurs, au sérieux mécontentement de mon mari.

La promenade terminée, s'il faisait doux ou chaud, on s'asseyait devant le château. Dans le cas contraire, on remontait chacun chez soi, ce qui vous condamnait à un tête-à-tête avec votre lampe longtemps avant neuf heures; c'était un tête-à-tête qu'on préférait, lorsqu'il était possible, à celui qui vous attendait chez Mme de Chabannes. Cette excellente personne avait pour Madame, qu'elle appelait toujours sa Princesse, un dévouement de chien caniche; mais hélas! elle n'en avait pas l'esprit, et j'ai toujours pensé que la duchesse de Lévis avait fait choix d'elle pour la mettre auprès de Madame, à cause de la certitude que lui inspirait sa nullité, qu'elle ne prendrait jamais d'influence sur Mme la comtesse de Chambord, à laquelle elle-même s'était réservé le droit de donner parfois certains conseils.

Il avait d'abord fallu la déshabituer de la familiarité particulière aux Italiens, d'appeler Monseigneur de son

prénom, elle ne le nommait plus que « mon mari ». Puis, le français lui était peu familier, et comme Monseigneur, dans l'intimité, employait parfois des mots qui semblent étranges dans la bouche d'une grande dame, des avertissements étaient nécessaires. Elle avait pris l'habitude de se servir du mot « superlificoquentieux », et Mme de Lévis dut la prier, malgré qu'elle l'eût appris de Monseigneur, d'y renoncer.

Un jour, c'était à Venise, le maître d'hôtel Charlemagne tenait ouverte la porte par laquelle de la salle à manger nous rentrions dans le salon, et paraissait vouloir parler à Madame : « Qu'y a-t-il? Est-ce encore un carottier, Charlemagne? » J'étais immédiatement derrière elle, et je ne pus m'empêcher de sourire, ce dont elle s'aperçut : « Mais je vous assure, ma chère, que je suis accablée de carottiers. » Je m'excusai, je ne sais comment, sans lui dire, bien entendu, la cause de mon sourire.

Un matin, Madame entra toute rayonnante dans le salon : on venait de recevoir, de la jeune princesse Wasa, la nouvelle que son mariage avec l'héritier de la couronne de Saxe était décidé. Cette jeune princesse, dont la mère était fille de la grande-duchesse de Baden, Stéphanie Beauharnais, avait été élevée dans la religion protestante et convertie à la foi catholique par l'influence de Mme la Dauphine et de Mme la comtesse de Chambord, pendant un hiver qu'elle avait passé à Venise. La grande-duchesse, son aïeule, avait beaucoup pesé sur elle pour lui faire épouser Louis-Napoléon ; et Monseigneur, ou parce qu'il le croyait ou peut-être un

peu pour taquiner Madame, lui répétait souvent qu'elle finirait par céder; de sorte que ce mariage, considérable pour la princesse à laquelle Madame s'intéressait, était en outre pour elle une satisfaction d'amour-propre.

Pendant que nous étions à Frohsdorf, on y reçut la visite de la reine de Saxe, qui me valut un petit supplice que je n'ai jamais oublié. Elle était d'une taille extraordinaire, dépassant de beaucoup celle de tous les hommes de la maison, et, lorsqu'elle entra dans le salon, je ne sais comment je fus prise d'un fou rire que je ne pouvais maîtriser, et j'éprouvais une angoisse inexprimable quand, mon tour de présentation étant venu, Madame me nomma à la reine. On avait quelquefois de ces visites princières à Frohsdorf, elles n'y apportaient pas une grande animation.

Vers le 10 août, mon mari demanda et obtint un congé pour me faire voir Vienne, quand le jeune empereur y fit son entrée solennelle à son retour de Hongrie. Il fut reçu aux portes de la ville par les autorités et par des Magyars dans des costumes qui me paraissaient étranges. Je n'ai jamais compris comment les Magyars se trouvaient là ; ce n'était que le début de notre voyage.

En nous rendant à Trieste, où nous devions nous embarquer pour Constantinople, nous passions à la station même du château de Brunsee, et Monseigneur avait fait dire par M. de Lévis à mon mari qu'il nous saurait gré de nous y arrêter; ce qui était un ordre auquel nous obéîmes un peu à contre-cœur cependant, à

cause du peu de temps qui nous était accordé pour notre lointaine expédition. Mais Mme la duchesse de Berry était si bonne, si accueillante, qu'on se sentait à son aise et heureux auprès d'elle.

Nous fîmes un charmant voyage, nous arrêtant d'abord à Corfou, puis à Syra, à Smyrne, avant de gagner la capitale de l'empire ottoman, où tout était nouveau pour nous. On me fit entrer dans le harem de Kiamil-Bey, l'introducteur des ambassadeurs. Sa femme, jeune par le nombre des années, — elle avait vingt-neuf ans, — mais vieille pour ces pays musulmans où les femmes, toujours enfermées, perdent rapidement leur fraîcheur et sont envahies par l'embonpoint, semblait très intelligente, autant que j'en pus juger par l'intermédiaire de l'interprète. Elle me fit demander ce que je penserais si mon mari avait plusieurs femmes dans sa maison, et je répondis, à son grand étonnement, que « la différence qu'il y avait entre les musulmans et les chrétiens était que ceux-ci avaient une maison par femme ». Il ne faut pas croire cependant que, même alors, la claustration des femmes fût, à Constantinople, absolue, et on dit qu'elles ont maintenant beaucoup plus d'indépendance. A cette époque, elles sortaient, soit en carrosse, soit à pied, accompagnées d'une suivante qui leur était dévouée, sous le prétexte d'aller rendre visite à des amies, chez lesquelles il était convenu qu'elles passeraient plusieurs jours ; mais elles savaient en distraire quelques heures pour des rendez-vous exigeant la plus grande discrétion, car il ne s'agissait de rien moins, pour

les deux imprudents, que d'aller, cousus dans deux sacs, achever leur roman dans le Bosphore.

Les femmes turques n'ont aucun sentiment de moralité : c'est au maître de les garder et à elles de tâcher de leur échapper; aussi sont-elles persuadées que les chrétiennes, sur lesquelles aucune surveillance n'est exercée, se livrent à toutes leurs passions. En outre la dignité d'une femme ne lui permet de rien faire, et elles éprouvent un profond mépris pour celles qui sont obligées au travail.

En revenant de Constantinople, nous nous arrêtâmes à Athènes, où nous traversâmes, par une chaleur lourde, l'isthme de Corinthe, qu'il n'était pas encore question de percer.

Il fallait que nous fussions de retour auprès de Monseigneur le 29 septembre, jour anniversaire de sa naissance, et nous y parvînmes, malgré un lazaret de vingt-quatre heures dans le port de Syra et une assez violente tempête à notre entrée dans l'Adriatique, qui, comme les mers resserrées, se montre souvent de très méchante humeur.

Le 29 septembre se passa identiquement comme le 15 juillet, et quelques jours après je partis seule pour aller rejoindre ma mère. Mon mari était retenu par une affaire qui devait le forcer à rester quelque temps à Bruxelles : il s'agissait d'un manifeste que Monseigneur voulait adresser au peuple français, et comme la liberté de la presse était fort entravée, c'est en pays étranger qu'il fallait l'imprimer. On choisit Bruxelles, mon mari s'y rendit, en quittant l'Autriche.

C'était un coup d'épée dans l'eau : l'heure des tentatives heureuses était passée pour nous; il n'y avait rien à faire; comme toujours, nos ennemis et les indifférents eux-mêmes croyaient certainement que nous étions à jamais perdus, et pourtant la Providence devait nous offrir encore une revanche. Dans notre pays, il ne faut jamais désespérer : des changements de décoration s'y font comme à l'Opéra.

En France toutes les pensées étaient tournées vers ce mariage déjà annoncé et dont la célébration était imminente, vers les nominations aux charges de cour qui allaient être créées. Elles nous causèrent seulement quelques rares déceptions, car presque toutes furent données à des membres des familles dont l'origine remontait au premier Empire et qui, très dévoués à la monarchie de Juillet, qu'ils avaient contribué à fonder, se ressouvenaient tout à coup de leur origine pour réclamer dans la cour impériale les places auxquelles ils prétendaient avoir droit par leur naissance.

Notre phalange resta fidèle. Il y eut pourtant un grand scandale : celui de la nomination au Sénat du marquis de La Rochejaquelein et du marquis de Pastoret. L'éclat du nom du premier et la faveur dont le second était l'objet de la part de M. le comte de Chambord, rendaient ces désertions odieuses; l'indignation avec laquelle elles furent accueillies arrêtèrent sur la pente ceux qui auraient pu être tentés d'y glisser.

Ce fut un peu plus tard que notre parent et ami le marquis de Biron me dit, en me nommant un des fami-

liers de Louis-Napoléon : « Que peut donc vouloir de vous un tel ? il m'a chargé de vous demander quand il pourrait vous voir chez vous. — J'en suis d'autant plus étonnée que vous connaissez, et lui aussi, les sentiments de mon mari et les miens pour le régime actuel. » Le soir même, le hasard me fit rencontrer M. de T..., très honnête homme, mais aussi fort nul. Il s'approcha de moi, m'attira à l'écart et me dit : « Le pays s'est prononcé ; il veut l'Empire ; il faut l'accepter. Je suis chargé d'offrir le Sénat à votre mari ; c'est à vous de le décider à y entrer. » Je lui répondis tout de suite : « Vous me croyez sur mon mari une influence que je n'ai pas ; mais, si je la possédais et que, — ce qui est impossible, — il pût admettre la pensée d'accepter ce qu'on lui offre, j'emploierais à le retenir l'influence que vous me supposez. — Vous êtes incorrigible. — Je l'espère bien. » 30.000 francs, c'était séduisant pour un jeune ménage à la portion congrue ; mais cet argent de Judas ne tenta pas plus mon mari que moi.

Le mariage fut célébré à Notre-Dame. Dans le cortège on vit apparaître les chambellans tout de rouge vêtus, les écuyers, les dames de la nouvelle impératrice en grande toilette de cour, enfin tout ce qui, pour notre génération, était une nouveauté. Le soir du mariage, une déconvenue attendait la pauvre Mme de Montijo, comme il en arrive aux mères de débutante. Sa fille partit pour Saint-Cloud. Il n'y avait plus de service à l'Élysée, et elle s'estima fort heureuse de trouver une bonne femme, Mme Gould, un peu juive, un peu portugaise, son amie, qui lui donna à dîner.

Ce furent les jours de triomphe pour l'Empire, et ils étaient très pénibles pour nous, qui devions longtemps souffrir. Les fêtes succédaient aux fêtes, les élégances de l'impératrice et des dames qui l'entouraient n'avaient plus de bornes.

La nouvelle souveraine, au milieu de toutes ses splendeurs, s'ennuyait parfois. Elle n'avait jamais aimé l'empereur, et son cœur était resté fidèle au marquis d'Alcanisses, son fiancé d'autrefois. La marquise de Bedmar, une amie espagnole à elle, m'a raconté qu'elle lui avait dit, la veille même de ce mariage, qui était pour elle un si grand triomphe : « Si Alcanisses venait me chercher, je partirais avec lui. » Mais Alcanisses ne vint pas, et il devait épouser quelques années plus tard, sous le titre de duc de Sesto, la veuve de M. de Morny. Les jours de pluie, dans son désœuvrement, les dames du palais racontaient, sans en rougir, qu'elle les emmenait dans les chambres où étaient ses nombreux atours, et qu'en leur montrant ses robes une à une elle leur faisait présent de celle qui leur plaisait : c'était les transformer en femmes de chambre.

La guerre de Crimée jeta une note sombre sur toutes ces joies; le théâtre en était si éloigné que, le premier moment passé, on n'y songea plus guère.

Le jour où je vis, sur la place Vendôme, défiler devant le souverain le maréchal Canrobert à la tête des troupes rentrées les premières, j'eus le sentiment qu'une autre guerre s'imposait : un empereur, dont le pouvoir avait des bases encore si peu solides, devait forcément, à son tour, se placer à la tête de l'armée, s'il ne voulait

pas laisser la prépondérance à ses généraux. Mais il y avait encore quelques années de répit avant qu'éclatât la funeste campagne d'Italie.

On peut différer d'opinion sur les services rendus à l'intérieur par le Gouvernement impérial; je crois qu'il est difficile à ses plus ardents défenseurs de ne pas reconnaître qu'à l'extérieur il nous a fait un mal irréparable, aggravé ensuite par l'établissement de la république. Je suis convaincue que Louis-Napoléon aurait avec bonheur rompu les liens qui l'attachaient aux révolutionnaires italiens; mais ce sont des griffes dont on ne s'arrache pas, et l'événement devait bientôt le prouver. Tout lui réussissait. Au retour d'un voyage dans les départements où il avait été acclamé, le clergé était à ses pieds; le vénérable curé de la Madeleine descendait les marches de l'église pour l'encenser.

Vers cette époque, une terrible tentative d'assassinat contre lui, à laquelle il échappa, mais qui fit de nombreuses victimes, vint troubler sa sécurité. Le 14 janvier 1858, une machine infernale fit explosion sous les roues de la voiture qui le conduisait à l'Opéra, et ce fut accompagné des cris des blessés et des mourants qu'il put avec sa femme gagner l'asile d'un petit restaurant du nom italien de Broggi, alors à côté du théâtre de la rue Lepeletier. On enferma dans une chambre à part les deux dames du palais qui étaient de service; elles s'y trouvaient bien, apparemment, car elles ne manifestèrent aucun désir d'en sortir, et leur maîtresse dut se présenter sans elles aux acclamations de la salle de l'Opéra. Pour l'empereur et pour sa femme, ce fut une

véritable ovation; nous devions expier cruellement cette heure d'enthousiasme.

A la réception de janvier 1859, l'accueil fait à l'ambassadeur d'Autriche ne laissa plus aucun doute sur l'imminence de la guerre. Elle fut bientôt déclarée. Je garde un triste souvenir du départ des troupes qui traversaient Paris, accompagnées par les bruits de la foule. Comme j'avais obtenu, avec une amie, Mme de Beurges, la permission d'entrer dans la gare du chemin de fer de Lyon, où s'embarquaient les voltigeurs de la garde, l'un d'eux s'approcha de moi, en me disant : « Donnez-moi la main, cela me portera bonheur. Nous ne sommes pas gais, allez ! Malgré toutes les fleurs qu'on nous jette, ma pauvre mère pleurait bien fort en me voyant passer. » J'ai toujours regretté de ne pas avoir demandé son nom à ce pauvre brave homme, pour m'informer si je lui avais porté bonheur.

La rapidité avec laquelle la paix fut conclue nous surprit agréablement, mais il était temps ; car la Russie, entrant en ligne, allait changer la situation. Est-ce un service que le maréchal Mac-Mahon a rendu à la France à Magenta? J'en doute fort ; la captivité de l'empereur entraînait alors de moins graves complications qu'il n'y en eut au désastre de Sedan, et le malheur n'était que reculé.

La vie continua pour nous sans grands événements, autres que ceux de famille. Mon mari faisait son service régulier, soit à Frohsdorf, soit à Venise, selon les saisons où revenait son tour, et moi j'allais le retrouver et passer un certain temps avec lui, autant que me le per-

mettaient les soins que je devais donner à ma mère restée seule par la mort de mon père et la surveillance de l'éducation de mon fils, qui s'achevait comme elle avait été commencée et poursuivie sous notre toit. Le rendez-vous donné en 1860 par Monseigneur à ses fidèles, à Lucerne, fut sans grand intérêt; sa charmante sœur l'accompagnait et mettait du mouvement dans cette réunion.

Le duc de Parme était mort avant l'annexion du duché au royaume de Sardaigne, et, par sa mort tragique, il avait racheté les légèretés de sa vie. Poignardé sur les remparts de Parme par un assassin demeuré inconnu, il fut transporté dans une pauvre maison, la plus voisine qui se trouva, et l'ont vint en toute hâte prévenir la duchesse; elle accourut auprès du mourant qui la réclamait avec instance. Mme la duchesse de Madrid m'a raconté cette scène terrible. L'agonie se prolongea assez pour que le prince pût faire une amende honorable publique des erreurs de sa vie. Il déclara renier le testament par lequel il avait institué Ward tuteur de ses enfants et régent du duché pendant la minorité de son fils ; mais Ward, sur lequel a toujours pesé le soupçon d'avoir été le complice de l'assassin de son bienfaiteur, n'était pas homme à lâcher sa proie. La duchesse eut à soutenir une lutte très vive, de laquelle, grâce au respect qu'elle inspirait, et à l'énergie de son caractère, elle sortit victorieuse ; elle ne jouit pas longtemps de ce succès. Quant à Ward, Mme la duchesse de Madrid ne m'a jamais dit ce qu'il était devenu ; on n'en entendit plus parler.

En 1861, Monseigneur entreprit un grand voyage en Turquie, en Égypte et en Orient, où il fut reçu par les chefs musulmans, partout, avec les honneurs dus au descendant de saint Louis. Ses compagnons étaient aussi surpris et touchés que lui-même de la fidélité de ce souvenir. Le voyage fut fatal à M. de La Ferronnays, dont la santé, si florissante jusqu'alors, ne se rétablit jamais complètement des imprudences qu'il avait commises pendant sa durée.

De graves ennuis m'avaient assaillie pendant son absence, qui n'étaient que le prélude de ceux qui devaient poursuivre le cours de ma vie. Ma chère bien-aimée mère était aux prises avec un mal qui devait nous l'enlever, et j'étais effrayée de la quitter. Dans les derniers mois de 1863, je pus cependant, grâce à un temps d'arrêt dans ses souffrances qui me donnait l'illusion de la guérison, aller retrouver M. de La Ferronnays à Venise et y assister à une cérémonie dont la ville des doges a le privilège : celle d'une messe de minuit, la veille de Noël, célébrée à cinq heures du soir. La cause en est la sorte de captivité dans laquelle étaient tenus les doges et la méfiance qu'ils inspiraient au Gouvernement vénitien : il y avait, pour ces raisons, empêchement absolu à ce qu'ils s'éloignassent, la nuit, de l'enceinte de leur palais, et ce fut afin qu'ils eussent la possibilité d'entendre la messe de minuit que, avançant son heure, les Papes accordèrent la permission qu'elle fût célébrée dans l'église de Saint-Marc à cinq heures du soir, la veille. La permission s'étend encore à l'église de Saint-Zacharie et à une troisième, dont le nom m'échappe.

Mais cette autorisation serait périmée s'il y avait interruption, et, pour éviter ce danger, trois prêtres jeûnent dans chacune des églises privilégiées, afin de parer à tous les accidents possibles.

Ce fut pendant mon séjour à Venise qu'éclata la ruine de Mme la duchesse de Berry. Son fils, aujourd'hui duc Della Grazia, était venu de Brunsee en faire l'aveu à Monseigneur. Le danger était pressant. La princesse, ignorante des affaires de finances comme le sont toutes les femmes de son rang, avait signé, sans en comprendre l'importance, des papiers compromettants, et la loi autrichienne est, ou était du moins alors, très sévère. Les princes de la maison impériale n'échappaient pas eux-mêmes à leur stricte application.

L'émotion et les appréhensions de Monseigneur furent terribles. Il fallait prendre un parti et le prendre tout de suite. Il entrait chez M. de La Ferronnays, où le faisait appeler dans son cabinet de travail le jour et la nuit. Trouver immédiatement 3 millions n'est pas chose facile. Mon mari eut l'idée de faire appel aux femmes royalistes et de leur demander de recueillir, chacune dans le pays qu'elle habitait, des souscriptions pour cinq années. Cette œuvre, fondée sous le nom de Marie-Thérèse, prospéra et fut d'un grand secours. La respectable marquise de Biencourt en était la présidente d'honneur, et j'étais sous ses ordres. L'engagement pour cinq ans fut, par beaucoup de souscripteurs, largement tenu, et en 1870 je recevais encore un peu d'argent pour cette œuvre. Le duc de Luynes, avec une générosité

de grand seigneur, envoya immédiatement 500.000 francs et ne voulut jamais être remboursé. Louis XVIII avait bien placé son amitié et ses faveurs, et l'on en a la preuve maintenant encore. Chacun fit son devoir, et plus que son devoir.

Cette catastrophe devint la conséquence indirecte d'un nouveau malheur, beaucoup plus grand.

Mme la duchesse de Parme, quittant la Suisse, où elle s'était réfugiée lorsqu'elle fut expulsée de Parme, devait venir à Venise en passant par Brunsee. Elle redouta de s'y trouver dans un moment aussi pénible, et prit pour rejoindre son frère la route du Brenner plus froide et plus fatigante que celle du Semring. Elle arriva à Venise pour y mourir en quelques jours. Cette mort, en outre du chagrin violent que lui causait la perte d'une sœur bien-aimée, mettait à la charge de Monseigneur l'achèvement de l'éducation de quatre princes et princesses encore fort jeunes, mais déjà d'âge à ne pas accepter facilement une autorité qui n'était pas celle de leur mère.

Dans le parti royaliste, la mort de Mme la duchesse de Parme fut cruellement ressentie, et j'ai toujours pensé que, si la vie de cette très intelligente princesse avait été prolongée, elle eût, aux heures décisives, exercé une heureuse influence sur Monseigneur.

Les deux jeunes princesses ne vinrent que plus tard, et l'une après l'autre, habiter le palais Cavalli.

La princesse Alix resta au couvent jusqu'au moment du mariage de Mme Marguerite.

Quand mon mari, vers le mois de novembre 1864, retourna auprès de Monseigneur, il était cruellement

tourmenté de la santé de ma mère, entrée dans la dernière période du mal qui devait nous l'enlever, et sans m'en dire le motif, — car, jusqu'à la suprême heure, il s'efforça d'apaiser mes angoisses, — il s'arrangea, en avouant la vérité à Monseigneur, pour que le temps qu'il passait ordinairement près de lui fût abrégé. Le malheur qui devait si douloureusement peser sur ma vie tarda plus à me frapper que les médecins ne le prévoyaient, et cette mère si tendrement aimée resta avec nous jusqu'à la fin du mois de juillet, où elle mourut dans mes bras. J'ai cru, pendant un temps trop court, qu'il n'y avait pas de plus affreuse douleur que celle de voir mourir les êtres qui nous sont chers. Je devais apprendre bientôt que le chagrin de les perdre pouvait s'aggraver encore du désespoir de ne pas avoir échangé avec eux une parole, un adieu, de ne pas avoir recueilli leur dernier soupir.

M'occuper de mes affaires était impossible dans l'accablement où j'étais plongée. Il faudrait accepter le sacrifice de la terre de Thieux, où s'était écoulée toute ma jeunesse et que mes grands-parents avaient possédée depuis un temps fort éloigné, où ma grand'mère était morte dans les années de la Terreur. Les églises fermées, on s'était vu obligé de déposer son cercueil sous un colombier situé au milieu du parc. Mon père, devenu propriétaire après les partages faits avec ses frères et sœurs, fit enlever et transporter dans l'église du village, où il est encore, le cercueil de cette mère qu'il n'avait jamais connue.

Mon mari, toujours pour moi rempli de soins et

d'attentions, se rendant bien compte du sacrifice auquel je consentais par la vente de la terre de Thieux, ne voulait pas l'accepter; mais j'insistai, lui faisant comprendre que je ne pouvais conserver deux terres, surtout puisqu'il passait une partie de sa vie à l'Étranger. Un devoir absolu nous commandait de garder celle de Saint-Mars, qui, en 1856, lui avait été laissée par la dernière représentante de la branche aînée de sa famille. Les La Ferronnays s'étaient éteints avec une rapidité effrayante. A l'époque de la guerre de Sept-Ans, six frères servaient dans le régiment des dragons de leur nom, dont l'aîné était colonel. Un septième, évêque de Lisieux, mourut à Munich, où il s'était réfugié pendant la Terreur. Il avait été auparavant évêque de Bayonne, et c'est à lui que, faisant allusion à une inondation de l'Adour, dans laquelle, au péril de sa vie, l'évêque de Bayonne avait sauvé une famille que les flots allaient engloutir, le roi Louis XV adressa à Versailles, où il faisait sa cour, ces paroles si honorables pour lui et pour tous ceux qui portent encore son nom : « Mon cher évêque, vous allez à l'eau comme vos frères vont au feu. »

De tous ces vaillants, il ne restait plus de descendants masculins que mon mari et son frère, dont, comme je l'ai déjà dit, les opinions politiques, en désaccord complet avec celles de Mme de Gosset née La Ferronnays, ne lui avaient pas permis de le choisir pour héritier.

Vendre Thieux pour acheter une autre propriété, je ne l'eusse jamais fait, et mon mari ne me l'eût jamais

demandé ; il m'eût semblé que je manquerais par là à mon devoir vis-à-vis de mes parents. Mais ce que mon mari devait à son nom passait avant toute chose, et je sus résister aux désirs passionnés de mon cœur. Il n'était plus possible, dans les conditions où nous plaçait la résolution de vendre Thieux, d'y retourner ; la prolongation de notre séjour à Paris était pénible, et nous proposâmes à ma sœur et à mon beau-frère, qui acceptèrent, de venir avec leurs enfants s'installer à Saint-Mars, que nous avions reçu dans un état de simplicité un peu exagérée, quoique bien respectable. La première année que j'y passai, il me sembla que j'étais au bout du monde, en dehors de la civilisation ; je perdis vite ce sentiment, et malgré que je n'aie jamais aimé la vie à la campagne et que celle que j'y menais fût particulièrement sévère, je pris en goût promptement cette terre que mon mari aimait, où il était heureux et se sentait rattaché à ses ancêtres. Le charme qui émanait de sa personne, l'accueil bienveillant qu'il savait faire aux plus humbles lui attirèrent bien vite tous les cœurs.

Saint-Mars n'était plus une terre importante. Peu de familles ont été financièrement aussi atteintes que celle des La Ferronnays par les douleurs de la Révolution, et la raison en est qu'aucun de ses membres n'étant rentré de l'émigration avant 1814 ou 1815, les acquéreurs de biens nationaux avaient eu le temps de s'enrichir à leurs dépens ; ils avaient taillé à plaisir sur tout le territoire de Saint-Mars, qui s'étendait jusqu'aux portes d'Ancenis, confisqué entièrement la terre de La

Ferronnays située dans les Côtes-du-Nord, celle du Tertre en Anjou, de Livry aux environs de Paris, et enfin s'étaient emparés d'un hôtel situé rue des Mathurins. Les nègres de Saint-Domingue s'étaient chargés de les déposséder des immenses propriétés qui leur appartenaient dans cette île.

Après avoir passé à Saint-Mars environ deux mois, nous revînmes à Paris pour le règlement de nos affaires, qui ne présentèrent qu'une seule difficulté, car mon mari et mon beau-frère avaient toujours vécu en bonne intelligence. La difficulté était le parti à prendre au sujet de la maison que ma mère venait de faire construire, et à laquelle mon mari et moi nous tenions beaucoup. Ma sœur, décidée à acheter une terre importante dont elle ferait sa principale habitation, voulait conserver l'hôtel indivis pour le revendre quand il aurait acquis de la valeur, ce qui était immanquable. M. de La Ferronnays s'y opposa, et il proposa à ma sœur, soit de mettre la maison en vente pour qu'elle fût rachetée par ceux qui le voudraient, — c'était ce que nous aurions désiré, mon mari et moi, — soit, pour lui être agréable, de la garder en lui faisant un bail à sa volonté, soit enfin de faire un accord où le danger de la fin de l'indivision serait écarté. Ce fut, malheureusement, ce dernier parti qui fut choisi, et ma sœur m'accabla bien souvent de ses reproches. Un jour elle en vint à me dire : « Grâce à toi, si je venais à mourir, mes malheureux enfants se verraient écrasés sous le poids de cette maison que je déteste et qu'ils ne pourraient pas vendre. » Je lui

répondis tout de suite : « C'est bien mal me connaître que d'imaginer que je voudrais jamais faire du tort à tes enfants. » L'avenir a prouvé qu'en me parlant ainsi ma sœur me jugeait d'après elle-même.

Ces affaires étant réglées, M. de La Ferronnays reprit le chemin de Frohsdorff, pour de là accompagner Monseigneur et Madame à Venise qu'ils habitaient encore pendant les hivers, et où je devais le rejoindre. Monseigneur s'y plaisait moins qu'en Autriche, où la chasse était pour lui une agréable et salutaire distraction. Bien que l'accident qui avait mis sa vie en péril en 1841 ne fût pas un empêchement absolu à l'exercice du cheval, il s'y livrait rarement ; jamais pour ainsi dire à cette époque. Il avait épaissi ; car il était gros mangeur, comme tous ceux de sa race ; il avait dû se soumettre, pour lutter contre cet embonpoint menaçant, à un régime assez sévère. On commençait alors à se préoccuper, ce qui était tout à fait inconnu autrefois, des inconvénients qu'il y avait pour la santé à se laisser envahir par la graisse. Les questions d'hygiène étaient fort négligées jusqu'en ces derniers temps, et celle du développement de l'embonpoint l'était tout particulièrement.

Nous avions décidé, M. de La Ferronnays et moi, qu'il demanderait la permission que je ne fusse pas logée au palais, où j'aurais été obligée d'assister à des réceptions que mon grand deuil et surtout mon immense chagrin ne comportaient pas. M. de La Ferronnays, sans cesse préoccupé de mon bien-être, m'avait retenu, à l'hôtel de l'Europe, un petit, mais très coquet appartement, dont les fenêtres dominaient le grand

canal ; et c'était là que je me réfugiais quand le palais Cavalli devenait trop animé. Je passais pourtant dans le cabinet de travail de mon mari, après le déjeuner où ma place était toujours marquée, toutes les après-midi, suivies bien souvent encore d'un dîner à la table des princes. Il y avait de la jeunesse alors autour d'eux. M. de La Ferronnays, toujours désireux de se rendre agréable, était venu en aide à la princesse Marguerite pour obtenir de son oncle, qui lui était tendrement attaché, qu'il autorisât des petites soirées sans prétentions, où les jeunes gens se livraient au plaisir de la danse. C'est de cette époque que date l'inclination de la princesse pour l'infant don Carlos, que sa grande beauté rendait bien propre à tourner la tête d'une femme. Monseigneur s'efforça de lutter contre l'inclination qui poussait la princesse vers le neveu de Madame : ce fut en vain. Mme l'infante Béatrix, mère de M. le duc de Madrid et femme de don Juan, habitait encore à Venise le magnifique palais qu'elle devait à la munificence de son frère, le dernier duc de Modène. La surdité dont elle avait toujours été atteinte s'aggravant chaque année davantage, elle se tenait complètement à l'écart, et je ne fus pas admise à lui présenter mes hommages.

Il était décidé que, pour permettre à mon mari de me donner la distraction d'un voyage dans le nord de l'Italie, son temps de service serait abrégé et que son cousin, le duc de Blacas, viendrait le remplacer. Nous étions encore à Venise à la date du 21 janvier. C'était une chose solennelle que d'assister, dans la

chapelle qui avait été ouverte dans le palais depuis la mort de Mme la Dauphine, à la lecture du testament du roi Louis XVI, qui avait lieu au milieu de la messe et qu'on écoutait derrière Monseigneur et les princes de Parme qu'un double assassinat avait privés de leurs pères ; leur présence ajoutait encore à ce que cette lecture éveille toujours de souvenirs lugubres dans les cœurs.

La veille du jour où nous devions quitter Venise, Monseigneur passa la matinée entière avec mon mari, lui reprochant tendrement de lui enlever quelques semaines du temps qu'il lui consacrait habituellement et lui faisant promettre que ce ne serait pas un précédent.

Le matin de notre départ, je vins rejoindre M. de La Ferronnays dans son appartement du palais Cavalli et dire adieu à M. de Blacas, pour lequel j'avais une sincère affection et que je ne devais jamais revoir. Nous gagnâmes, après nous être arrêtés à Padoue et à Vérone, Florence, que je n'avais pas même traversée depuis le soir où j'étais allée regarder la cathédrale, la célèbre Santa Maria dei Fiori, à la lueur des étoiles. De Florence nous nous rendîmes à Gênes par la Spezia, et nous suivîmes, pour rentrer en France, la route de la Corniche, où fort heureusement le chemin de fer était encore à l'état de projet; car, sur cette côte idéale, la rapidité, la vulgarité de ce mode de locomotion semble une insulte à la nature : c'est l'usine remplaçant la poésie. Un grand chagrin nous attendait à notre arrivée à Paris : M. Berryer entrait chez M. de La

Ferronnays, encore dans son costume de voyage, lui annonçant la mort presque subite de M. de Blacas. C'était une perte réelle que celle de cet homme de bien, à qui sa modestie, égalant son intelligence, ne permettait pas d'être apprécié à sa juste valeur par les nullités qui ne reconnaissent que ce qui brille au dehors. En apprenant ce malheur de famille, M. de La Ferronnays n'eut qu'un désir, qu'une idée : ce fut de reprendre le chemin de Venise pour aller retrouver son roi, qu'il prévoyait cruellement atteint par cette mort inattendue. J'étais désolée de le voir repartir pour un si lointain voyage ; je le trouvais fatigué ; sa santé commençait à m'inspirer des préoccupations pourtant encore assez vagues, et je redoutais cette nouvelle épreuve. Tout ce que je pus obtenir, après une nuit passée dans une grande agitation, ce fut qu'il télégraphiât à M. de Monti, qui devait remplacer M. de Blacas auprès de Monseigneur, pour s'informer s'il lui était possible de partir tout de suite. Sur la réponse de M. de Monti qu'il était retenu chez lui par des affaires qu'il ne pouvait laisser en suspens, le parti de mon mari fut irrévocablement pris, et, malgré le chagrin que j'en éprouvais, je dus, le soir même, me résigner à lui voir reprendre le chemin de l'Italie. Monseigneur lui avait télégraphié de n'en rien faire. Quand il arriva, après quarante-huit heures de route, et qu'il entra dans son salon particulier, le prince, se jetant dans ses bras, lui dit : « Je vous attendais » ; et « cette confiance en mon dévouement me paya au centuple de toute ma fatigue », m'a souvent répété mon mari pendant le

peu de mois que je devais le conserver encore. Sa santé ne se trouva pas bien d'un pareil surcroît de fatigue; l'ignorance des médecins français, qui ne se doutent pas de la prudence avec laquelle il faut prescrire les traitements par les eaux minérales, leur fit conseiller à mon mari les eaux de Bagnères-de-Luchon, qui lui donnèrent une secousse fatale. Le bien-être momentané qu'il en éprouva fut cruellement payé, et je ne puis assez maudire le grand Esculape de cette station thermale, le Dr Lambron, qui, sachant que le mal dont était atteint M. de La Ferronnays ne pouvait s'accommoder d'aucun traitement d'eaux minérales, lui avait prescrit des bains et des douches à prendre aux sources les plus actives. Quand, la veille de mon départ, j'allai régler notre compte avec lui, il me prononça le nom du mal sans paraître troublé de ce qu'il avait fait.

De Luchon, notre goût pour les voyages, quoiqu'il restât moins prononcé chez M. de La Ferronnays que chez moi, — et Dieu m'a accordé la grâce de le conserver encore maintenant qu'ils sont devenus une nécessité de ma vie, — nous conduisit, en traversant la chaîne des Pyrénées dans une assez grande longueur, à Navailles, où habitait le charmant ménage Élie de Gontaut. Avant d'y arriver, nous avions passé à Lourdes, encore bien ignoré au point de vue religieux, mais où, cependant, on voyait déjà, aux portes de l'église, les petites échoppes en plein vent qui marquent l'approche des lieux de pèlerinage et où la piété des fidèles trouve à se fournir de chapelets bénits et de médailles com-

mémoratives. Je connaissais Mme de Gontaut depuis ma première jeunesse, c'était la dernière fois que je devais la voir. Quelques mois plus tard elle était enlevée à la tendresse de son mari, à celle de ses nombreux enfants.

Une course jusqu'à Madrid, en passant par l'Escurial, où, en visitant l'habitation royale qui ressemble plus à un cloître qu'à un palais, on apprend à comprendre le caractère de Philippe II mieux que ne permettrait de le faire aucun livre d'histoire, nous donna la jouissance de connaître et d'apprécier les merveilles de l'art espagnol. Dans cette galerie de Madrid, qui me paraît la plus riche en chefs-d'œuvre de toutes celles de l'Europe et où nous venions fidèlement chaque jour, nous nous étions arrêtés un matin devant un tableau signé d'un nom qui nous était encore inconnu, celui de Goya, représentant une scène de carnage au milieu d'une ville. Curieux de savoir quel était le fait historique que rappelait cette toile, nous nous adressâmes, pour en être informés, à un des gardiens du musée, qui eut l'intelligence de comprendre nos très mauvais mots d'espagnol et nous répondit que la scène représentée était celle où, le 2 mai, Joseph Bonaparte avait fait mitrailler dans les rues de Madrid le peuple espagnol combattant pour la défense de sa nationalité. Au mouvement d'horreur que je manifestai, cet homme, retirant son chapeau, me salua, avec une dignité que je n'oublierai jamais, en me disant : « Merci, Madame. »

En quittant Madrid, nous visitâmes Tolède; je ne pus retenir un cri d'admiration en pénétrant dans cet admirable couvent de Saint-Jean-les-Rois, qui avait été

destiné, jusqu'à la prise de Grenade par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, à devenir le lieu de leur sépulture. Dans la cathédrale, nous assistâmes à un service célébré selon le rite mozarabe, concession faite par les Papes dans l'espoir de multiplier les conversions des Musulmans à la foi catholique.

Notre dernière étape en Espagne fut Saragosse. Cette ville conservait encore alors les traces du terrible siège qu'elle soutint contre les armées de Napoléon, et la haine que ce souvenir inspirait à ses habitants ne s'était guère apaisée, si j'en juge par ce qui nous arriva en visitant le trésor de la cathédrale. Le guide qui nous accompagnait nous fit observer qu'on ne nous montrait pas les pièces les plus remarquables et nous conseilla d'en réclamer la vue.

M. de La Ferronnays, s'adressant à un jeune clerc auquel étaient confiées les clés du trésor, le pria de nous montrer ce qu'il tenait encore en réserve. « Je ne ferai rien voir de plus » fut sa réponse dite sur un ton fort insolent. — « Quand on vient dans notre pays, nous sommes plus courtois envers nos hôtes et nous leur montrons ce que nous avons de précieux », reprit M. de La Ferronnays. — « Ah ! nous avons tant à nous louer des Français ! »

Cette réponse, faite en face des ruines de Saragosse, nous ferma la bouche, et nous dûmes nous contenter de voir ce qu'on voulait bien nous montrer.

En quittant l'Espagne, nous nous arrêtâmes quelques heures à Biarritz, où je jouai un rôle très secondaire dans une scène digne de la plume de Molière. Nous

dînions chez une personne distinguée, intelligente, artiste par droit d'hérédité. Mme de *** avait invité à venir nous retrouver chez elle une soi-disant amie qui se trouvait à Biarritz en ce moment et qui avait, quoique très inférieure à elle, sous beaucoup de rapports, les mêmes goûts et les mêmes aptitudes qu'elle. Au fond, les deux dames, rivales, ne s'aimaient guère. Après le dîner, la maîtresse de la maison, sachant que mon mari était fort bon musicien et voulant faire une politesse à son invitée, la pria de se mettre au piano ; ce qu'elle fit avec le seul homme de la réunion assis auprès d'elle. Pendant ce temps-là, Mme de ***, m'entraînant sur un canapé au fond du salon, qui était de dimensions très médiocres, me dit : « Que pensez-vous du talent de cette virtuose ? — Je suis un assez pauvre juge en fait de musique. — Elle n'en a aucun, mais elle s'en croit beaucoup, et ses prétentions amusent le public à ses dépens. » Celle qui tenait le piano, ayant cédé l'instrument à la maîtresse de la maison, vint se mettre à côté de moi... La même question qui m'avait été posée par notre hôtesse me fut adressée. J'y répondis par le même aveu d'ignorance de toute connaissance musicale, et mon aveu me valut des explications absolument pareilles à celles que j'avais déjà reçues, mais en sens contraire. Quand nous nous trouvâmes seuls, mon mari et moi, nous rîmes de l'aventure, qui était assez comique.

Le lendemain matin nous quittâmes Biarritz, et un hasard, que je crois un peu prémédité de sa part, nous fit nous rencontrer, à la station de Sainte-Maure, où nous

nous arrêtions pour nous rendre dans la propriété que venait d'acheter ma sœur, avec Donoso Cortez, le marquis de Léma.

Il a couru sur lui, en Italie, les bruits les plus étranges. Son nom, lorsqu'il y était ambassadeur, s'est trouvé mêlé à celui d'une personne en évidence. Je ne sais ce qu'il y avait de fondé dans tout ce qui se disait à l'oreille ; mais, en tout cas, c'était un homme très bien élevé, très intéressant à entendre causer, et qui nous charma tout le temps que dura la route par ce qu'il nous raconta. Je me souviens, entre autres choses, qu'il nous parla de la peine qu'on avait eue à obtenir de la reine Isabelle la reconnaissance du nouveau royaume qui venait d'être fondé en Italie. Les provinces enlevées à la cour de Rome déchiraient surtout son cœur. Et, au moment de faire acte d'acceptation, elle s'était jetée en sanglotant dans les bras de notre compagnon de route, en lui disant qu'elle ne pouvait s'y résoudre. « Madame, avait-il répondu, Votre Majesté a-t-elle une armée, une flotte, à envoyer au secours du Saint-Père. Si ces ressources lui manquent, il faut s'incliner devant les faits accomplis. » La pauvre reine, au milieu d'une existence orageuse dont on ne peut guère la considérer comme responsable, quand on pense aux pièges qui lui furent tendus dès sa jeunesse, avait conservé les sentiments de sa noble race.

Après peu de jours passés chez ma sœur, nous nous transportâmes à Saint-Mars, où de douloureuses tribulations nous attendaient, et je suis convaincue qu'elles hâtèrent autant que les eaux de Luchon la fin de mon

mari, qu'il prévoyait souvent dans ce dernier automne que nous avons passé ensemble. Il me répétait fréquemment : « Ma pauvre enfant, je vous laisserai bien seule ; il n'y a personne autour de vous ; mais il faudra vous remarier. » Le courage m'a manqué, malheureusement, pour suivre ses conseils.

Notre dernière journée à Saint-Mars fut employée à faire un course au bourg d'Iré, chez M. de Falloux. Il fallait une certaine énergie pour aborder ce lieu, car les finasseries politiques du châtelain l'avaient mis en suspicion dans nos pays, et on blâmait ceux qui, à l'encontre de l'opinion publique, gardaient des relations avec lui. Précisément à cause de sa situation particulière près de M. le comte de Chambord, mon mari tenait à le ménager. C'était un homme d'autant plus dangereux qu'il savait conserver toujours une apparence de modération, et qu'il infiltrait le venin à ses auditeurs sans qu'ils s'en aperçussent.

M. de La Ferronnays partit pour Frohsdorf ; c'est là que je devais aller le rejoindre ; car il n'était plus question de Venise, annexée au royaume d'Italie, et les hivers à Goritz n'étaient pas encore en usage. Grâce à Dieu, je sus résister aux efforts faits pour m'empêcher d'entreprendre ce voyage, qu'on me représentait comme très pénible au mois de décembre, en ajoutant, ce qui était vrai, la souffrance que serait, pour une personne très sensible au froid, un climat comme celui de Frohsdorf, où 18° au-dessous de zéro pendant l'hiver n'avait rien d'extraordinaire. Il me restait à peine quelques heures à passer auprès de mon mari, et sans prévoir

l'imminence du danger qui le menaçait, j'étais trop préoccupée de sa santé pour ne pas aller le rejoindre. A mon arrivée, il me dit que le traitement prescrit par Trousseau avant son départ lui réussissait, qu'il n'avait pas eu de crises depuis qu'il avait quitté la France. La veille du jour où il devait être enlevé à mon affection, j'étais dans son cabinet de travail, assise auprès de lui pendant qu'il écrivait un grand nombre de lettres, toutes pour le service du roi. « Monseigneur m'a dit de faire savoir à Bontoux de venir passer les fêtes de Noël ici. Vous savez ce qu'est Bontoux. — Un homme d'affaires, je crois. — Oui, mais il passe pour être un *jettatore*, et il fut la première personne que Mme la duchesse de Parme aperçut en entrant à Venise quelques jours avant sa mort. » M. Bontoux ne vint pas à Frohsdorf pour les fêtes de Noël 1866, et ces fêtes se passèrent dans le deuil le plus lugubre.

La vie, toujours sévère à Frohsdorf, l'était particulièrement l'hiver, où la rigueur du climat, la neige qui couvrait la terre, ne permettaient guère aux femmes les longues promenades. J'avais parfois la distraction, soit d'être appelée par Mme la comtesse de Chambord dans son salon particulier, soit de la voir entrer dans ma chambre pour s'y asseoir et causer avec moi. Dans une de ses conversations intimes, elle me répéta cette phrase qui revenait souvent sur ses lèvres : « Plus on est royaliste, plus on doit souhaiter ma mort, puisque je n'ai pas d'enfants. » J'y répondis par cette banale consolation : « Madame en aura quand elle sera aux Tuileries. » Avec un mouvement que je

n'oublierai jamais, elle saisit mes deux mains, et, plongeant ses yeux dans les miens : « Ma chère, croyez-vous ce que vous dites, ou est-ce seulement pour m'être agréable ? » J'étais si impressionnée par son émotion que je me persuadai pendant un instant que je le croyais.

A mon arrivée, mon mari m'avait donné les indications nécessaires sur les circonstances qui alors troublaient la vie, très calme ordinairement, que l'on menait auprès des princes. Le sentiment que, l'année précédente déjà, Mme la princesse Marguerite avait laissé paraître pour l'infant don Carlos, duc de Madrid, s'était développé. Mme la comtesse de Chambord, qui, si étrange que cela puisse paraître aux personnes qui ne l'ont guère connue, s'intéressait toujours aux affaires de cœur, avait pris ces amours de jeune fille sous sa protection et marier son neveu à la nièce de son mari lui semblait, l'inclination y aidant, ce qui pouvait se présenter de plus heureux pour ces deux jeunes gens. Monseigneur, meilleur juge des caractères, éprouvait pour cette alliance une répugnance invincible, et qui paraissait alors exagérée.

Pour l'entourage des princes, le terrain dans le château de Frohsdorf était devenu glissant, et on pouvait toujours redouter un orage. Madame, peu habituée à être en désaccord avec Monseigneur, s'en désolait, et plusieurs fois, pendant les quelques jours qui précédèrent la plus douloureuse des catastrophes de ma vie ; elle s'en ouvrit à moi, me disant qu'elle ne se mêlerait plus jamais de négociations matrimoniales. Mme la prin-

cesse Marguerite, en butte à la mauvaise humeur de Monseigneur, dont elle avait toujours été la nièce préférée, s'était fort réjouie de mon arrivée. Malgré la différence qui existait entre nos âges, j'étais plus jeune que les autres personnes en ce moment à Frohsdorf, et elle pensait trouver en moi une sympathie discrète, tout en ne me faisant aucune confidence et en sachant bien que je ne me permettrais pas d'émettre un avis sur un sujet aussi délicat et auquel mon devoir le plus strict me commandait de rester étrangère.

Le 21 décembre, il y avait une chasse organisée dans les montagnes qui dominent le petit château de Pitten, dépendant de celui de Frohsdorf; une neige épaisse couvrait la terre, et, par un singulier pressentiment, ce projet de chasse me déplaisait et me préoccupait. Tout le service subalterne de Monseigneur devait y prendre part. C'était une distraction que Monseigneur accordait deux fois chaque année à son entourage, et le valet de chambre de mon mari était compris dans cette même faveur. Le matin de ce jour néfaste, j'achevais d'écrire une lettre qu'il m'avait demandé d'adresser à ma sœur, qui se mêlait d'un incident de notre intérieur qui ne la concernait pas et dans lequel son devoir était au moins de rester neutre. Lorsque M. de La Ferronnays entra dans ma chambre tout prêt à partir, il lut cette lettre qu'il approuva et, craignant d'être en retard, se sauva en courant, tandis que je lui criais du seuil de la porte de sa chambre, où je l'avais suivi : « Ne faites pas d'imprudence ; je déteste les chasses sur les montagnes. » Je ne devais le revoir que dans l'immobilité de la

mort. Au moment où la nuit tombait et où je l'attendais, ce fut Madame qui, entrant dans ma chambre qu'elle avait quittée à peine une heure auparavant, m'apprit mon irréparable malheur, ou plutôt, comme elle me l'a répété souvent depuis, ce n'est pas elle qui me l'apprit, ce fut moi qui le lui dis. Mon premier cri fut pour appeler ma sœur; j'osais à peine demander mon fils, ne sachant pas si, dans la disposition d'esprit où je l'avais laissé, il viendrait volontiers là où la catastrophe qui m'arrachait le cœur s'était accomplie.

Monseigneur avait été un sinistre prophète quand, en annonçant à mon mari, en 1850, qu'il l'attachait à sa personne, il lui avait dit: « Nous finirons la vie comme nos pères l'ont commencée. » Il était mort en voiture entre les bras de son roi. Ma sœur ne vint pas; mon fils arriva, accompagné de Robert de Mun, dont la loyauté ne se démentit jamais. C'était un grand cœur, un noble caractère. Monseigneur exigea que le cercueil de son fidèle serviteur partît pour la France de la chapelle du château de Frohsdorf, et, la veille du jour où on l'y déposa, je le devançai sur la route de la France, que j'avais quittée encore en proie à la grande douleur que m'avait causée la mort de ma mère et à d'autres tristesses intimes, mais où je rentrais bien seule dans la vie et désespérée. Ma pauvre femme de chambre, née dans la maison de mes parents que les siens servaient depuis quatre générations, ne savait pas si elle me ramènerait vivante au Cours-la-Reine. J'y fus singulièrement reçue par cette sœur que j'avais tant appelée et sur l'affection de laquelle je conservais encore des illu-

sions. Avant qu'on m'eût retiré aucun des vêtements que je portais depuis quarante-huit heures, et alors que, écrasée par la douleur plus encore que par la fatigue, j'étais tombée dans le fauteuil précieusement conservé qui avait appartenu à ma mère, elle me dit : « Eh bien ! tout le monde pense que tu vas maintenant laisser ton fils faire ce qu'il voudra. » Ce qui signifiait : agir contre la volonté de son père. Je retrouvai toute l'énergie qui m'abandonne rarement pour me redresser sur mon fauteuil et lui répondre : « Tout le monde me fait l'injure de croire que je voudrai autre chose que ce que mon mari a voulu ; mais je le veux comme lui et plus que lui, car il avait le droit de se dédire, et moi je ne l'ai pas, ne pouvant que maintenir les volontés qu'il m'a exprimées. » Et, de son ton le plus sec, ma sœur me répondit : « C'est bien ce que je pensais. »

Mon mari n'était pas le maître de laisser son fils prendre du service en France. M. le comte de Chambord était absolument opposé à ce que ses adhérents acceptassent quelque situation que ce fût dans le pays où régnait Louis Bonaparte, et son serviteur le plus fidèle et le plus dévoué ne pouvait pas donner l'exemple de la révolte. Mon fils, d'ailleurs, se serait trouvé dans une position difficile, au milieu d'un régiment, attiré, si jeune qu'il fût, par des gens désireux de porter atteinte en lui au nom de son père. Sa jeunesse ne lui permettait pas de comprendre les impossibilités existantes, et c'était pour lui accorder ce qui était compatible avec son devoir que mon mari avait, bien à contre-cœur, accepté la transaction de la légion romaine. Il faut me pardonner

mon peu de goût pour la carrière militaire, à laquelle j'ai dû de si douloureuses tribulations.

Mon fils ne tarda pas à partir pour Rome, où son père avait consenti qu'il servît dans la légion romaine, composée d'officiers français qui comptaient encore dans les régiments auxquels ils appartenaient. C'était l'année de l'Exposition, l'apogée de l'Empire. L'écho des fêtes brillantes qui se succédaient arrivait, bien affaibli, à mes oreilles indifférentes. Je me rappelle pourtant une anecdote assez scandaleuse qui fit beaucoup de bruit. Des femmes appartenant au monde de la cour s'étaient trouvées à souper au Café Anglais, dans un cabinet voisin de celui où M. le prince de Galles entretenait une autre espèce de dames, dont était, si je ne me trompe, la Barucci, fort célèbre alors. Il eut la singulière idée de proposer aux femmes du monde de se réunir à sa société, et elles eurent l'étourderie d'accepter; et Dieu sait si l'on dansa pêle-mêle jusqu'au jour, et Dieu sait si les commérages malveillants eurent beau jeu! La cour impériale était, à tout prendre, une parodie de celle de nos rois; les gentilshommes de la chambre, les dames du palais, les écuyers y avaient reparu sous les mêmes ou sous d'autres appellations. On y comptait une grande maîtresse, dénomination encore inconnue chez nous. La comtesse Théba, avant de devenir impératrice des Français, n'avait pas toujours porté ce nom ; et tant que les incertitudes qui régnaient sur sa naissance n'eurent pas été tranchées par les tribunaux, on la nomma Eugénie Palafox, nom patronymique du comte de Montijo, auquel la grandesse n'était pas attachée. Parmi

les dames qui entouraient la nouvelle impératrice, il en était une dont la vie avait été cruellement éprouvée par une aventure tragique. Fort jeune et d'une grande beauté, elle avait été mariée à un homme dont l'inconduite flagrante lui donnait presque des droits à la réciprocité. Elle avait aimé un jeune officier. Aux cruelles journées du mois de juin 1848, celui-ci fut fait prisonnier par les insurgés et mis à mort, comme beaucoup d'autres, avec un raffinement de cruauté qui ajoute encore à l'émotion causée par de si tristes événements.

La naissance d'un héritier avait comblé les vœux de Louis-Napoléon. On dit que sa femme y était moins sensible, et j'ai su par une grande dame espagnole, amie de l'impératrice, la marquise de Bedmar, d'amusants détails sur ce qui se passait dans l'intimité. L'empereur, qui avait abusé de la vie, continuait à mener une existence très peu en rapport avec sa santé. Il sortait souvent le soir des Tuileries, accompagné non pas par Lebel, ni par La Varenne, mais par Bacciochi. Une nuit, il tomba en syncope chez Marguerite Bellanger. Le service auquel incombait le soin de veiller sur sa sécurité perdit la tête, et ce fut la femme légitime qu'on alla chercher pour le retirer de chez une fille qui avait balayé les rues d'Angers. Les scènes violentes éclatèrent dans le ménage impérial à la suite de cette aventure étrange et passablement scandaleuse et allèrent jusqu'à cette extrémité que l'empereur, fatigué de ces reproches incessants, en vint à prononcer le mot de divorce et à y penser même si sérieusement

qu'il fallut pour l'en dissuader toute l'influence du général Fleury, qui lui fit observer le tort que causerait à sa dynastie un si retentissant scandale.

La liaison publique de l'empereur avec la comtesse Castiglione fut aussi une autre cause de trouble dans l'intérieur impérial. Une visite de quelques heures à peine, que fit à Compiègne la favorite du moment, lui valut d'être traitée par l'impératrice d'une façon si justement dédaigneuse que, malgré tout son aplomb, elle ne put dissimuler sa souffrance. Le poignard et les armes à feu n'ayant pas réussi à débarrasser de l'empereur ceux qui avaient juré sa perte, ils tentèrent un autre moyen d'atteindre le but qu'ils se proposaient. Une femme d'une rare beauté fut adressée des pays exotiques à M. Bacciochi. Le soir où elle fut introduite aux Tuileries, le hasard permit que l'empereur souffrant remît à un autre jour le plaisir sur lequel il comptait. La femme, peu soucieuse de perdre son temps, fut recueillie par M. de ***, qui, tombé promptement malade, mourut dans le plus triste état de décomposition.

J'étais en relations, — le mot amitié serait d'un emploi exagéré, — avec une femme, intelligente et distinguée, jeune encore, et à laquelle on prêtait, fausses ou vraies, bon nombre d'aventures. Elle ne se cachait guère de sa liaison avec un homme fort aimable qu'elle avait rendu passionnément amoureux d'elle ; et ce n'était pas une sinécure.

Un soir, elle me fit part, sans m'obliger en aucune sorte au secret, de la tristesse qu'elle éprouvait à ne

plus voir que de loin en loin son ami. « Sa sœur est toujours chez lui, sous prétexte de donner des séances à un artiste qui fait son portrait, mais qui, en réalité, est avec elle dans une liaison très intime. » Je me récriai beaucoup, car cette sœur passait à juste titre pour être au-dessus de tout soupçon, et je le lui dis. Mon interlocutrice, éclatant de rire, s'écria : « Vous êtes donc aussi sa dupe ? Mais elle n'est qu'une hypocrite, qui dissimule de nombreuses aventures sous les dehors de la piété et de la vertu. »

Par malheur, cette fois, très confidentiellement, je fis part de la conversation que j'avais eue avec Mme de ***, à une amie intime, qui, malgré sa promesse de discrétion, la rapporta à un de nos amis, très lié lui-même avec le frère de la femme si calomniée. Malgré toutes ses promesses, l'attachement qu'il portait à son ami l'amena, croyant lui rendre service, à lui répéter le propos que tenait sur le compte de sa sœur la femme qui tenait une grande place dans son cœur et dans sa vie. Avec une grande loyauté, l'ami auquel le secret avait été divulgué vint me prévenir de l'indiscrétion qu'il avait commise. Je fus justement mécontente, et il s'excusa sous le prétexte qu'il avait agi ainsi pour arracher son ami des bras d'une femme qui le rendait malheureux et dont le sépareraient à jamais les propos calomniateurs par lesquels elle cherchait à ternir la réputation de sa sœur. Je ne manquai pas de le gouailler sur sa crédulité, et de lui prédire qu'avant peu les deux amants se retrouveraient et que leur liaison se renouerait plus tendre que jamais. Au bout

de quelques jours, je le vis arriver chez moi tout penaud, m annonçant que mes prédictions s'étaient réalisées, que la femme accusée d'avoir tenu ces propos injustes était venue trouver son ami et lui avait juré sur la mémoire de sa mère, qu'elle avait aimée, lui excepté, plus que tout au monde, que jamais les paroles qu'on lui attribuait n'étaient tombées de ses lèvres. Quand on est amoureux, on se contente d'une affirmation beaucoup moins solennelle.

A cette histoire il y eut un épilogue, emprunté à la *Confession d'un Enfant du siècle*, d'Alfred de Musset, et qui me fut conté par l'héroïne elle-même. Laissant sa liaison se continuer jusqu'au moment des départs pour la campagne, et profitant alors de l'absence de son mari, elle invita son ami à venir dîner avec elle. Le soir, quand il espérait sans doute une tout autre conversation, elle l'attira à la fenêtre ouverte et, en face du ciel parsemé d'étoiles, elle lui dit : « Vous avez douté de moi, je ne peux plus vous appartenir ; notre liaison est à jamais rompue », et, s'armant de courage, elle résista à toutes les sollicitations de l'ami éconduit.

J'ai connu de nombreux débris du premier Empire, et je leur ai souvent entendu faire, sur le héros, des récits qui ne sont pas tous à sa gloire. Mon beau-frère, La Roche-Aymon, avait pour grand-père le comte de Villeneuve, qui mourut très âgé sans que sa mémoire fût jamais altérée. Il avait rempli les fonctions de chambellan auprès de la reine Hortense Beauharnais, et, si nous avions eu besoin que la preuve

nous en fût fournie, elle nous l'eût été un soir d'une singulière façon. Il vivait retiré dans le château historique de Chenonceaux, dont il avait hérité de sa parente, la célèbre Mme Dupin, l'amie de Jean-Jacques Rousseau. Ses enfants, se distrayant en jouant des charades, obtinrent de lui l'autorisation d'aller chercher dans ses vêtements ceux qui pouvaient donner un certain éclat à la représentation. Ils rapportèrent un habit de chambellan tout chamarré d'or et de broderies; mais quel fut leur étonnement de trouver dans les poches de cet habit une paire de petits souliers de femme en satin blanc. M. de Villeneuve, d'abord aussi fort surpris de cette découverte, se rappela qu'il était d'usage que le chambellan de service emportât, les jours de bal, une paire de souliers de rechange pour la princesse à laquelle il était attaché; mais qu'au dernier bal de la cour impériale, l'entrain manquant absolument, les danses ne s'étaient guère prolongées, et que la princesse, n'ayant pas eu besoin de ses souliers, ils étaient restés dans les poches de l'habit que M. de Villeneuve n'avait jamais remis depuis.

La position qu'il avait occupée auprès de la reine Hortense lui avait permis de connaître bien des dessous de cartes de la cour des Tuileries, et il en parlait volontiers. L'Empereur n'aimait les femmes qu'à la façon des musulmans. Les appétits brutaux assouvis, elles ne comptaient plus pour lui; et, s'il l'avait cru utile à son intérêt, il n'aurait pas hésité à suivre l'exemple de Mahomet II décapitant Irène. On prétend que ses rapports avec les femmes étaient suivis de crises nerveuses,

effrayantes et qu'il faillit mourir un jour dans les bras de Mlle Georges, la célèbre tragédienne.

Personne n'ignore la grossièreté avec laquelle il reçut, dans son cabinet de travail, la belle Polonaise qui se livrait à lui dans l'espoir que le sacrifice de sa vertu et de son honneur servirait utilement la cause de son pays. Il écrivait à son bureau et, sans tourner la tête : « Déshabillez-vous, lui dit-il. » Mais il était le dispensateur des faveurs, et il pouvait choisir, parmi les plus belles créatures de l'époque, celles auxquelles il permettait de s'approcher de lui.

M. de Villeneuve m'a raconté avoir été témoin d'une scène bien pénible : la grande beauté de Mme *** lui avait valu d'être admise dans le harem impérial. Pendant la campagne de Russie, au moment de la conspiration Mallet, on avait tenu dans son salon des propos qui, recueillis par la police toujours aux aguets, n'étaient pas pour la glorification du pouvoir impérial. A son retour aux Tuileries, Napoléon, fort irrité des signes de mécontentement qui s'étaient produits en France pendant son absence, fit donner l'ordre à Mme *** de venir le trouver. En entrant dans le palais, elle devait traverser la salle où se tenaient les officiers et les chambellans des princes, parmi lesquels M. de Villeneuve. On l'introduisit dans les appartements privés du maître ; elle en ressortit bientôt après dépouillée de tous ses vêtements, et ce fut M. de Caulaincourt qui lui jeta un manteau sur les épaules et la reconduisit à sa voiture. J'espère, pour l'honneur de l'humanité, que c'est un fait unique dans l'histoire.

M. de Saint-Agnan, aussi aimable que véridique,

m'a raconté à Milan qu'il avait, d'une fenêtre, aperçu de l'autre côté de la cour Napoléon et sa sœur Caroline dans une si étrange intimité qu'il s'était empressé de s'éloigner précipitamment; c'est ce qui explique l'influence qu'elle exerçait sur cet homme terrible, qui n'en supportait aucune.

Dans ce César, qualifié, par M. de Pradt, archevêque de Malines, du nom de Jupiter Scapin, il y avait un côté comique fait pour étonner chez un si grand génie. Le matin du jour où il allait être couronné roi d'Italie, le comte de Bondy, un de ses chambellans, traversant une pièce qu'il croyait inoccupée, l'aperçut revêtu des habits royaux et coiffé du chapeau à plumes blanches, devenu historique, se faire la révérence devant un miroir.

Une autre petite aventure se rattachant par un côté au monde de la cour napoléonienne, divertit ceux à qui elle fut contée.

La comtesse de ***, fort connue dans notre monde pour son esprit et aussi pour sa malignité, avait conçu des soupçons sur les sentiments de son mari envers une jeune dame qui n'était pas comprise dans le nombre des femmes faisant un service auprès de l'impératrice, mais dont les parents, rattachés à l'Empire, avaient obtenu des charges de cour. La jeune femme étant venue passer quelques jours à la campagne, chez Mme de ***, celle-ci voulut s'assurer si ses soupçons étaient fondés. Pour y parvenir, se résignant héroïquement au sacrifice de son sommeil, elle entra au milieu de la nuit dans la chambre de son amie, où elle eut le plaisir de

trouver M. de *** dans une situation qui ne pouvait pas laisser de doute. « Madame, dit-elle à la jeune femme, le blanchissage de mes draps représente 15.000 francs. » Il fallait payer, et la femme si tristement compromise dut faire appel à son père, qui s'empressa d'acquitter la dette, car le mari n'était pas commode ; et je crois bien que plus tard il y eut même une séparation.

Plus d'une femme a eu dans sa vie l'occasion de surprendre son mari comme le fit Mme de *** et n'en profita pas ; mais, comme je ne doute pas que Mme de *** n'ait employé à quelque œuvre charitable l'argent ainsi obtenu, on ne peut lui reprocher d'avoir défendu ses droits.

Parmi les conseillers de Louis-Napoléon, avant la réussite du coup d'État, il n'y avait que M. de Morny et M. Fleury qui fussent des hommes capables et résolus. M. de Persigny, très dévoué, était un extravagant, qui plus tard épousa une folle par hérédité, laquelle, dans les hautes situations qu'il occupait, lui créa souvent de grands embarras. En voici un exemple parmi beaucoup d'autres. Ambassadeur de France auprès de la cour d'Angleterre, il fut convié à dîner chez la reine. Il y vint sans Mme de Persigny et l'excusa en mettant en avant la migraine, toujours à la disposition des femmes pour échapper à un ennui ; au milieu du dîner, Mme de Persigny entra dans la salle à manger, et, s'approchant de la reine, lui dit : « Madame, je regrette d'arriver si tard ; mais c'était le jour où le serpent boa prend son repas hebdomadaire, et je n'ai pas voulu manquer d'y assister. » Il est difficile de se représenter

l'embarras que dut éprouver le pauvre ambassadeur.

On prête au général Fleury, sentant venir la catastrophe, d'avoir dit : « Nous nous serons bien amusés tant que cela aura duré. »

Il paraît effectivement qu'on s'amusait aux Tuileries. Goltz était le représentant de la Prusse à Paris ; et le prince héritier, qui fut plus tard l'empereur Frédéric, étant venu en 1867, comme tous les autres princes et souverains de l'Europe, prendre sa part des fêtes de la cour impériale, et rentrant avec Goltz à l'hôtel de la rue de Lille, où il logeait, d'une comédie représentée sur le théâtre des Tuileries par les dames de la cour, lui dit : « Je suis heureux, mon cher Goltz, que vous ne soyez pas marié ; si vous l'étiez, je me croirais obligé de prier mon père de vous rappeler, car on s'amuse trop ici. »

A l'automne, mon fils, envoyé en France pour enrôler des soldats à la légion romaine, me chargea de lui préparer les voies auprès de MM. les évêques d'Orléans et de Poitiers. Le plus difficile était peut-être de rencontrer le prélat qu'à Orléans on nommait à juste titre le « grand évêque ». Il était partout à la fois. Après quelques renseignements pris chez M. de Falloux par mon régisseur, je l'allai chercher à Rochecote, chez la marquise de Castellane. C'était une personne alliant un grand charme à une solide vertu. A la mort de son mari, fort jeune encore, elle avait eu le courage de s'enfermer dans un couvent, à l'ombre de l'évêché d'Orléans, pour rétablir la fortune de ses enfants, assez compromise, et pour faire profiter son fils,

sans trop l'éloigner d'elle, d'une éducation dirigée par un prélat que sa haute capacité et l'élévation de son caractère plaçaient à la tête de l'épiscopat français. Quelle était l'origine de M. Dupanloup ? Le secret en a toujours été soigneusement gardé par la famille à laquelle on sait vaguement pourtant qu'il appartenait. Les Rohan-Chabot et les Gontaut-Biron ont toujours vécu avec lui dans une intimité que le monde expliquait par des liens d'une parenté demeurée mystérieuse. Il était attendu à Rochecote; mais il passa sous ses murs sans s'y arrêter, et avertie qu'il avait continué sa route sur Nantes, je dus l'y poursuivre. Ce fut à cinq heures du matin que, étant parvenue à le trouver à Talente, maison de campagne de son confrère de Nantes, j'obtins de lui un singulier rendez-vous, qui dépeint bien la nature de ce grand évêque, toujours agissant et toujours pressé par le temps qu'il dévorait. Il me dit d'aller l'attendre, à la gare, et d'y prendre un billet pour l'accompagner jusqu'à Redon; mais le train qui devait l'y emmener ayant éprouvé un retard assez considérable, je pus régler avec lui la question que j'étais chargée de lui soumettre. Tout en marchant à grands pas dans la gare, il me parlait des difficultés de la situation, de la sienne particulièrement, et m'indiquant du regard certains personnages qui se promenaient autour de nous, il me disait: « Vous les voyez, ce sont des agents auxquels est confiée la mission de me surveiller toujours. »

Ma course à Poitiers fut moins agitée, et ce n'eût pas été une recommandation auprès de M. l'évêque

Pie de lui parler de M. l'évêque d'Orléans, dont le mérite était bien supérieur au sien. Il devint cardinal; mais la lutte soutenue par le grand évêque d'Orléans contre l'infaillibilité du Pape, lutte dans laquelle il prouva sa haute intelligence et sa connaissance approfondie du péril contenu dans le pouvoir absolu, lors même qu'il est déposé entre les mains d'un chef spirituel, ne permit pas que M. Dupanloup, la gloire et l'honneur de l'Église de France, fût élevé, lui aussi, à la pourpre romaine. Le conseil des cardinaux pourrait peut-être dire de lui ce que l'on prête à l'Académie au sujet de Molière : « Rien ne manque à sa gloire, mais il manque à la nôtre. »

Au milieu du mois de novembre, voulant être de retour à Saint-Mars à la date du 21 décembre, je fis le pèlerinage de Frohsdorf, où me rappelaient des souvenirs dont l'amertume me fut adoucie par les affectueux sentiments que me témoignèrent Monseigneur et Madame. Sur les désirs qu'ils m'en exprimèrent, je dus aller voir à Gratz Mme la duchesse de Madrid. Madame se montrait assez mécontente qu'elle se fût très vite lassée de la claustration d'Ebensweier, petit château lui appartenant et qu'elle avait offert comme lieu d'habitation à sa nièce au moment de son mariage. La pauvre jeune femme n'était pourtant pas fort exigente; la joie que lui inspirait son plus que modeste établissement de Gratz, n'indiquait guère des goûts de luxe exagéré; mais ce tout petit appartement, garni des meubles les plus ordinaires, se trouvait au centre d'une ville offrant quelques ressources de société qui semblaient

précieuses à une jeune femme tenue, presque depuis sa naissance, en dehors de toutes relations avec le monde. Je lui servis pendant quelques jours de dame d'honneur, ce qui lui permit la distraction de plusieurs courses à Gratz et dans les environs. M. le duc de Madrid était alors déjà occupé des préparatifs de l'insurrection qu'il allait provoquer dans le nord de l'Espagne et pour laquelle son frère don Alphonse lui fut d'un si puissant secours. Sans le sentiment de jalousie qui, dit-on, ne tarda pas à l'animer contre lui et la déférence que le prince cadet manifesta pour son aîné, l'issue de la lutte eût peut-être été tout autre. Le voisinage relatif où Gratz se trouvait du château de Brunsee me faisait un devoir, très doux à remplir, d'aller présenter mes hommages à Mme la duchesse de Berri; et à Frohsdorf on me l'avait conseillé, comme les princes savent le faire. Je trouvai cette fois Madame soignée par l'aînée de ses filles, la comtesse Zillery, qui n'était pas pour moi une nouvelle connaissance. Les filles étaient mariées toutes les trois, et la seconde même, devenue veuve, avait contracté une nouvelle alliance fort inférieure à celle à laquelle sa naissance lui permettait de prétendre et qui n'avait guère plu à sa famille, où l'on prononçait rarement le nom de Mme Conti, que je n'ai jamais vue. Il semblait que Madame eût le sentiment qu'elle trouvait en moi une des dernières occasions que la vie lui apporterait de parler de la France. Elle m'accablait de questions sur ce pays éternellement cher aux membres de la grande race des Bourbons, qui toujours s'incarnent en lui; elle s'informait de tous ceux qu'elle avait connus, de ce

qu'ils faisaient, de ce qu'ils étaient devenus. Les questions ne cessaient pas, et le jour de mon départ, les routes obstruées par la neige, il fallut que la comtesse Zillery m'arrachât presque d'auprès d'elle pour que je pusse à grand'peine et seulement parce que, à la gare, on reconnut de loin la livrée de Berri, arriver à temps pour monter dans le train de Vienne, où, pour la dernière fois aussi, je devais revoir la comtesse Esterhazy, Louise de Rohan-Chabot. Ses vertus, autant que son charme, lui avaient valu, malgré l'extrême modicité de sa fortune, une situation agréable dans la société autrichienne, où l'on ne pénètre pas facilement. Le climat la faisait cruellement souffrir; mais elle voulait, fidèle à ses devoirs maternels, rester à son poste jusqu'au jour où le sort de ses enfants serait assuré; et la mort l'y surprit.

Traverser la Suisse au milieu du mois de décembre n'est pas un voyage d'agrément; mais rentrer en France par le chemin que j'avais suivi l'année précédente m'était trop pénible, et je préférai la souffrance physique à la souffrance morale. Il fallait maintenant que je m'occupasse du mariage de mon fils, qui, bien que très jeune encore, souhaitait s'établir. Ce qui me préoccupait surtout, c'était de faire ce qui eût été approuvé par son père. Il existait à ce choix des exceptions mal fondées, j'en conviens, mais qui étaient absolues de la part de mon mari, et dont il avait même fait l'aveu à sa sœur Mme Craven, habituée à ne jamais tenir compte que de ses propres volontés. Sachant le regret que mon mari avait toujours éprouvé des relations restreintes

que, par suite de diverses circonstances d'ordre différent, il entretenait avec sa famille, je pensais répondre à ses vues en cherchant à mon fils une femme parmi ses cousines, et ce but fut atteint par son mariage avec Mlle des Cars, dont la grand'mère appartenait comme ma belle-mère à la maison de Sourches. La place de mon mari était vide le jour de la célébration du mariage, et ce fut pour moi une impression cruelle.

Mon fils et sa jeune femme se conformèrent aux usages, et après leur voyage à travers la Suisse et l'Allemagne je les retrouvai à Vienne, accompagnés de M. des Cars, qui avait voulu s'unir à moi pour la présentation à Frohsdorf.

Après le voyage de noce qui fait aujourd'hui partie intégrante du sacrement du mariage, et un très court séjour entre Saint-Mars et les habitations à la campagne de la famille des Cars, le nouveau ménage partit pour l'Italie, où mon fils allait reprendre ses fonctions de capitaine dans la légion romaine.

La guerre civile était toujours menaçante dans les Pyrénées espagnoles, sans avoir encore éclaté, et Mme la duchesse de Madrid, avant de se rapprocher davantage de la frontière espagnole, était venue s'établir à Paris. Ce fut moi que, d'accord avec son mari, elle chargea de porter en Italie, où j'allais voir mon fils et passer plusieurs semaines dans la ravissante villa que possédaient, sur les bords du golfe de Salerne, M. et Mme Craven, des dépêches importantes destinées à don Alphonse, officier dans le régiment des zouaves ponti-

ficaux, et au cardinal Antonelli, secrétaire d'État du Gouvernement pontifical. Le prince était à Viterbe, au milieu d'une contrée assez troublée. M. de Charette, son chef militaire, pour m'éviter un voyage difficile, presque dangereux, le traitant plutôt comme un officier sous ses ordres que comme un infant d'Espagne, l'appela à Rome. Il était loin d'avoir en partage le beau visage que Dieu avait accordé à son frère; mais il était, comme lui, de grande taille et s'est toujours montré un prince digne du plus grand respect. On a considéré qu'il aurait pu mener à bien la campagne qui allait s'ouvrir si ses desseins n'avaient pas été entravés. Il épousa, au commencement de l'année 1871, dona Maria de la Neva, issue de la branche Bragance-Miguel, qui partagea avec lui les périls où il fut constamment exposé pendant la guerre civile à laquelle se rapportaient déjà les lettres que je lui remis dans l'appartement du général de Charette. Je croyais qu'il me serait plus difficile d'arriver jusqu'au cardinal Antonelli, à qui j'avais l'ordre de remettre en mains propres les papiers dont j'étais chargée. Je ne connaissais que les chinoiseries en usage chez M. de Pastoret, alors qu'il était bien un peu, mais qu'il se croyait surtout, le représentant unique à Paris de M. le comte de Chambord; et, comme je montais les trois cent soixante marches qui conduisaient au logement qu'occupait au Vatican le secrétaire d'État, je pensais avec tristesse que ce serait une excursion à recommencer, étant sûre de n'être pas reçue sans avoir demandé à l'avance une audience. Quel ne fut pas mon étonnement quand, après avoir donné ma carte à un

huissier, je vis une porte intérieure s'ouvrir et un homme, coiffé de la barette cardinalice, qui ne me parut pas grand, au teint très échauffé, aux yeux brillants et animés, venir à moi les deux mains en avant, serrer les miennes et témoigner la grande satisfaction qu'il éprouvait de ma visite. Puis il me parla de mon beau-père, et, après que je lui eus remis les lettres dont j'avais la garde et qu'il m'eut une seconde fois appelée sa chère amie, nous nous séparâmes. Je ne sais pas si alors il avait déjà reçu l'ordination, mais, en tout cas, c'était récent; car, pendant longtemps, il fut cardinal sans être prêtre, ce dont l'histoire nous cite de fréquents exemples, ne fût-ce que celui de César Borgia, qui eût été un étrange prélat, mais qui, avec les vices de son époque, en avait aussi l'énergie et le courage. Je me prends quelquefois à croire que les Borgia ont été trop calomniés, comme le sont ceux dont la vie est écrite par leurs ennemis. Ils touchaient à l'heure où allait se développer la religion protestante, dont le germe existait depuis longtemps déjà, et il n'était pas inutile aux nouveaux apôtres de faire du scandale autour des noms des chefs de l'Église romaine. Alexandre VI n'était pas sans avoir quelques inconvénients qui ne sont pas tout à fait ceux qu'on s'attend à rencontrer chez un Souverain Pontife. Outre la grande tendresse qu'il témoignait publiquement à ses enfants, ce qui ne laissait pas que d'avoir un côté bizarre, on pourrait peut-être s'étonner de l'embarras dans lequel il se trouva lorsque, voulant honorer la présence du roi de France à Rome, en célébrant la messe devant lui, il fut obligé de prier Burkhart

de le renseigner sur certains détails liturgiques et, entre autres, de lui dire ce qu'il devait d'abord verser dans le calice : de l'eau ou du vin ; mais tous les successeurs de saint Pierre ont-ils porté immaculé le vêtement blanc qui leur est imposé avec la tiare?

Rien ne me retenant plus à Rome, je partis pour le lieu enchanteur où M. et Mme Craven avaient établi leur tente. C'est bien le mot dont il faut se servir, car leur vie ne fut jamais, sauf pendant les dernières années que ma belle-sœur passa en ce monde, qu'une succession de campements fort élégamment installés. Castagnete était un endroit charmant; la nature avait fait comme à dessein, pour le rendre exceptionnel, une échancrure dans les fenêtres du salon qui laissait voir jusqu'au clocher de l'église de Salerne, assise sur les bords du golfe de ce nom. Le pays était encore loin d'une complète pacification; mais, par une des bizarreries qu'on ne rencontre guère qu'en Italie, on savait où l'on pouvait aller sans avoir à redouter une fâcheuse rencontre, et quels étaient les points environnants qu'il fallait éviter. Les brigands ne se livrent à leur industrie que là où ils se sentent soutenus par la sympathie de la population. En 1868, le brigandage en Italie avait encore un côté politique, ou du moins il était exercé par les débris des troupes royales, de celles qui avaient fait des efforts suprêmes pour sauver la monarchie napolitaine. C'était impunément que, le soir, dans une maison très isolée, on pouvait laisser les fenêtres éclairées projeter au loin leur lumière dans la campagne. Nous n'avions à redouter aucune désagréable visite, et nos longues

promenades à âne, qui ne dépassaient pas les limites qu'on nous avait indiquées, n'étaient assombries par aucune préoccupation. Les après-dîners s'écoulaient en d'agréables causeries, d'où la politique était exclue; car, sur ce terrain brûlant, nous n'aurions pas pu nous entendre. L'aimable duchesse Ravaschieri y apportait le charme de son esprit; elle était la fille du prince Filangieri, le pacificateur de la Sicile, et ce nom était resté en grand honneur dans toute la péninsule italienne. Ma belle-fille nous était venue voir à Castagnete; je désirais lui montrer le magnifique pays d'alentour, et nous nous mîmes en route, un matin, pour aller jusqu'à Amalfi, le long de la côte du golfe de Salerne, qui, dans un autre genre, est aussi admirable que celle justement nommée la Côte d'Azur.

A très peu de distance de Castagnete, ma belle-sœur, qui s'effrayait facilement, reconnut l'uniforme de quelques gardes civiques postés au croisement d'une route, et elle s'en inquiéta; la duchesse Ravaschieri lui proposa de s'informer auprès de ces soldats peu agressifs de ce qui motivait leur présence. Sauter en bas de la voiture, courir vers le chef de la troupe et revenir auprès de nous, fut pour l'agile duchesse l'affaire d'un instant. « Ce sont des gardes qui surveillent la route; mais je leur ai dit que j'étais la fille du grand Filangieri, et ils ont promis d'attendre notre retour jusqu'à six heures, ce soir. » Ils furent fidèles à leur promesse; ma belle-sœur, sa montre à la main pendant tout le temps que dura notre promenade, y trouva bien peu d'agrément; il est vrai qu'elle avait eu

souvent, dans les rues de Salerne, un spectacle atroce : un habitant du pays dont les brigands avaient envoyé le nez à sa famille pour hâter le paiement d'une rançon qu'on leur faisait attendre.

Une éruption du Vésuve vous procure l'occasion, quand on en est témoin, d'une curieuse étude de mœurs. Il s'en produisit une au moment où j'étais chez ma belle-sœur. C'est pour le peuple du pays de Naples une fête nationale, comme un combat de taureaux pour les Espagnols. Les pauvres gens qui en sont les victimes assistent avec un incroyable sang-froid à leur ruine. Ils portent leurs enfants sur le théâtre du sinistre, comme leurs parents les y ont portés eux-mêmes, pour qu'ils se rappellent ce grandiose et bien lugubre spectacle. Alors, encore, avec une grande imprudence, on souffrait que la foule s'approchât jusqu'à la bouche du cratère ; mais, depuis la catastrophe de 1871, dont les désastres furent aggravés par cette coupable négligence, de sérieuses précautions sont prises contre un funeste encombrement. Il y eut des accidents épouvantables; l'éruption semblait en être une fort bénigne, lorsque, brusquement, des crevasses se produisirent de tous les côtés de la montagne. « Elles suaient du feu », c'est l'expression dont on s'est servi pour qualifier les violences de l'explosion. Des familles entières, des carrosses chargés de voyageurs venant des hôtels, disparurent. Une noce tout entière fut engloutie, et de l'Observatoire situé au bas du Vésuve, des rues de Naples, on assistait à cette scène terrifiante, sans pouvoir porter secours aux malheureuses victimes.

En 1873, deux ans plus tard, on voyait encore par la ville, sur les toits des maisons, des amoncellements de cendres, souvenirs laissés par le fléau.

Ce fut dans une soirée passée chez lady Holland qu'on m'annonça la mort, démentie le lendemain pour n'être que trop vraie quelques jours plus tard, de M. Berryer. J'avais été élevée sur les genoux de M. Berryer, qui avait été, dès sa plus tendre enfance, condisciple de mon père au collège de Juilly, sauvé par mon grand-père au moment de la Révolution, et rendu par lui aux Oratoriens lorsque la tourmente fut dissipée. La maison de mes parents lui était toujours ouverte, et mêlé comme il l'avait été à tous les événements intéressants de son époque, sa conversation avait un grand attrait. Il était tout jeune encore et débutait au barreau quand éclata le très juste, mais très regrettable procès du maréchal Ney. M. Berryer père, choisi comme avocat, s'associa son fils. Le maréchal Ney avait trahi et manqué aux serments les plus solennels. Le cas était net; mais il fallait éviter de fournir, par une condamnation, un prétexte à l'opposition des ennemis du Gouvernement royal. Les défenseurs du maréchal pensaient que la seule chance de salut était pour lui dans le refus d'accepter la juridiction de la Chambre haute et de faire appel au tribunal des maréchaux, ses pairs, qui l'auraient difficilement condamné, ou tout au moins auraient eu recours à la clémence royale. On peut être « le brave des braves », comme disait du maréchal Ney le grand poète anglais du commencement du siècle, et manquer d'intelligence. Le maréchal Ney

était, paraît-il, complètement nul sur toutes les questions en dehors de l'art militaire. Pour parer à l'impossibilité de lui faire prononcer de lui-même le moindre discours, ses défenseurs lui avaient remis une feuille qui fut placée dans son chapeau, en lui expliquant qu'à un certain moment il devait se lever et lire à haute voix les quelques mots qui y étaient tracés et qui étaient un appel au tribunal des maréchaux. Le maréchal ne comprit rien de ce qui lui avait été fréquemment recommandé. Il ne protesta pas contre les juges devant lesquels il comparaissait, et l'on sait quel en a été le résultat : une condamnation, d'ailleurs inévitable, mais qui fut un malheur à tous les points de vue.

M. Berryer avait été aussi mêlé, un peu plus tard, à une affaire d'empoisonnement qui eut un grand retentissement lorsque la justice s'en empara. Un médecin nommé Castaing, fils lui-même d'un médecin et appartenant à une famille de bourgeois très honorable, était accusé d'avoir empoisonné ses deux amis, les frères Balais, qui l'avaient institué leur héritier. M. Berryer, auquel avait été remis le dossier de l'affaire, très convaincu de la culpabilité de l'accusé, refusa de le défendre. La veille du jour où les assises devaient s'ouvrir, il vit arriver chez lui le père et toute la famille de l'homme qu'il considérait comme coupable du crime d'empoisonnement. Le père, se jetant presque à ses pieds, le supplia de ne pas abandonner son fils, lui disant que son refus de le défendre équivalait à une condamnation. M. Berryer, dont la générosité était le fond du caractère, céda; mais le lendemain, assis au

banc des avocats, placé au-dessus de celui où se tiennent les accusés, il entendit de son client un aveu qui lui ôta la possibilité d'une plaidoirie sérieuse. Le président du tribunal ayant dit à l'accusé : « Accusé Castaing, vous saviez que les poisons végétaux ne laissaient pas de trace », le misérable, comme poussé par une force irrésistible, murmura : « Hélas ! oui », et reprit à haute voix : « Non, Monsieur le président. » C'était le cri de la conscience, et des preuves accablantes imposaient la condamnation.

Le grand orateur aimait, comme tous les hommes avançant en âge et surtout ceux dont la jeunesse a été brillante, à parler de ce qu'il avait vu à son entrée dans la vie. Il était dans la grande galerie du Louvre le jour où Napoléon la traversait, ayant à ses côtés la fille de l'illustre Maison d'Autriche-Lorraine, qui allait devenir sa femme. Le soin de porter la traîne de la future Impératrice avait été confié à des mains royales. Une seule femme de celles dont la tête était ceinte d'une couronne s'avançait librement et fièrement, semblant triompher de son indépendance : c'était Caroline, la reine de Naples, la sœur de l'Empereur, qui, bravant sa volonté, s'était violemment refusée à ce qu'elle considérait comme attentatoire à sa dignité.

M. Berryer, l'honneur et la loyauté même, était tristement entouré d'une famille peu recommandable et en souffrait cruellement. Son fils fut le fléau de sa vie, et le respect qu'inspirait le père tira seul le fils indemne des situations les plus fâcheuses. La conduite de sa sœur était trop publique pour que ma mère, si

bonne, si indulgente, si attachée à l'ami de mon père, pût entretenir des relations avec elle. De ses deux frères, l'un était au service, et l'on n'avait rien à lui reprocher ; l'autre était aussi une cause de souci pour le grand orateur.

Lors du ministère Polignac, M. Berryer, qui atteignait bien juste l'âge fixé alors pour entrer à la Chambre, s'était vu offrir la place de sous-secrétaire d'État au ministère de la Justice. On demanda à mon père de s'efforcer de le faire revenir sur son refus ; mais il persista dans sa résolution et coupa court aux instances qui lui étaient adressées, par ce mot qui semble prophétique : « Je ne m'embarquerai jamais sur un navire dont le prince de Polignac est le pilote. »

La mort de cet ami de toute ma vie, dont l'élévation de caractère était égale au talent, fut un grand chagrin pour moi. Il avait pris une part importante dans un procès qui passionna le faubourg Saint-Germain et qui apporta beaucoup d'aigreur dans les relations qu'avaient entre elles les plus grandes familles de notre pays. Ce fut celui de tous les membres de la maison de Montmorency et de leurs alliés s'opposant à ce que le comte Adalbert de Talleyrand, à qui Louis-Napoléon avait donné le titre et le nom de cette race illustre en train de s'éteindre, eût le droit de le porter. M. Berryer plaida pour les défendeurs ; c'était plaider contre l'empereur. Il perdit ; mais celui-ci avait fort inconsciemment accordé la faveur sollicitée par le comte de Talleyrand, arguant de prétendus droits que lui donnait la naissance de sa mère.

Louis-Napoléon, absolument ignorant des affaires d'une société qui s'était toujours tenue éloignée de lui, croyait éteints les Montmorency directs, alors encore représentés par le prince de Luxembourg et ses deux filles, Mmes d'Hunolstein et de Durfort. N'est-ce pas une preuve étrange de l'inconscience de cet homme entre les mains duquel étaient remises les destinées de notre pays ?

L'orateur hors ligne qui venait de s'éteindre, à l'heure où sa grande intelligence aurait pu le plus utilement servir sa patrie, emportait dans la tombe avec lui bien des secrets auxquels se rattache l'honneur des premières familles de l'aristocratie française. Je n'ai jamais oublié l'élan d'indignation avec lequel, un jour, m'étant laissée entraîner à faire allusion à un drame lugubre qui demeura ignoré du public, mais dont M. Berryer connaissait, lui, tous les tristes détails, il me saisit la main et s'écria : « Taisez-vous, au nom du ciel ; vous ne savez donc pas quelle catastrophe peut faire tomber sur une famille respectable une parole imprudente apportée par la rumeur publique aux magistrats qu'elle obligerait à une enquête dont la conséquence serait les galères et peut-être pis encore. » Cette affaire, trop grave pour que, même après tant d'années écoulées, j'en puisse parler librement et surtout divulguer les noms des personnes compromises, avait été pour mon mari une source d'ennuis. Bien qu'il n'eût avec les principaux personnages mêlés à cette triste aventure du monde parisien que des relations peu fréquentes excluant toute intimité, il s'était vu choisi par l'héroïne

elle-même pour retirer des mains d'un jeune homme qui lui avait servi de paravent des lettres fort compromettantes. Je crois bien que M. de *** avait fini par comprendre le rôle qu'il avait d'abord inconsciemment rempli ; mais, en gens dignes du nom illustre qu'ils portaient, le père et le fils, bien qu'ayant intérêt à conserver ces lettres dans lesquelles ils trouvaient une protection contre la vengeance d'une femme absolument vicieuse, n'hésitèrent pas à les remettre entre les mains de M. de La Ferronnays, imposant seulement la condition, pour des motifs particuliers et avoués au dépositaire de ces papiers, qu'il les conserverait entre ses mains et ne s'en dessaisirait qu'à une époque qu'ils déterminèrent. Mon mari, parti pour prendre son service annuel auprès de Monseigneur, me confia le paquet scellé comme il l'avait reçu, me disant de le restituer s'il était réclamé avant son retour, mais seulement à l'époque fixée pour la restitution. La fille la plus éhontée, la plus cynique qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer, vint me trouver alors, et je fus heureuse en lui remettant ses lettres, de me sentir à jamais débarrassée d'elle et de ses sinistres affaires. Je me sers avec intention du mot sinistre.

M. Berryer était un grand charmeur qui exerçait sur toutes les femmes une irrésistible influence. Ma mère elle-même, la plus irréprochable des mères de famille, avait pour lui des complaisances auxquelles jamais elle ne se serait laissée entraîner pour personne. Un homme n'a pas impunément en lui un charme aussi puissant ; la jeunesse de M. Berryer, profondément chrétien,

fut souvent en désaccord avec sa foi religieuse ; mais il la retrouva tout entière au moment de la mort ; et sa sérénité à l'heure suprême était si grande que le P. de Pontlevoy, qui l'assistait, en fut effrayé, jusqu'à ce qu'il eût reconnu qu'elle lui était inspirée par un incommensurable amour de Dieu.

Les sentiments politiques de ma famille étaient en parfait accord avec ceux du chef de la droite. Mon père avait en horreur les hommes de la Révolution et le disait hautement. Il s'exprimait même parfois sur Louis-Philippe dans des termes que nous ne nous permettons plus d'employer maintenant. Il nous avait élevées, ma sœur et moi, dans les mêmes idées. Souvent il racontait qu'à l'époque de la Restauration, lors d'un procès où il était juré, le procureur du roi pria le président du tribunal de demander à un témoin qui allait déposer s'il ne s'appelait pas Vauversin et s'il n'était pas un des cinq misérables qui avaient fait frire le cœur de la princesse de Lamballe et l'avaient mangé. Poussant un cri d'effroi, ce monstre s'enfuit du tribunal et ne reparut jamais.

Un jour, amenée par ma mère chez une personne de notre famille d'humeur bizarre, qui professait des idées avancées en politique, seulement pour se montrer en désaccord avec ses parents et surtout avec son mari, j'y rencontrai une vieille dame dont les allures, tout enfant que j'étais, me parurent fort étranges ; et ma mère, attirant par un signe mon attention sur elle, me dit : « Souviens-toi que tu as vu une tricoteuse. » Cette dame se nommait Mme ***, et je ne désignerai

pas ses descendants, qui ne portent pas le même nom et qui ont effacé le passé de leur aïeule par une conduite toujours honorable et loyale.

Lady Holland avait tenu une grande place dans la société anglaise, je puis même dire dans la société européenne, en maintenant intacte la tradition de Holland-House, la magnifique demeure dont l'étendue, malgré les coupures qui ont été faites, représente encore presque un quartier de Londres, et dont le nom rappelle ceux des hommes qui illustrèrent l'Angleterre au siècle dernier. La vie de lady Holland avait été fort orageuse, et déjà, comme lady Augusta Coventry, elle avait eu de certaines aventures qui ne sont pas ordinaires dans la vie des jeunes filles. N'ayant pas eu d'enfants de leur mariage, lord et lady Holland adoptèrent une petite fille dont on n'a jamais connu l'origine. Avec des phrases mystérieuses, lady Holland donnait à entendre que cette jeune fille était digne, par sa naissance, de tous les respects, et l'on en vint à chercher à deviner à quoi ces paroles pouvaient faire allusion. Toutes les idées émises restèrent à l'état de conjectures. Une des plus sottes fut de faire courir le bruit, répandu même par les amis intimes de lady Holland, qu'elle était la plus jeune fille du comte de Montaigu, dernière enfant de sa femme, morte en la mettant au monde. D'après cette version, M. de Montaigu n'aurait jamais pu se décider à garder auprès de lui l'enfant qui lui avait coûté si cher et s'en serait débarrassé en faveur de lord et de lady Holland. Les Montaigu, justement indignés qu'on leur prêtât un rôle si peu en rapport avec

leur honorabilité, purent facilement se défendre : l'enfant de M. de Montaigu était un garçon mort quelques heures après sa naissance.

La jeune fille dont il s'agit, protégée par lady Holland, fut mariée avec le plus grand éclat, à Holland-House, au prince Lichtenstein. Toute l'aristocratie anglaise assista à la cérémonie nuptiale, et ce fut le prince de Galles qui lança dans la voiture des mariés, au moment de leur départ, le traditionnel soulier de satin blanc. Elle se brouilla plus tard avec sa mère adoptive et mourut fort jeune, s'étant couverte de ridicule à Berlin, où son mari était attaché à l'ambassade d'Autriche, par les prétentions singulières qu'elle affichait. Un exemple relativement récent dans le monde de Paris est venu prouver une fois de plus que les adoptions, si elles apportent de grands avantages à ceux qui en sont l'objet, font rarement le bonheur de leurs bienfaiteurs; l'ingratitude est une des lois de l'humanité le plus souvent mises en pratique.

De Naples, j'allai retrouver, dans ce qui restait encore des États pontificaux, ma belle-fille et mon fils, en garnison à Velletry. C'était une petite ville située au milieu des montagnes, dans un pays où le brigandage s'exerçait encore, ce qui la rendait un poste assez dangereux. Il était en outre impossible de s'y installer à peu près convenablement, et je me hâtai d'emmener mon fils et ma belle-fille à Rome, formant bien le projet de faire tous mes efforts pour qu'ils y restassent.

Après quelques semaines passées à Rome à refaire

connaissance avec les souvenirs des sociétés païenne et chrétienne que renferme cette ville unique au monde, et après m'être agenouillée devant le Saint-Père, alors Pie IX, je repris le chemin de la France ; profitant, pour franchir le mont Cenis, du chemin de fer aérien, maintenant tout à fait abandonné, et je crois même détruit, et que je trouvais bien préférable à celui qui existe aujourd'hui. On était affranchi des longs tunnels et de l'odeur infecte dont on n'est qu'en partie préservé, malgré qu'il vous soit imposé de fermer hermétiquement les vitres des wagons. Je me rendis directement à Saint-Mars, où m'a toujours ramenée la date, à jamais douloureuse pour mon cœur, du 21 décembre. M'incliner devant la tombe où reposent ma mère et mon mari, les deux grandes affections de ma vie, m'a toujours été une consolation ; et, si l'avenir me l'enlève, ce sera une grande douleur ajoutée à toutes celles dont j'aurai été accablée pendant mon passage sur cette terre. Puisse-t-on, du moins, me rapporter à la place que je me suis fait réserver entre eux !

L'hiver suivant, je rentrai peu à peu avec modération dans la vie du monde. On pouvait encore alors, à Paris, passer agréablement ses soirées sans se jeter au milieu du tourbillon des fêtes, qui étaient d'ailleurs beaucoup plus fréquentes aux Tuileries que dans la société où me place le nom que je porte. Nous entendions de loin les échos de ces magnifiques réceptions ; malheureusement, de plus en plus le luxe qu'on y déployait s'introduisait chez les jeunes femmes de notre monde ; et ce n'était plus le temps où, le printemps

venu, nous dansions en robes de tarlatane de toutes les couleurs, confectionnées par nos femmes de chambre et dont le prix ne s'élevait jamais au-dessus de 20 francs ; ce qui ne nous empêchait pas de nous fort bien amuser.

Dans les déplacements de Compiègne et de Fontainebleau, la toilette des femmes était portée à des prix insensés. Un jour, ma mère ayant demandé à Mme de Tascher, sa voisine de campagne, dont le gendre, M. de Montbrun, était préfet du palais, si sa fille n'était pas au nombre des invités du voyage annoncé par les journaux : « Mais, lui fut-il répondu, elle ne pourrait accepter l'invitation ; il faut chaque jour avoir deux robes nouvelles, et ma fille n'en a pas le moyen. » On racontait qu'une des plus jolies femmes de l'entourage impérial avait commandé, chez une des grandes couturières du moment, — les couturiers, à l'exception de Worth, étaient encore complètement inconnus, — une robe dans l'étoffe de laquelle étaient tissés des entre-deux en point d'Alençon, et que la note à payer avait été de 4.500 francs. C'était de l'argent bien placé ; car le mari de la jolie dame obtint d'emblée, aux finances, un poste fort lucratif.

L'hiver de 1869 fut celui où je commençai à ouvrir les portes de mes salons. Au milieu de la société du faubourg Saint-Germain, qui était encore alors très fermée, les étrangers de distinction habitant Paris ou ceux qui s'y trouvaient de passage rencontraient toujours chez moi un bienveillant accueil. Aucune intimité ne s'était établie entre la famille de ma belle-fille, qui

était aussi celle de mon mari, et moi. Pourtant, la duchesse des Cars m'avait toujours témoigné une grande bienveillance, qu'elle continua à me marquer jusqu'à sa mort. Elle était née Sourche de Tourzel, de même maison que ma belle-mère; et avec sa mère issue des sires de Pons, ainsi qu'avec sa sœur, Mme de La Rochefoucauld, s'éteignait une des plus anciennes maisons féodales de notre pays. Malgré qu'elle fût extrêmement sourde, on se trouvait toujours avec plaisir auprès d'elle, et on jouissait beaucoup de son esprit très primesautier. Avec sa parente et son amie, alors la duchesse de Liancourt, c'était un assaut de reparties spirituelles, de mots piquants sans être jamais blessants. Très honnête et très respectable pendant toute sa vie, un jour, exaspérée contre son mari, — que ses opinions politiques avaient entraîné dans des spéculations où s'étaient engouffrées des sommes importantes, ce qui obligeait à des sacrifices qui lui étaient particulièrement pénibles, — elle arrive chez son amie Mme de Liancourt : « — Ah! ma chère, que de chagrins me cause M. des Cars! et quand je pense que je ne l'ai jamais trompé, et que maintenant il n'est plus temps de le faire! » Elle était d'une inexactitude qu'aucun reproche, qu'aucune leçon, — et sa mère fort peu commode ne les lui ménageait pas, — n'étaient parvenus à corriger. Elle arrivait toujours à l'église d'Abondans bien après l'heure indiquée pour y célébrer la messe, et le curé, pénétré de respect pour les grands seigneurs, comme l'était alors le clergé, attendait qu'elle fût présente pour monter à l'autel. Sentant ce qu'il y

avait d'inconvenant à être la cause d'un bouleversement dans les heures du service religieux, et cependant ne pouvant triompher de ses habitudes, elle finit par dire au prêtre : « Monsieur le curé, je n'aime pas la messe au commencement. » Elle adorait ses filles, particulièrement peut-être la duchesse de Vallombroza, dont le charme en tout cas justifiait bien une préférence. « Mes filles sont délicieuses, disait-elle ; elles sont Tourzel. Mes fils sont des Cars ; » et elle accompagnait cette déclaration d'une grimace significative. Elle était la petite-fille de la duchesse de Tourzel, née Croy, qui fut la dernière à exercer la charge de gouvernante des enfants de France avant la Révolution. Le roi, en lui confiant ses enfants, lui avait dit : « Madame, l'amitié de la reine avait appelé au poste que vous allez occuper la duchesse de Polignac ; c'est à vos vertus que vous le devez. »

La duchesse des Cars avait une petite faiblesse, celle de croire sa naissance très supérieure à celle de son mari : prétention absolument fausse. Les Sourche anoblis au xve siècle, ce siècle si fertile en anoblissements, eurent de grandes alliances et de grandes charges ; et l'origine de leur titre ducal fut l'élévation de Mme de Tourzel à la dignité de gouvernante des enfants de France ; car à cette situation un titre était toujours attaché.

L'intérieur de ma sœur en était un pour moi. J'étais heureuse de me sentir, auprès d'elle, une existence de famille, que me refusait la volonté de mon fils de suivre la carrière militaire. Peu à peu nous approchions

des jours funestes qui allaient décimer la France et lui arracher deux de ses plus belles provinces. On faisait, dans les salons politiques du monde royaliste, des avances très marquées à M. Thiers, qui, fort hostile à l'Empire, semblait devoir se rapprocher de la monarchie. C'était oublier ses origines et surtout ses débuts dans la vie. Il ne pouvait pas être à son aise vis-à-vis de gens respectables, appartenant à une famille très obscure du Midi, sur laquelle son obscurité n'a pas empêché qu'il circulât des bruits peu flatteurs. Je ne sais comment il était arrivé dans la maison du prince de Talleyrand en qualité de petit secrétaire. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, connu sous la désignation du philosophe, avait demandé à M. de Talleyrand de lui envoyer à Liancourt, où il s'était retiré un peu en disgrâce, un jeune homme intelligent et capable de lui venir en aide dans les travaux dont il s'occupait. Choisi par M. de Talleyrand, M. Thiers fut envoyé à Liancourt auprès du chef de la maison de La Rochefoucauld. Après y être resté deux ou trois années, le jeune secrétaire, dont les sentiments ne devaient pas être très en harmonie avec ceux du grand seigneur auquel il était momentanément attaché, le quitta pour se lancer par le journalisme dans la vie politique. Il noua des relations intimes avec une femme d'assez mince extraction, appartenant à la plus petite bourgeoisie (car elle était la fille d'un marchand drapier s'appelant Mathéron), mais à laquelle la fortune de son mari avait donné une certaine situation dans le monde de la finance. Mme Dosne devint l'Égérie de l'homme encore inconnu

destiné à prendre une grande place dans l'histoire du pays. Mis peu à peu en évidence, cet homme, dont les débuts avaient été si modestes, se vit porté au milieu d'une société très supérieure à celle qu'il avait connue jusque-là, et Mme Delessert éprouva le désir de lui faire épouser sa sœur, Mlle Delaborde, aussi remarquable par son charmant visage que distinguée par son esprit. Ce mariage, en élevant M. Thiers bien au-dessus de ce à quoi il pouvait justement prétendre, en flattant son orgueil, eût peut-être modifié tous ses sentiments. M. Berryer, qui était sa dupe, connaissait très bien cependant les petits côtés de son caractère et prenait le soin de lui répéter souvent que sa femme avait l'air et les allures d'une duchesse : ce qui était une abominable flatterie. Quoi qu'il en soit, Mme Dosne, très vulgaire, mais très intelligente, comprenant le danger qui la menaçait de voir un homme qu'elle comptait employer à développer la fortune de son mari, lui échapper, se hâta de lui faire épouser sa fille le jour même où celle-ci atteignit l'âge de quinze ans. Le mariage fut célébré à minuit, et précédé la veille de la première communion de la jeune fille, condition imposée par la reine Amélie pour qu'elle lui fût présentée. M. Thiers était alors ministre du Commerce, et en sortant de l'église toute la famille Dosne se transporta à l'hôtel du ministère, où, si la chronique dit vrai, l'âge de Mme Thiers fut une excellente excuse pour que Mme Dosne ne lui cédât pas la place qu'elle occupait depuis bien des années. Les personnes qui ont vécu dans l'intimité de cet intérieur assu-

raient que Mme Thiers était très au courant des incidents de la vie de sa mère, et que cette connaissance lui donnait sur elle et sur M. Thiers une autorité dont elle usait à ce point que, plus tard, lorsque M. Roger, — qu'on appelait Roger du Nord, et qui, au point de vue politique, était un des fidèles du maître de la maison, — se trouvait dans l'appartement particulier de la jeune femme, il était interdit au mari d'y pénétrer. Cette liaison dura longtemps et se rompit quand, à l'époque de la guerre de Crimée, Mme Thiers, très altière et très violente, ne permit pas à M. Roger d'aller soigner son fils, qui venait d'être blessé et que, s'inclinant devant la volonté de Mme Thiers, il ne revit jamais.

Tout ce qui se passait dans cet intérieur était si connu qu'on eut grand'peine à décider la reine Amélie à ce que Mme Dosne lui fût présentée; quand ce sacrifice lui fut imposé par les exigences de la politique, je crois qu'elle eût volontiers dit, en modifiant toutefois le premier mot de la phrase, comme le fit plus tard la reine d'Italie recevant Crispi : « Je suis une reine constitutionnelle. »

Au mois d'août 1869, la France perdit un grand serviteur, dont la mort a peut-être eu des conséquences désastreuses sur ses destinées; car l'empereur aurait trouvé en lui plus tard, de nouveau, une résistance sérieuse à ses projets. Le maréchal Niel mourut. Deux fois, pendant les années où il fut ministre de la Guerre, averti par le fil télégraphique communiquant directement de son cabinet de travail à celui de

l'empereur que la guerre allait être déclarée, il avait répondu par la menace qu'on savait sérieuse de sa démission. Mais ce dernier défenseur des intérêts de notre pays disparaissant, nous étions livrés, sans protecteurs, à toutes les extravagances qu'enfantait le cerveau de l'impératrice et qui étaient accueillies avec enthousiasme par son entourage intime.

L'état de santé de l'empereur, que la mort tenait déjà entre ses griffes, doit lui servir d'excuses au tribunal de l'histoire, et on se prend de pitié en songeant à ce que, moralement et physiquement, il a souffert pendant ce qu'on a justement appelé « l'Année terrible ». Cet état de santé, connu de l'impératrice, était la cause de sa volonté de faire déclarer la guerre. Elle ne doutait pas que la guerre ne fût une succession de victoires, et que, sous la protection d'une armée victorieuse, la mort de l'empereur survenant, elle ne devînt régente de son fils. Sans sa regrettable intervention, quelques-uns de nos plus grands désastres et leurs fatales conséquences nous eussent été épargnés. C'est elle qui a fait retourner vers Sedan l'armée du maréchal Mac-Mahon se dirigeant sur Paris. Elle s'opposait à ce que son mari, dont le retour dans la capitale ne pouvait être évité, si l'armée y rentrait, y revînt; croyant que son éloignement, précédant une abdication, assurait la couronne à son fils et la régence à elle-même. Il est certain que la déchéance de Louis-Napoléon eût été prononcée, comme elle le fut, quelques jours plus tard, après l'écrasement de Sedan; mais, avec une armée de secours, la capitale se défendait; et la

nécessité, qui s'imposait à nos ennemis, de laisser de forts contingents devant Metz, ajoutait à nos chances de salut.

En attendant l'effondrement, un plébiscite avait donné au régime impérial une majorité plus considérable que jamais. Se croyant sûr de l'avenir, le monde impérial dansait, festoyait avec plus d'entrain qu'il ne l'avait encore fait.

Ma belle-fille était arrivée à Paris vers le 1er juin, amenant avec elle sa jolie petite fille ; et une soirée dansante eut lieu dans mon salon à son retour. Ce fut à peu près la dernière réunion animée de la saison. Mon fils vint bientôt rejoindre sa femme. Toute la famille se réunit peu de jours après, pour assister au mariage d'Yvonne de Blacas, dont les premiers jours furent aussi pénibles que les derniers furent cruels. Elle allait devenir la femme d'un homme de grande naissance, fort agréable de sa personne, mais fort peu intelligent. Il avait été question qu'Alexandre Wittgenstein épousât Henriette de Biron. Le marquis de Biron, qui était fort écouté dans sa famille et qu'on traitait comme un grand-père plutôt que comme un oncle, n'aimant pas les étrangers, se résignait difficilement à un mariage qui, cependant, était fort brillant. Alexandre Wittgenstein se chargea de fournir des arguments à la résistance qu'il opposait à son admission parmi les siens. Comme il était assis devant la fenêtre du salon de Mme de Biron, d'où l'on voyait le pont des Invalides, s'adressant à Mme de Biron, il lui demanda tout à coup ce qu'elle penserait le jour où elle le verrait à la tête de son escadron défiler

sur ce pont. Le soir même il reçut son congé. La princesse sa mère, femme bien connue pour sa grande beauté et ses vertus, pensa alors aux Blacas, ses amis de tout temps, et le sort d'Yvonne fut remis entre les mains de son fils. Une grave maladie de la jeune fille ne permit pas que la cérémonie du mariage eût lieu à l'époque d'abord choisie ; elle fut célébrée seulement le 14 juin 1870. La déclaration de guerre surprit les jeunes gens au milieu de leur voyage de noces. Ils revinrent en toute hâte à Dusseldorf, où la jeune princesse Wittgenstein passa tout le temps de la guerre avec la pensée douloureuse que son mari combattait dans les rangs de nos ennemis. La suite de sa vie de femme fut en harmonie avec ses commencements. Elle mourut, fort jeune encore, au mois d'octobre 1881, si brusquement que l'annonce de sa maladie arriva à sa famille peu de temps avant celle de sa mort.

Bien qu'on eût atteint le mois de juillet 1870, on vivait dans une sécurité complète. Le général de Rochebouet, mon très proche parent par alliance, était désigné cette année pour l'inspection des côtes de l'Ouest, et un bateau à vapeur de l'État avait été, dans ce but, mis à ses ordres. Il me proposa de venir le rejoindre à Cherbourg, m'assurant que l'exploration de notre littoral m'intéresserait, et voulant bien ajouter que je lui serais utile pour recevoir les officiers qu'il devait inviter à sa table. Il n'eut pas beaucoup de peine à me convaincre, et j'acceptai avec empressement sa proposition. Le matin de mon départ, ma belle-fille, qui avait dîné

la veille chez la duchesse de Galliera, vint me mettre en voiture. Elle s'était rencontrée là avec M. de Werther, ministre de Prusse à Paris, qui devait partir le lendemain matin pour aller rejoindre son roi à Ems. Il avait exprimé les espérances les plus pacifiques, disant que jamais l'Europe n'avait été assurée d'un plus long repos et qu'aucune inquiétude ne devait troubler les personnes qui s'éloignaient de Paris.

Le salon de la duchesse de Galliera était, avec celui du duc Pozzo di Borgo, le seul dont les portes nous fussent constamment ouvertes ; mais celui du duc Pozzo nous appartenait bien plus exclusivement que l'autre, où le mélange de toutes les sociétés, de toutes les opinions était beaucoup plus complet. Par droit d'hérédité, le duc Pozzo devait détester l'Empire et tout ce qui en relevait; et il usait largement de son droit. Jamais on n'aperçut chez lui une seule personnalité gouvernementale, sauf une fois pourtant, dans des conditions assez comiques. L'hôtel Pozzo, où l'on recevait tous les mercredis, était situé rue de l'Université, en face du bâtiment d'un ministère, celui des Travaux publics, je crois. A une de ses réceptions hebdomadaires, on vit entrer une femme, jeune encore et de tournure agréable, qui avait attaché à son corsage un bijou qu'on n'était guère habitué à apercevoir dans ce salon. C'était le chiffre de l'impératrice porté par l'une de ses dames. La comtesse de Rayneval, fort étonnée de ne pas découvrir les maîtres de la maison où elle croyait être, s'informa auprès d'une des femmes dont le visage lui était familier au milieu de cette réunion toujours assez

nombreuse. Reconnaissant son erreur, elle se confondit en excuses et se dirigea en toute hâte vers la porte; mais, avec une courtoisie qui malheureusement n'est pas toujours l'apanage des gens bien nés, M. Pozzo lui offrit le bras et la reconduisit à sa voiture. Ce fut tout un événement que cet incident; on s'en amusa pendant quelques jours dans notre société alors encore très exclusive.

Les affirmations pacifiques du baron de Werther, que je ne devais plus revoir qu'à Berlin, me permirent de quitter Paris, avec le chagrin que j'éprouvais toujours à m'en éloigner, mais sans préoccupations, et très heureuse à la pensée que mon fils et ma belle-fille viendraient bientôt me retrouver à Saint-Mars.

Le lendemain de mon arrivée à Cherbourg, j'employai la matinée à me promener dans les ateliers, sur le port, et partout régnait un calme absolu. Je me rappelle que, dans une immense galerie, j'aperçus au travail un seul ouvrier. C'étaient des apparences terriblement trompeuses, et l'heure du gâchis ne devait pas tarder. Le second jour, je m'embarquai avec le général et ses officiers sur le bâtiment mis à sa disposition. Il visitait les uns après les autres les forts, les magasins, tous les établissements de la défense de la côte qui relevaient de son inspection; chaque fois qu'il remontait sur le navire, dans un état de suprême agitation, il me disait : « — C'est horrible; c'est un désordre épouvantable; c'est comme si, quand vous voulez vous habiller, vous aviez vos robes à Paris et vos souliers à Saint-Mars. Les canons sont d'un côté, les

boulets de 'autre ; les munitions sont partout insuffisantes et, si nous avions la guerre, la défaite serait certaine. » Et moi de lui répondre, avec un sourire dédaigneux : « — Que vous êtes ridicule avec votre guerre ; personne n'y pense ; personne ne la veut! » Quelques heures plus tard, en abordant à Cherbourg, nous nous aperçûmes qu'il y régnait un mouvement inaccoutumé, une agitation étrange ; et en arrivant à l'hôtel, tandis qu'on me remettait des lettres m'annonçant le brusque changement qui s'était opéré dans la situation politique, le général recevait un ordre du ministère le rappelant à Paris. Son aide de camp, le capitaine devenu le général Berge, sautait de joie en voyant la guerre poindre à l'hôrizon. « — Mais, croyez-vous donc, Berge, que nous soyons bien préparés à la guerre ? » lui demandait son chef. « — Non, mon général ; mais, plus nous attendrons, moins nous serons prêts. »

Partant immédiatement pour Paris, M. de Rochebouet se vit confier la mission pleine de responsabilités d'inspecter la frontière de l'est, qui allait être évidemment la plus menacée. Il avait pour collègue le général Ducrot, qui, depuis plusieurs années commandant à Strasbourg, avait pu se rendre compte et avertir le Gouvernement des périls qui nous menaçaient, et dont les avis n'avaient pas plus été écoutés que ceux de Stoffel. De retour de leur expédition à travers l'Alsace, les deux officiers généraux se présentèrent ensemble chez le maréchal Lebeuf. Leurs rapports étaient loin de pouvoir satisfaire le maréchal. A M. de Rochebouet, qu'il connaissait moins, il lui suffit, le compte rendu écouté,

de tourner le dos sans répondre ; mais, plus à son aise avec le général Ducrot, il le traita d'imbécile. Le fait est que ces deux rapports étaient un terrible démenti à l'affirmation du maréchal, plus courtisan que soldat, assurant qu'il ne manquait pas aux équipements des troupes un seul bouton de guêtre.

Le lendemain, je prenais la route de Saint-Mars, non sans regret, car j'étais bien avide de nouvelles ; mais je savais qu'on me reprochait de saisir toutes les occasions qui se présentaient de fuir la campagne, que je n'aimais guère, il est vrai ; et le respect humain vint à mon secours pour me faire résister à mes entraînements. En chemin, je m'arrêtai à la Lucazière, je trouvai ma belle-sœur chez sa fille, Mme de Brézé. Après m'avoir reçue au moment de mon mariage assez froidement, ma belle-sœur était devenue très bonne et très aimable pour moi, et m'a soutenue parfois dans des occasions délicates, entre autres celle du mariage de mon fils.

A Saint-Mars, je n'eus pas le temps de me livrer à de longues réflexions ; me dirigeant, le 21 juillet au matin, vers la chapelle où le curé du village allait célébrer la messe anniversaire de ma bien-aimée maman, selon le nom que je lui donnai toujours, je vis, à mon grand étonnement, une voiture entrer dans la cour, amenant mon fils et ma belle-fille. Mon fils avait peut-être trop précipitamment pris le parti d'envoyer sa démission à Rome et de rentrer ainsi comme sous-lieutenant dans le régiment de cuirassiers dont il était seulement détaché. Je voyais dans cette décision, assez contraire aux règlements militaires, un parti pris

de servir désormais en France et d'aller par là contre la volonté absolue de son père, qui fut toujours la règle de ma conduite. Il fallait que, le soir même, il repartît pour Chartres, où le régiment tenait garnison et où on faisait activement des préparatifs pour le départ à la frontière, qui était imminent. Il n'y avait plus qu'à appeler la résignation à son aide ; mais je ne pouvais me séparer de lui aussi brusquement, et en outre, bien que j'ignorasse encore dans quel état de désordre se trouvait le pays, ma belle-fille était trop jeune et attirait trop l'attention pour revenir seule, après le départ de son mari, de Chartres à Paris. Il fut donc convenu que je quitterais Saint-Mars le lendemain matin et que, si je ne recevais pas une dépêche, — j'en étais à croire qu'on en pouvait encore recevoir, — je m'arrêterais pendant quelques heures au Mans, où m'appelaient des affaires de succession que les Prussiens, plus tard, se chargèrent de régler en partie, en enlevant les meubles et les quelques objets d'art qui me revenaient.

Au Mans, on commençait à se rendre compte de l'état de désorganisation dans lequel était le pays, à la veille d'entreprendre une guerre aussi redoutable. Partout, dans les gares, des buffets étaient dressés pour donner à manger et surtout à boire aux soldats, et lorsqu'on ne leur permettait pas de descendre, c'était dans les wagons qu'on leur portait du vin et de l'eau-de-vie et que l'on trinquait en chantant et en hurlant d'une façon qui narguait la discipline. Aucun ordre dans le service des trains ; les vagons chargés de troupes

s'amoncelaient dans les gares. Au Mans, pour gagner le guichet où se distribuaient les billets des voyageurs, il me fallut marcher sur les corps, — je devrais dire sur les cadavres, — de deux hommes de troupe ivres-morts. En voyant cet impardonnable désordre, tout ce qui m'avait été dit, trois ans auparavant, par le général de Rochebouet, à son retour d'une inspection en Alsace, me revenait à la mémoire. Il m'avait parlé de l'espionnage que les Allemands y exerçaient, de la propagande qu'ils y faisaient. Je me rappelai aussi que mon mari, accompagnant Monseigneur à la cour de Saxe, avait su, par les princes de la maison royale, que ceux de la maison de Brandebourg, en visite à Dresde chez le roi, avaient en poche le plan de la campagne de France avec Paris pour objectif; et il me paraissait que nous nous préparions étrangement à soutenir la lutte contre une ennemi qui semblait, depuis longtemps déjà, avoir tout mesuré, tout calculé pour s'assurer les meilleures chances de vaincre. Mais c'est ce qu'on aurait eu mauvaise grâce à dire; vous eussiez été accusé de manquer de patriotisme; qui sait? on aurait même pu vous faire un mauvais parti. Et je gardai pour moi mes tristes réflexions.

Après de longs retards causés par l'encombrement de la voie et des gares, j'arrivai à Chartres, où je tremblais de ne plus trouver le régiment dans lequel comptait mon fils. Mais on ne se hâtait, Dieu merci! pas plus là qu'ailleurs, et j'eus encore le temps de lui dire adieu, le cœur bien angoissé, et de prendre possession de ma belle-fille pour la ramener à Paris.

Le lendemain était un dimanche. Je sortis, le matin, mon livre de prières à la main ; ce qui me valut d'être insultée et de comprendre par là que nous étions entrés dans l'ère des révolutions. Les illusions étaient si générales, malgré la proclamation trahissant de vives inquiétudes adressée par l'empereur aux troupes, que je finis par croire, comme tout le monde, que notre armée entreprenait une promenade et qu'elle se reposerait à Berlin. Il y avait encore pourtant quelques esprits plus clairvoyants, et j'entendis un jour M. Demachi, que j'étais allé voir dans son bureau, me dire : « Il faut vous occuper de vos affaires, les régler, et qu'elles soient toutes bien en ordre le jour où les Prussiens entreront dans Paris. » Je pensais bien aussi parfois à ce que m'avait dit le général de Rochebouet, au retour de la campagne d'Italie, de l'absence d'autorité des chefs sur les hommes, qui, se lançant à l'aventure contre l'ennemi, pouvaient amener, à la première guerre sérieuse, des défaites. Un jour j'avais entendu un échange de propos entre le duc de Rohan et le général Cler, qui fut tué à Magenta ou à Solférino : « Général, disait M. de Rohan, qui, sous le Gouvernement de nos rois avait commandé un régiment des hussards de la garde, je rencontre sans cesse avec le plus vif étonnement des soldats de la garde ivres. De mon temps, quand un colonel de la ligne nous envoyait des ivrognes, ils lui étaient réexpédiés à ses frais. — Vous avez mis le doigt sur la plaie, Monsieur le duc; lorsque nous infligeons des punitions à nos hommes, l'empereur les lève. »

Malgré que, par moment, on se sentît en proie au découragement, la confiance reprenait promptement le dessus. Un hasard me fit rencontrer Mme de Flavigny, qui s'était associée à son mari, président de la Société de secours aux Blessés, pour tout ce qui concernait le service des femmes. Elle me demanda ce qui me retenait à Paris et si je ne serais pas disposée à faire partie du comité s'organisant pour recueillir tous les secours en linge, en literie, en argent, qui allaient devenir nécessaires, — c'était indispensables qu'il aurait fallu dire, — grâce à l'imprévoyance du Gouvernement, dont nous ne soupçonnions pas alors toute l'étendue. J'acceptai d'autant plus volontiers que ma position, à la tête de l'œuvre de Marie-Thérèse, m'avait valu, dans les départements, des relations suivies avec des personnes que j'espérais, avec raison, pouvoir nous venir en aide dans le moment présent. Cette rencontre, en réalité, décida de mes projets ultérieurs. Le lieu de réunion du Comité était le Palais de l'Industrie, où nous nous tenions dans la salle tendue de velours vert parsemé d'abeilles en or, où se voyaient les portraits en pied de l'empereur et de l'impératrice. C'était sous leurs regards que nous nous livrions à la correspondance fort étendue dont le but était d'attirer à nous tous les secours dont nous avions besoin. Les magasins occupaient le rez-de-chaussée; et les salles du premier étage, voisines de celles qui nous avaient été consacrées, se remplissaient de lits destinés aux malades, aux blessés, qui ne devaient pas nous manquer. J'étais allée passer une journée au château de Dangu, où ma belle-

sœur La Ferronnays se trouvait établie avec sa sœur la duchesse d'Istrie, qui paraissait mourante et qui, pourtant, survécut plus de trois années encore.

Le lendemain matin, désireuse de recueillir des nouvelles comme on l'était alors, j'arrêtai sur le boulevard un homme d'affaires que je connaissais, et je lui demandai si, depuis la veille, il s'était passé quelque chose d'important, et négligemment il me répondit : « Oh ! nous avons franchi le Rhin. — Mais voilà un événement d'une grande importance effectivement, m'écriai-je. — Oh ! c'est-à-dire, il doit l'être. » Et voilà dans quelle singulière inconscience se trouvait l'esprit public.

Il était convenu avec Mme de Biron que, pour rester au courant des nouvelles de la guerre, recevoir plus facilement les lettres, au lieu de retourner à Saint-Mars, je m'établirais avec ma belle-fille dans son habitation de Fontenay, située dans la direction de l'est, à 12 lieues environ de Paris.

Les premiers bulletins, passablement ridicules, célébrèrent l'entrain du petit prince, la victoire de Sarrebrück. Ils furent pris au sérieux. J'en haussai les épaules, ce que l'on attribuait à mon peu de sympathie pour la famille impériale. Mais, un jour inoubliable, ayant été appelée à la lingerie pour en faire les honneurs au marquis et à la marquise de Gontaut Saint-Blancard, qui me l'avaient demandé, je les trouvai assez préoccupés d'une lettre reçue de leur fils Théodore, dont le régiment était placé aux avant-postes, à Wissembourg, et qui leur mandait, comme un fait important, qu'il était rentré sain et sauf dans cette ville. M. de

Gontaut cherchait pourtant à rassurer sa femme, quand M. de Villeneuve-Bargemont, alors un des maires de Paris, venant à nous le visage bouleversé, nous annonça notre première défaite. C'était un pénible son de cloche. Ma belle-fille, sous l'escorte de son père, était allée passer quelques jours auprès de mon fils dans l'est. Je ne fus pas étonnée de la voir revenir le soir même ; elle le fut que je l'attendisse. Comme elle dînait avec son père et son mari, un sous-officier était entré annoncer à mon fils que le régiment avait ordre de se mettre immédiatement en route. Deux jours plus tard éclatait le désastre de Freschwiller ou de Reischoffen, comme on l'appelle indifféremment, le premier de nos sanglants désastres, où l'héroïsme de nos malheureux soldats ne put résister aux masses humaines, qui, se renouvelant sans cesse, finirent par les écraser. Puis, ce fut la déroute de Forbach que l'on nous annonça. Je l'appris au moment même où je partais pour accompagner, au camp de Châlons, Mme Louis d'Imécourt, allant retrouver son fils récemment sorti de Saint-Cyr et qui devait bientôt, avec son régiment, rejoindre les corps d'armée engagés sur la frontière de l'est. Je pensais être de retour le soir même, et j'en avais fait la condition à Mme d'Imécourt, ne voulant pas laisser ma jeune belle-fille seule à Paris pendant plus de quelques heures ; mais j'avais compté sans le désordre qui régnait partout. Les trains où s'entassaient les troupes ainsi que les voyageurs s'entrecroisaient et n'avançaient pas. A une des haltes fréquentes, j'aperçus le général Changarnier, l'air affolé, criant qu'il

se rendait auprès de l'empereur au camp de Châlons, où il le croyait ; mais je lui appris que l'empereur en était parti, et il continua son voyage vers les frontières de l'est. Nous croisions sur la voie des wagons combles de gardes-mobiles, à moitié ou plus qu'à moitié ivres, hurlant des chants patriotiques, ne paraissant soumis à aucune discipline et nous donnant une triste idée des services qu'ils allaient pouvoir rendre à notre pauvre armée. Ce fut dans l'après-midi seulement que nous arrivâmes au camp ; il fallut bien nous décider à y coucher, dans l'impossibilité de trouver un train pour nous ramener, le soir, à Paris. On fit mon lit sous une tente et ,grâce à l'habileté du jeune du Quesnoy, qui avait acquis ce talent à Saint-Cyr, je fus très bien couchée ; le lendemain, dès l'aube, je voulus absolument partir et, abandonnant Mme d'Imécourt, je regagnai la station du chemin de fer, où, dans un wagon, je me rencontrai avec deux officiers d'infanterie qui arrivaient du théâtre de la guerre. L'un d'eux raconta qu'amenant un détachement d'hommes qui devaient être versés dans des régiments placés à la frontière, et ne sachant pas auxquels ces hommes appartenaient, il avait assisté de loin avec eux au combat de Forbach ou de Pickren. L'autre officier racontait à peu près les mêmes faits. Le désordre était si grand que les renseignements les plus indispensables étaient impossibles à recueillir. Je fus atterrée de leurs récits ; mais quand, de retour à Paris, je racontai ce que j'avais entendu en exprimant mes inquiétudes, les gens les plus sérieux se raillèrent de mes appréhensions, m'assurant qu'une

fois la campagne engagée les mouvements de troupes incessants ne permettaient pas de savoir où prendre les différents régiments. Vers ce temps, je reçus une lettre du général de Rochebouet, appelé au commandement de l'artillerie de Metz, dont les détails étaient si intéressants et en même temps si douloureusement effrayants qu'en ayant donné connaissance un soir, dans mon salon, à des hommes distingués, très occupés des affaires du pays, ils désirèrent qu'elle fût communiquée à M. Thiers; et son amie, la duchesse de Galliera, la lui porta immédiatement.

Il n'y avait plus rien à faire. Une fois dans sa vie, Thiers avait mis son éloquence au service de la France en s'efforçant de détourner le courant qui, sous la pression gouvernementale, la poussait à l'abîme; il n'y avait plus maintenant d'espérance à concevoir. Les lettres de l'est devenaient rares; on n'en reçut bientôt plus, et, pour en dissimuler la cause, on recourait à des mensonges qui n'eussent pas trompé des enfants. On répandait le bruit que des amas considérables de lettres venues de l'armée étaient en dépôt au bureau de la grande poste et qu'il y avait défense formelle de les distribuer, afin de ne pas faire connaître aux ennemis, par quelque indiscrétion, où l'on était et les mesures qui allaient être prises. Puis vint la puérile invention de la catastrophe de Jeumont, racontée à voix basse, et qui, disait-on, si elle était annoncée officiellement, devait faire immédiatement illuminer Paris comme aux jours des plus grandes fêtes nationales:... une armée allemande tout entière avait disparu dans des carrières!

et tout cela était accepté, répété avec aplomb, et, si on se montrait incrédule, un flot de reproches indignés vous obligeait promptement au silence.

Nous ne perdions pas notre temps au palais de l'Industrie ; j'avais pu rendre quelques services en faisant arriver un peu d'argent des départements. Les ballots de linge affluaient ; ils contenaient souvent des chiffons d'une malpropreté répugnante. Il fallait trier toutes ces horreurs, et c'était certes un des plus vilains côtés de notre métier. Comment assez louer le dévoûment de la belle marquise de Galliffet, — si choyée dans le monde de l'Empire et même dans le nôtre, dont son charme, plus encore que le nom de son mari, lui avait fait ouvrir les portes, — qui n'hésitait pas à faire servir ses jolies mains à ce dégoûtant emploi. Jusque-là nous ne nous occupions que de la correspondance, ce qui était infiniment plus doux. Toujours on nous parlait du Chêne-Populeux sur la route de Sainte-Menehould comme du lieu dont on recevait des nouvelles de l'armée. Je me récriai, en disant : « — Mais elle n'avance donc pas, cette pauvre armée? — Quelle ignorance, me répondait-on, vous ne cessez de montrer des choses de la guerre ! Une armée occupe toujours un grand espace ; l'avant-garde était au Chêne-Populeux ; mais elle a été remplacée par les autres corps. Chacun à son tour. » Et l'on employait les moyens les plus ridicules pour apaiser les craintes du pays, qui cependant grandissaient.

Tout ce que nous avions déjà souffert n'était rien auprès de ce que l'avenir nous réservait, et les illu-

sions duraient toujours. Le 3 septembre, affolée d'inquiétude, je courais de tous les côtés afin de savoir ce qui se passait. Je fus avec Mme de Mun au Palais-Bourbon, et le prince de Beauvau, son père, membre du Corps législatif expirant, se prit à rire de nos craintes, nous assurant que les ministres se disaient parfaitement tranquilles. Malgré ces paroles rassurantes, je ne partageais pas la sécurité que l'on prêtait aux membres du cabinet. On commençait à dire que l'armée de Sedan avait été rejetée sur Mézières, place forte d'un ordre inférieur même à celui de Sedan. A toutes mes autres inquiétudes se joignait encore celle de savoir particulièrement exposé l'aîné de mes neveux, servant dans l'escadron des guides désigné pour escorter l'empereur, et je m'imaginais qu'un souverain, si peu légitime qu'il soit, ne se laissait pas faire prisonnier sans combattre. J'avais dans la mémoire Louis VI à la bataille de Brenneville; mais les temps sont changés.

Ma belle-fille, prenant en pitié mon émotion, me conseilla d'aller interroger la comtesse Walewska, que j'avais rencontrée quelquefois dans le salon de la duchesse d'Istrie, sans jamais avoir noué avec elle des relations directes, la différence dans nos opinions et nos situations creusant un abîme entre nous. Je suivis ce conseil, et, me promenant dans l'avenue d'Antin, où demeurait la comtesse Walewska, en attendant qu'elle rentrât, je surpris la conversation qu'échangeaient entre eux un homme et une femme paraissant appartenir à la classe ouvrière. « Mais que tu es bête, disait l'homme,

puisque, je te le répète, dans huit jours nous serons à Berlin ! » De quelle hauteur ce pauvre peuple ainsi abusé allait tomber le lendemain ! C'est peut-être une excuse, ou tout au moins une atténuation, aux scènes lamentables, aux crimes dont Paris devait devenir le théâtre.

J'accostai la comtesse Walewska au moment où elle rentrait ; nous montions ensemble les marches qui conduisaient à son appartement, et elle me disait qu'elle avait quitté, une heure auparavant, les Tuileries, où on ne savait rien de la prétendue captivité de l'empereur quand, un homme jeune encore, que je sus depuis être M. Taigny, attaché au Conseil d'État, nous rejoignit et pria ma compagne de lui accorder quelques instants d'entretien chez elle. Je dus, à sa demande, l'attendre assise sur un canapé placé dans un renfoncement de l'escalier, et quand elle redescendit avec M. Taigny, celui-ci, à la question que je lui posai sur la situation où se trouvait l'empereur, me répondit : « Madame, s'il n'est pas encore prisonnier, il le sera ce soir. » Le secret était bien gardé, car nous étions au 3 septembre, et depuis trois jours nous n'avions plus ni armée ni souverain. Dès le lendemain, la curée des places commença. Comme je sortais de l'église, donnant le bras à M. Demachy, un cabriolet de régie s'arrêta devant nous. Un homme en descendit précipitamment, et s'avançant vers mon compagnon, lui cria : « — C'est fini ; je cours au ministère de l'Intérieur en prendre possession. » C'était Laurier, grand ami de Gambetta, avec lequel, disait-

on, Mme Laurier était encore plus liée. Deux heures après, la populace envahissant le palais Bourbon en chassait les députés. Cette exécution faite, la ville redevint parfaitement calme. Le peuple arrachait tranquillement, partout où il les trouvait, les insignes impériaux, et les voltigeurs de la garde restés dans Paris assistaient à ce spectacle sans en prendre aucun souci. Le soir, le duc des Cars dînait chez moi, et la façon aussi peu obligeante qu'injuste dont il parla de mon neveu que je pouvais encore croire resté sur le champ de bataille de Sedan, devint la cause d'un refroidissement qui a toujours duré. Je quittai la maison fort en colère, en lui témoignant mon mécontentement, et je me réfugiai chez Mme de Berghes, dont l'anxiété était à son comble, ses deux fils faisant partie des régiments engagés à Sedan.

Rentrée chez moi, j'appris tout à coup que M. de Breteuil avait pu, après le combat où s'étaient effondrées nos dernières espérances, échapper aux troupes allemandes, et qu'il était à Paris. Je montai dans un fiacre et me fis conduire au club, où je croyais le rencontrer. Il en était déjà parti. Ne me souciant pas, à cette heure déjà avancée de la soirée, de me présenter toute seule à sa porte, je priai M. de Biron, parent de mon mari, de m'accompagner jusque-là et de tâcher de savoir par lui ce que nous devions craindre ou espérer pour les êtres aimés qui avaient pris part aux sanglantes, mais héroïques défaites qu'on ne pouvait plus nous dissimuler. M. de Biron, que j'attendais dans le faubourg Saint-Honoré à l'entrée de l'hôtel qu'habitait M. de Breteuil, revint m'annoncer que mes neveux étaient indemnes et que

les deux fils de ma pauvre cousine, la duchesse de Berghes, se trouvaient dans la division de Vinoy, attendue le lendemain à Paris. Après avoir déposé M. de Biron chez lui, je me précipitai chez Mme de Berghes et, en dépit de la résistance de son concierge, pénétrant jusque dans sa chambre à coucher, je lui annonçai qu'elle n'avait plus à s'inquiéter, que ses fils étaient à l'abri de tout danger, pour le moment du moins.

Le lendemain matin, Mme de Berghes, étant chez moi, se réjouissait des heureuses nouvelles données par M. de Breteuil, quand on lui apporta un télégramme qui lui fit pousser un cri déchirant et dont le contenu ne me laissa pas un instant de doute sur le grand malheur qui la frappait. Les termes de cette dépêche, émanant de M. de Sagan, m'inspiraient la certitude qu'il avait fallu faire subir à Pierre de Berghes une amputation. Je m'efforçai de calmer sa mère, ou du moins d'envisager avec sang-froid le parti auquel il fallait se décider. Après avoir pris vis-à-vis d'elle l'engagement de m'occuper immédiatement de tous les préparatifs qu'exigeaient son départ et le mien, car je ne voulais pas la laisser aller seule rejoindre son fils, je courus d'abord au siège de notre société réclamer le brassard qui m'assurait le libre passage à travers nos troupes et celles de l'ennemi. J'acceptai, comme c'était mon devoir, d'entreprendre pour le Comité la tournée des ambulances installées dans les environs de Sedan, et, après avoir recueilli chez le marquis du Lau, revenu le matin du quartier général, les renseignements nécessaires pour établir notre itinéraire, j'allai retrouver

ma cousine et lui dire que tout était préparé autant qu'il se pouvait pour assurer notre voyage. Nous partîmes vers quatre heures le soir même. Rien de plus lugubre que l'aspect du pays. Les gares que l'on traversait étaient aussi fortement barricadées que le permettaient les exigences du service; à peine si l'on apercevait quelques employés, et les buffets vides étaient abandonnés. Quel contraste avec ce qui s'était passé peu de semaines auparavant, lors du départ de nos soldats. Il semblait déjà maintenant qu'on allait apercevoir, à chaque détour des chemins, des troupes ennemies. A Bruxelles, il nous fallut attendre pendant plusieurs heures un train nous emmenant à Poix-Airaine, station la plus voisine de Bouillon, où nous devions repasser la frontière belge pour rentrer dans notre malheureux pays; mais, entre Poix-Airaine et Givonne, la voie ferrée n'existait pas, et nous étions menacées de ne pas trouver de moyens de transport entre cette dernière station et le terme de notre douloureux voyage. A Poix-Airaine, où nous devions descendre, j'aperçus deux officiers français : l'un était le général Courtès, commandant le château des Tuileries; l'autre, blessé à la jambe, le marquis de Tressan, officier d'ordonnance de l'empereur, tué plus tard aux combats livrés par l'armée de la Loire. Le devoir les rappelait en France, où on leur avait fait appréhender de fort mauvais traitements. Il leur avait été assuré que tout ce qui appartenait à l'entourage du souverain déchu était en butte à la haine et aux sévices d'une population en furie. Je leur affirmai que, la veille encore, tout était

relativement tranquille à Paris; et, rassurés par mes paroles encourageantes, ils me dirent que des jeunes médecins, envoyés à Bruxelles pour en rapporter des médicaments, en étaient revenus dans le même train que nous, et qu'une voiture d'ambulance les attendant à leur descente du chemin de fer, sans doute ils nous autoriseraient à y monter avec eux. Une autre infortunée avait associé son sort au nôtre, Mme Brahaut, la femme du général, à la recherche de son mari et de son fils. Les jeunes médecins voulurent bien nous donner des places à côté d'eux dans leur modeste carrosse; mais il y avait encore bien des difficultés dont il fallait triompher. La zone intermédiaire, envahie par des maraudeurs de tous les pays, présentait des dangers sérieux, et le commandant belge de Bouillon ne donnait pas de permission pour s'y engager quand la nuit était venue. Je ne voulais pas faire part de mes appréhensions à Mme de Berghes avant d'être certaine que, le soir même, elle pourrait revoir son fils; mais, grâce à Dieu, nous étions arrivés assez tôt à Bouillon pour être autorisés à continuer notre route. Je descendis de voiture afin d'interroger nos compagnons, qui se promenaient sur la place de la ville, pendant que l'on accordait quelques instants de repos à nos chevaux, et je m'informai auprès d'eux de la nature de la blessure dont avait été atteint le pauvre Pierre de Berghes. C'était, comme je l'avais trop bien prévu, une amputation au-dessus du genou, pratiquée sur-le-champ de bataille même où, le 1er septembre, il avait été frappé par un des derniers obus que nos ennemis

acharnés tiraient encore sur nos troupes plus que décimées. Remontée auprès de Mme de Berghes, je la préparai, autant qu'il m'était possible de le faire, à ce qui l'attendait; mais est-il des ménagements qui puissent vous préparer à des malheurs semblables.

De Bouillon à Givonne, la route était encombrée de malheureux paysans entraînant leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, écrasés sous le poids des bagages qu'ils s'efforçaient de soustraire aux serres de l'ennemi, et cherchant un refuge au milieu des bois qui bordaient le chemin.

Arrivées à Givonne à la nuit close, nous fûmes reçus, à la descente de voiture, par le curé, une lanterne à la main, qui, s'emparant de la pauvre mère, la conduisit tout de suite auprès du lit de son fils. Elle y tomba à genoux, en s'écriant : « O mon enfant, je donnerais ma vie pour avoir votre jambe. — Et moi, je donnerais mon autre jambe pour avoir votre vie ; vous n'y gagneriez rien. » Notre établissement chez le bon curé était assez sommaire ; j'avais obligé ma parente à s'étendre dans le seul lit qui fût à notre disposition ; et Mme Brahaut, qui s'était réunie à nous au presbytère, et moi, nous couchions sur deux matelas jetés par terre.

Le lendemain matin, je commençai mon métier d ambulancière. J'entrai d'abord dans la maison où mon neveu se trouvait avec d'autres officiers français. Cet établissement, dirigé par les Prussiens, je le dis avec regret, était bien différent de la misère, du dénuement qui régnaient dans les nôtres. Mais une odeur infecte y était répandue, et si j'avais connu alors ce que

j'appris plus tard, j'aurais supplié Mme de Berghes d'enlever son fils de ce lieu pestilentiel où sévissait la redoutable pourriture d'hôpital, le plus grand des fléaux pour les pauvres blessés. Couché sur son lit, la sérénité de son âme angélique se reflétait sur son beau visage. Je lui parlai des jambes artificielles avec lesquelles on peut même monter à cheval, et cet être charmant, âgé à peine de vingt et un ans, acceptait avec la résignation d'un saint la pensée d'une aussi triste ressource. Il a laissé en moi une impression tellement ineffaçable que j'avais demandé à mon petit-fils, sans lui en expliquer le motif, de ne jamais, lorsqu'il dansait des cotillons dans mon salon, s'asseoir à la place où Pierre, le soir du bal précédant de peu de jours la déclaration de guerre, était assis auprès de Marguerite de Biron, — tous deux aussi charmants l'un que l'autre.

En sortant de la chambre où ce fils si précieux s'acheminait lentement vers la tombe, je traversai une pièce où un malheureux officier, dont la mâchoire avait été fracassée par une balle, cherchait à oublier ses souffrances en lisant un ouvrage écrit par Mme Craven, *le Récit d'une Sœur*. C'est un livre qui m'a toujours singulièrement agacé les nerfs. En dévoilant au public les sentiments intimes de ceux dont je porte le nom, il m'a paru que Mme Craven avait agi, au moral, comme ferait au physique une personne qui en forcerait une autre à se montrer en chemise au haut de la colonne de la place Vendôme. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'en avait jugé mon mari mort peu de temps après la publication

de cet ouvrage, à laquelle sa sœur n'avait pas souffert qu'il s'opposât.

Un spectacle cruel m'attendait dans la petite église de Givonne au moment où j'y pénétrai. Un prêtre y célébrait la messe et une clochette sonnait l'élévation. La nef jusqu'au chœur était remplie de blessés encore couverts de leurs uniformes boueux et ensanglantés, tels qu'ils avaient été relevés sur les champs de bataille, le 1er septembre, couchés sur de la paille qui n'avait jamais été renouvelée... et nous étions au 7 septembre ! Aucun médicament n'était mis à la disposition des Sœurs, dont l'admirable dévouement se multipliait pour s'efforcer de soulager ces infortunés. Je m'approchai d'eux. Ils se montraient patients et résignés, m'exprimant seulement combien il était plus cruel encore d'être tué sans savoir d'où partait le coup qu'en face de l'ennemi. Que serait-ce aujourd'hui, avec ce que l'on appelle le perfectionnement des armes à feu !

Il fallait ensuite me rendre aux ambulances que j'avais la mission de visiter. Je montai, avec le duc de Fitz-James et notre compagne improvisée, Mme Brahaut, dans une carriole qui devait nous transporter aux différents endroits où nous appelait notre œuvre de charité. De Givonne jusqu'à Sedan on traversait un pays dont l'aspect demeurera à jamais inoubliable pour ceux qui l'ont eu sous les yeux, et qu'on ne saurait se représenter. Dans un espace d'environ quatre lieues, dont la ville de Sedan était le centre, partout on apercevait des débris de toute sorte : des amas de fusils brisés, de canons renversés de sabres amoncelés, de

cantines effondrées, de cuirasses, de shakos, de casques, entassés les uns sur les autres et, au milieu de toutes les traces d'un combat meurtrier, des chevaux errant dans la campagne, sans que personne se souciât de s'en emparer, de longues files de paysans, la pioche et la pelle au dos, allant, commandés par des soldats allemands, ramasser les morts dont le sol était encore jonché.

A la première ambulance où nous nous arrêtâmes, au lieu de retrouver son fils, ce fut son cadavre que Mme Brahaut retrouva ; je ne saurais dire son cercueil, car le pauvre garçon avait été simplement enfoui dans la terre ; mais on connaissait exactement la place où il avait été déposé, et Mme Brahaut nous quitta après avoir fait cette lugubre découverte, pour tâcher de procurer aux restes de son pauvre enfant les quelques planches qui, en temps ordinaire, appartiennent de droit aux plus misérables.

Après avoir traversé Sedan, nous atteignîmes le camp d'Illié. Mon compagnon et moi, nous descendîmes de notre carriole, car nous avions le droit d'enlever et d'y faire monter ceux qui étaient en danger de mort ; en réalité, ils l'étaient tous. Ce lieu sinistre était peuplé d'une foule de gens au visage hâve et flétri, affolés par la faim, par la soif, par la dysenterie ; et ce n'était plus même dans de la boue que nous marchions.

Quand on sut quel était le but de notre visite et surtout que nous avions quelques cigares qui m'avaient été donnés par M. de Sagan et un peu de viande que j'avais apportée à l'intention de mon neveu, croyant le

trouver encore dans cet enfer, les hommes se précipitèrent sur moi comme des bêtes fauves sur une proie, et, sans un grand capitaine d'artillerie, M. Coblet-Meygrat, qui me portait presque dans ses bras, je ne sais si je serais sortie en vie de leurs griffes. Pour compléter l'horreur de ce lieu, que rien ne saurait égaler sur la terre, la petite rivière qui l'enfermait roulait des cadavres d'hommes et de chevaux, et c'était l'eau que buvaient les infortunés prisonniers.

De retour à Sedan, j'achetai ce que je pus me procurer d'huile, pour panser les plaies qui, à Givonne, n'avaient jusque-là été soignées qu'avec de l'eau; du coton, de la toile à matelas pour y enfermer la paille, enfin, tout ce que je pus me procurer pour servir aux soins les plus élémentaires.

Le lendemain je devais, toujours avec M. de Fitz-James, reprendre le chemin de Bruxelles pour regagner Paris. Le bruit avait couru que Metz était tombé au pouvoir des armées allemandes. C'était une rumeur bien prématurée, et, sans la trahison, cette ville, une des gloires de la France, pouvait encore lui être conservée ; mais, malgré ce qu'on nous disait par les chemins, ce que l'on nous répétait à Bruxelles, mon compagnon de voyage tenait pour la reddition de Metz. A Bruxelles, où nous eûmes grand'peine à obtenir des chambres, on nous affirma que nous trouverions déjà la ligne de Paris interceptée par les troupes ennemies. Coûte que coûte, j'étais décidée à rentrer chez moi, n'ayant jamais admis que je pusse faire courir à mes serviteurs, dans mon intérêt exclusif, des dangers que je

ne partageais pas. Il fut donc convenu que, si la route directe se trouvait fermée, nous passerions par la Normandie. Mon compagnon m'avait avertie que, si nous rencontrions quelques maraudeurs allemands, il se servirait de son revolver pour nous défendre, et je lui avais répondu que ce projet n'obtenait nullement mon approbation.

Notre pénible voyage eut un côté comique. A chaque arrêt de trains, et ils étaient fréquents, mon dangereux protecteur mettait la tête à la portière du wagon, et s'adressant au groupe qui se pressait autour de notre voiture dans l'espoir d'obtenir des nouvelles, il criait de sa forte voix, qui résonne encore à mes oreilles : « Mes amis, mes amis, Metz est pris ; mais notre maréchal va bien », c'était du maréchal Mac-Mahon, grièvement blessé à Sedan, qu'il s'agissait. Puis, à mesure que nous avancions vers le terme de notre voyage, s'apercevant que la nouvelle de la reddition de Metz ne rencontrait que des sceptiques, il modifiait sa phrase ainsi : « Je crois que Metz est pris ; mais Mme de La Ferronnays, assise à côté de moi, ne le croit pas » ; et j'étais ainsi bien involontairement mise en scène.

Comme nous approchions d'Amiens, au milieu de la nuit, en pleine campagne, éclairée par une lune superbe, notre train stoppa, et j'ai toujours pensé qu'effrayés des bruits circulant avec persistance nos conducteurs avaient cherché à s'assurer si le chemin était libre. Mon compagnon dormait et ne se réveilla pas ; il me reprocha, quand je lui appris ce qui s'était passé, de ne pas l'avoir tiré de son sommeil; mais je

m'en étais bien gardée, ne me souciant nullement de lui voir entamer à mes côtés une lutte inégale qui ne pouvait aboutir qu'à la mort de tous les deux.

A Paris, je ne retrouvai plus ma belle-fille, emmenée par son père en Bretagne, où, chez une tante, elle allait rejoindre sa mère, sa sœur et sa grand'mère, la duchesse douairière des Cars, qui mourut là. Depuis quelque temps déjà M. des Cars désirait emmener sa fille hors de Paris; et dans la situation actuelle il m'était impossible d'assumer la responsabilité de garder auprès de moi, dans un milieu où pouvaient se produire tous les excès, mais où, en tout cas, il y avait des dangers certains à courir, une femme aussi jeune et aussi nécessaire à tous les siens.

Peu à peu j'avais fait revenir de Saint-Mars les serviteurs qui m'étaient le plus nécessaires : mon dévoué maître d'hôtel, ancien cent-gardes, qui aurait affronté mille fois la mort pour me sauver, et le valet de chambre de mon mari, moins énergique, mais sur lequel je savais pouvoir compter. Ma femme de chambre, déjà âgée, qui ne m'avait jamais quittée, malgré que je fisse des efforts pour la faire retourner à Saint-Mars, ne voulut pas m'abandonner. J'allais rester bien seule; mais, à l'heure où les portes se fermaient sur nous, Dieu m'envoya Mme de Biron, qui fut pour moi un bien puissant appui. Il était navrant de voir, dans les rues de Paris, la foule des habitants de la campagne apportant tout ce qu'ils avaient pu enlever de chez eux, en linge, en mobilier, en bestiaux, et fuyant l'invasion qui s'avançait, venir demander asile à

la grande ville. On avait rasé tous les arbres avoisinant les fortifications; le bois de Boulogne, cette promenade élégante où il semble qu'il ne doive circuler que les heureux de ce monde, faisait mal à voir.

Au nombre de toutes les fautes commises, il faut ajouter, comme l'une des plus énormes, celle d'avoir accepté dans Paris toutes les bouches inutiles que nous envoyait la banlieue. J'en ai connu les sérieux inconvénients. Outre mes serviteurs venus de la campagne, j'avais promis de recevoir dans mon hôtel quelques convalescents; je ne voulais pas, pendant les longues absences que m'imposait mon service à la grande ambulance, accepter la charge de blessés dangereusement atteints. Je m'étais assurée certaines provisions : une vache, qui nous rendit de grands services, et dont le lait, donné par moitié aux enfants de la crèche de l'église Saint-Augustin, sauva la vie à beaucoup d'entre eux; quelques poules; quelques dindons; et même un petit porc; à la grande indignation de mon maître d'hôtel, qui trouvait ces précautions bien inutiles. Il changea d'avis, et à ce point qu'il me répétait souvent : « — La première fois qu'on assiégera Paris, j'aurai soin de m'approvisionner de tout ce qui nous a manqué maintenant. » Et je lui répondais : « — Mais, depuis Charles-le-Gros, Paris n'avait jamais soutenu de siège; peut-être n'êtes-vous pas destiné à en voir un autre. »

Le dimanche 18 septembre, nous écrivions encore des lettres adressées dans les provinces pour solliciter des secours quand, vers quatre heures, les portes du

salon où nous étions réunis s'ouvrirent, et un huissier nous cria à haute voix : « Mesdames, celles d'entre vous qui ont encore des lettres à faire partir doivent se hâter, le dernier train quittant Paris s'éloignera dans une heure. » Ce fut un moment solennel, et mon cœur se serra à la pensée de la séparation absolue qui allait s'accomplir entre tous ceux qui m'étaient chers et moi. La veille, j'avais pu faire savoir à ma sœur que son fils était passé à Berlin comme prisonnier, mais bien portant. Ce fut pour moi un repos d'esprit, je la savais incapable de supporter les préoccupations que lui causait le sort de son enfant.

Le lendemain matin, en rentrant chez moi, il ne me fut remis aucune lettre ; c'était bien fini, et la consommation du sacrifice était accomplie. Jusque-là nous n'avions eu à soigner que des malades. Seul un homme attaqué de la dysenterie était mort entre mes bras. Notre service auprès des blessés commençait. Le 18 au soir, le dernier train qui avait essayé de s'éloigner de Paris, assailli par des coups de fusil, y était rentré, et le lendemain matin on risqua une nouvelle sortie qui ne fut pas plus heureuse. La petite troupe, composée d'hommes exposés au feu pour la première fois, se rejeta précipitamment et en grand désordre dans les murs. C'est alors que nous furent amenés nos premiers blessés.

Toutes les opinions étaient représentées dans le personnel féminin du palais de l'Industrie, et, à côté des femmes les plus pieuses, et quelques-unes même avec exagération, nous avions des protestantes ; et une certaine

Mme Vilbort, dont le mari écrivait dans les journaux qui passaient alors pour les plus avancés, se disait franchement matérialiste. Elle était une infirmière dévouée ; mais, après avoir soigné l'infortuné remis entre ses mains, assiduement, tant qu'il avait un reste de vie, elle trouvait que, quand il avait rendu le dernier soupir, il fallait emporter au plus vite son cadavre. Il se passa dans la salle dont elle partageait le service avec la marquise de la Grange, choisie tout exprès pour lui faire contrepoids, un fait qu'il faut appeler bizarre, car on ne peut employer le mot comique quand il s'agit d'un mourant. Un matin, le pasteur Dhombe, excellent homme avec lequel j'avais eu plusieurs fois affaire, vint me trouver, son visage exprimant une sincère émotion, et, s'adressant à moi : « — Madame, vous savez combien j'évite de m'approcher des malades que je sais être catholiques ; eh bien, l'abbé Giraudeau, — c'était le nom de notre aumônier, — m'a enlevé une de mes ouailles. Il vient d'administrer les sacrements, selon le rite de son Église, à un protestant que je visitais depuis son arrivée, et ceci s'est passé dans la salle de Mme Vilbort. — Monsieur le pasteur, vous m'étonnez d'autant plus que l'abbé Giraudeau est incapable de commettre une action déloyale et que Mme Vilbort, qui nie absolument l'immortalité de l'âme, n'a certainement pas prêté son concours à cette prise de possession, par notre abbé, d'un mourant appartenant à votre Église. Si vous le voulez bien, nous allons ensemble nous rendre à la salle de Mme Vilbort et nous informer de ce qui s'est passé. » J'avoue que je me

méfiais assez du zèle, peut-être excessif, de Mme de La Grange. Nous trouvâmes au chevet du mourant l'abbé Giraudeau, et un colloque s'établit entre les deux prêtres et le patient. « Eh bien, mon ami, vous avez donc abandonné notre sainte religion? — Nullement, Monsieur le pasteur. — Mais vous avez reçu les sacrements selon le rite de l'Église catholique! — Jamais, pas du tout. » Alors, avec une grande tolérance, l'abbé Giraudeau dit à son confrère : « — Il touche à sa fin; ne le tourmentons pas. » Et tous deux laissèrent le pauvre homme mourir en paix, sans savoir du tout à quelle branche du christianisme il appartenait.

Nous faisions un dur métier, très mal secondées par les infirmières et encore plus mal peut-être par les infirmiers. Nous ne pouvions avoir confiance que dans ceux sortis des séminaires que l'on avait laïcisés, et même certains d'entre eux laissaient à désirer. Il fallait nous trouver à l'ambulance, vers six heures du matin, avant l'arrivée des chirurgiens et leur rendre compte de ce qui s'était passé dans nos salles depuis la veille; assister aux opérations était indispensable, et nous devions aussi nous assurer que tout était en ordre dans la pièce consacrée à ces tristes nécessités. En général, le chirurgien opérateur, après avoir donné ses instructions à la dame de la salle dans laquelle était placé le patient, vaquait à son service dans les autres hôpitaux et revenait deux heures plus tard. C'était à nous, pendant ce temps-là, qu'incombait la pénible mission de préparer les hommes qui nous étaient confiés à l'épreuve qu'ils allaient subir. Le chirurgien de retour, le blessé

était placé sur un brancard ; nous marchions à côté de lui, essayant de le distraire, et surtout de l'empêcher d'apercevoir les nombreux cercueils encombrant une des salles qu'on devait traverser pour atteindre celle où devait avoir lieu l'opération. Mais, quand le retour presque quotidien de ces scènes douloureuses vous y avait en quelque sorte résigné, on leur reconnaissait une grandeur impressionnante. Il n'existe que deux êtres dans cette chambre lugubre : le patient et le praticien qui va agir. Tous les yeux sont fixés sur celui-ci, épiant son moindre signe, cherchant à deviner, pour l'exécuter immédiatement, l'ordre qu'il va donner. Le personnel, qui est nombreux, se renferme dans un mutisme absolu. L'usage du chloroforme, — c'était moi qui l'administrais, — en paralysant la souffrance ou tout au moins son expression, est un grand adoucissement à l'angoisse que vous cause toujours néanmoins ce douloureux spectacle.

La journée de Bagneux, le 14 octobre, nous apporta un grand surcroît de blessés. Le palais de l'Industrie était un lieu bien mal choisi. Il était impossible d'aérer nos salles, et nous aspirions anxieusement au changement de local qu'on nous faisait espérer, et où nous ne devions guère être mieux, pour nos pauvres blessés du moins, que dans celui que nous quittions.

Ce fut au moment du combat de Bagneux que j'entrai en relations suivies avec M. le docteur aujourd'hui professeur Duplay. Il était fort jeune encore, mais il comptait déjà parmi les hommes éminents de sa profession, et je me sentis promptement attirée vers lui.

Dans le trouble qu'entraîna un nombre de blessés sur lequel on ne comptait pas, malgré que ce fût à prévoir, on me confia le soin de deux officiers : un capitaine et un lieutenant, si grièvement atteints qu'ils durent se résigner à subir l'un une amputation de la jambe, et l'autre une résection du bras. M. Duplay, qui s'était attaché à eux, leur prodiguait les soins les plus assidus. Un matin, je vis entrer dans la salle que je surveillais la marquise de La Grange, qui, bien incapable de dire volontairement une chose désagréable, trouva pourtant le moyen de me froisser, en me parlant ainsi : « Le colonel Swiney, qui commande le régiment auquel appartiennent les deux officiers dont vous prenez soin, s'est plaint qu'ils ne fussent pas convenablement installés. Ma mère va vous les retirer, les placer dans son service, et son nom suffira à rassurer les chefs de l'armée. — C'est la première fois, répondis-je, que l'on me fait entendre que le nom de mon mari est insuffisant à garantir l'accomplissement d'un devoir sacré. »

Quand je rentrai, vers une heure, mes deux malades et les lits que j'avais achetés pour eux avaient été emportés de ma salle et remis entre les mains de Mme de Flavigny et du Dr Nélaton. M. Duplay, très blessé d'un manque d'égards si complet qu'on ne l'avait même pas prévenu de ce qu'on voulait faire, continua pourtant, par intérêt pour eux, mais avec une certaine réserve, à visiter ces pauvres mourants. Pour moi, je cessai de les voir jusqu'au jour où le capitaine agonisant me fit appeler. Une dame, plus zélée que discrète, lui avait

fait faire un legs à la Société des Blessés, à l'insu de Mme de Flavigny, et le colonel ne le ratifia pas, étant responsable, vis-à-vis de leur famille, de ce qui appartenait à ses officiers. M. Duplay ne se souciant nullement de laisser le lieutenant dans la chambre où le capitaine était mort d'une résorption purulente, accepta, après avoir visité ma maison, l'offre que je lui faisais d'installer son malade dans la chambre qui lui paraîtrait le plus convenable. L'arrivée de ce pauvre garçon dans ma maison amena une scène déchirante. Son visage, déjà empreint des approches de la mort, s'illumina en me voyant. « Depuis qu'on m'a éloigné de vous, personne ne s'est occupé de moi. Cette dame ne pensait qu'au capitaine, auquel elle voulait faire faire son testament. » Je le crus en délire, et je ne répondis pas. J'ai dû apprendre plus tard ce qui avait eu lieu. A une détestable nuit succéda l'agonie, et, trente-six heures après être rentré dans ma maison, il mourait dans mes bras. Il était protestant, et j'avais fait appeler un ministre de sa religion dont la sécheresse et la froideur vis-à-vis d'un mourant m'impressionnèrent d'une façon fâcheuse. Je voulus que ce pauvre garçon fût emporté de ma maison jusqu'à sa demeure dernière, et le colonel, étant venu me remercier, m'expliqua ce qui s'était passé au sujet du capitaine ; je lui remis la bourse du défunt, qu'il m'avait confiée en entrant à l'ambulance. Cette histoire m'avait mis d'assez méchante humeur; elle entraîna des circonstances assez singulières. Mme de Flavigny, m'ayant fait proposer de m'adjoindre une de ses complaisantes, je répondis que

je me suffisais à moi-même et que je n'avais pas besoin d'elle. Mais, le lendemain, on vint me dire que Mme d'Haussonville, que je connaissais peu, mais que je savais une aimable et jolie personne, désirait s'associer à moi dans les soins que je donnais à nos pauvres soldats. J'allai tout de suite trouver directement le Dr Chenu pour lui demander l'autorisation indispensable à l'admission de Mme d'Haussonville parmi nous. Le docteur, fort gaillard malgré son âge avancé, accéda avec empressement à ma demande. « J'aime beaucoup les jeunes et jolies femmes auprès de mes soldats ; un beau visage les soulage dans leurs souffrances. » Et j'obtins ainsi le double plaisir d'avoir pour auxiliaire une très aimable personne et d'avoir fait acte d'indépendance ; acte, en vérité, fort irrégulier : mais tous les esprits se ressentaient du souffle de révolte qui s'était abattu sur Paris.

Mme de Biron et moi, nous avions en quelque sorte un service commun ; le contact entre nous était continuel ; ce qui la mit promptement en rapport avec Mme d'Haussonville, dont le frère, quelques mois plus tard, épousa sa fille, Mlle de Biron. J'aime à me dire que, d'une façon indirecte, j'ai pu contribuer à ce mariage, qui a réalisé le rêve de bonheur le plus complet que puisse former une jeune fille ; et celle qui est devenue la marquise d'Harcourt, je l'ai toujours tendrement aimée.

Nous avions reçu, au palais de l'Industrie, la visite de Mr l'archevêque de Paris. La froideur, le peu de paroles consolantes qu'il trouvait pour soutenir le courage des victimes de l'épreuve terrible que traver-

sait la France, m'avait indignée, et je me suis souvent reproché de l'avoir, en parlant de lui, traité de préfet ecclésiastique ; car sa mort, si digne, si courageuse, en a fait un martyr et l'a rendu vénérable.

Nous attendions encore d'être transportés au Grand-Hôtel, sur le boulevard, quand on nous annonça l'entrée de M. Thiers dans Paris. Il nous sembla voir la paix luire à l'horizon, et profitant de la grande intimité qui existait entre lui et la duchesse de Galliéra, je demandai à celle-ci de l'accompagner dans la visite qu'elle comptait lui faire, croyant que c'était une occasion d'obtenir des nouvelles de ceux qui m'étaient chers ; mais cette entrevue n'eut pas pour moi le résultat que j'en espérais.

Le 31 octobre, de grandes inquiétudes vinrent s'ajouter à celles qui nous accablaient déjà. L'hôtel de ville était envahi par la populace, et quelques-uns des chefs du Gouvernement provisoire y étaient prisonniers. La générale fut battue pendant toute la soirée et toute la nuit, que je passai dans la chambre de Mme de Biron, affolée à la pensée du péril que courait son mari, qui, au premier appel, avait couru prendre sa place dans les rangs de la garde nationale. Le péril fut écarté. Avec le jour, les gardes nationaux rentrèrent dans leurs foyers ; mais nous eûmes la douleur d'apprendre que Metz avait capitulé, et, dans Paris, ce fut un deuil universel. Au chagrin que nous éprouvions à nous voir arracher un des plus beaux joyaux de notre pays, s'ajoutait encore celui de perdre, et nous le comprenions, une des dernières espérances de salut qui nous

restaient. Metz tombé entre les mains des Allemands, ils allaient pouvoir jeter à travers toute la France et ramener sous les murs de Paris les troupes que la défense prolongée de Metz avait immobilisées devant les remparts de la grande cité Lorraine. Toutes ces tristesses s'augmentaient encore pour moi de l'inquiétude d'être sans nouvelles de mon fils et de mes neveux, qui venaient tout de suite après lui dans ma pensée et dans mon cœur.

Après ces jours de crises, transportés avec tous nos hommes et tout notre matériel au Grand-Hôtel, nous y fûmes mieux, ayant chacune une petite chambre où nous retirer et nous reposer pendant des journées qui, parfois, duraient pour nous vingt-quatre heures; mais nos pauvres malades ne gagnaient que peu de chose à leur transbordement; les privations matérielles allaient commencer. Jusqu'alors nous avions eu du feu pour les réchauffer quand on nous les apportait, transis et mourants, du champ de bataille où on les avait relevés, des aliments sains et en suffisante quantité pour les soutenir; car les premières paroles que prononce un blessé au moment où on vous le remet entre les bras, c'est pour demander à manger.

La misère approchait, et quel accroissement de souffrances, quand on se vit dans l'impossibilité de subvenir à leurs besoins, dans la nécessité de ménager la ouate et le taffetas gommé, indispensables pour leurs pansements. Ces pansements auxquels les nouvelles découvertes de la chirurgie ont fait, dit-on,

renoncer aujourd'hui, et qu'à cette époque on renouvelait fréquemment, journellement même, étaient une agonie pour les patients et pour nous. Toutes les horreurs, toutes les tristesses nous assaillaient dans ces beaux appartements du Grand-Hôtel. Les opérations se multipliaient, et toutes avec une issue mortelle. Nous étions envahis par la résorption purulente; on n'osait pas prononcer le mot de pourriture d'hôpital; je ne sais vraiment pas pourquoi il effrayait davantage. Il est difficile d'être plus éprouvé que nous ne l'étions; notre courage pourtant se soutenait à la hauteur de toutes les circonstances. S'occuper des blessés, leur prodiguer les soins qui coûtent le plus à la nature d'une femme, me semblait assurer la protection de Dieu à mon fils; et il s'ajoutait à cette croyance la confiance, la certitude que le jour où les portes de Paris, si longtemps fermées, s'ouvriraient, ce serait pour laisser passer le roi.

A toutes nos épreuves il fallait encore ajouter celle très pénible de voir les Allemands que l'on nous apportait blessés, presque mourants, du champ de bataille, nous repousser, se refuser à nos soins, imbus de la terreur qui leur avait été inspirée que nous avions empoisonné les médicaments que nous désirions leur faire prendre. Ce bruit odieux s'était tellement accrédité dans l'armée allemande que des officiers saxons confiés à mes soins, et plus tard rassurés, m'ont avoué y avoir cru.

Paris, avec plusieurs millions d'habitants vivant sans entendre aucun bruit du dehors apporté par des gens

sérieux, acceptait toutes les sottises que les imbéciles et les intrigants mettaient en circulation. On nous racontait que l'Allemagne, épuisée d'hommes et d'argent par la lutte, ne pouvait plus envoyer pour renforcer ses troupes décimées que des vieillards mal équipés, insuffisamment armés, et nous le croyions. Une sortie de nos troupes était annoncée la veille à grand fracas, pour que les assiégeants n'en ignorassent, et le matin, avant le lever du soleil, quand, par une neige glaciale, je traversais les Champs-Élysées me rendant au Grand-Hôtel, je voyais, rangées sur la chaussée, des voitures d'ambulance prêtes à se rendre sur le lieu du combat pour nous en ramener les mourants. Au moment de l'affaire de Champigny, le 2 décembre, nous comptâmes sérieusement sur la victoire; et pourtant quel état de misère trahissait la vue des pauvres troupes qui défilaient sous nos yeux le long des boulevards ! Les marins étaient les seuls qui eussent encore grand air; les cavaliers, tous portant des uniformes disparates où, sous des couches de terre et de malpropretés de toute sorte, on distinguait des vêtements de hussards, de dragons, de cuirassiers, offraient un spectacle déchirant.

Après les combats de Champigny, nos illusions commencèrent à se dissiper. Ces tristes journées nous amenèrent des blessés en grand nombre, et comme souvent on les relevait sanglants sur le champ de bataille, où on leur enlevait leurs vêtements, se contentant de les envelopper dans des couvertures, nous ignorions et leurs noms et les régiments auxquels ils appartenaient ; bien des mères ont attendu des fils

qu'elles ne devaient jamais revoir, et certaines ignorent encore ce qu'ils sont devenus. Ce n'était pas la même chose pour les hommes de l'armée allemande ; il en est plusieurs dont j'ai reçu le dernier soupir, et tous portaient au cou une chaîne en métal à laquelle était attachée une petite ardoise où on avait gravé leur numéro d'ordre et les autres indications indispensables pour les faire reconnaître. Après leur mort, elles étaient envoyées au quartier général allemand.

Le charbon manquait, par conséquent le gaz ; la nuit, Paris était plongé dans une obscurité que dissipait seulement la lumière des bombes ; car le bombardement était commencé. Nous n'y prenions pas beaucoup garde ; il n'était guère dirigé encore que sur des quartiers éloignés des nôtres, et nous avions trop à faire pour penser à nous-mêmes et nous abandonner à des sentiments de crainte.

Dès les premiers jours de l'investissement, il avait été convenu, plutôt en guise de plaisanterie que sérieusement, car nous étions loin de croire à la durée du siège, que le 1er janvier on dînerait chez moi. Mais le 1er janvier était venu sans qu'eût sonné l'heure de la délivrance, et il fallut s'occuper de mon festin, dont le menu satisferait peu les exigences actuelles. Il fit sensation pourtant : un relevé d'antilope, un jambon, des poulets et un dindon rôtis étaient des mets que nous ne connaissions plus, et mes vingt et un convives y firent grand honneur. Combien depuis ont disparu !

La mort planait déjà sur un de ceux dont la vie était la plus précieuse.

Huit jours plus tard, elle enlevait brusquement Étienne de Biron à une femme, à des enfants qui lui étaient profondément attachés ; il mourait victime de son dévouement, de sa charité sans limite. Depuis son retour à Paris, où l'avait ramené sa volonté absolue de partager les souffrances et les dangers auxquels les habitants allaient être exposés, ses journées et ses nuits souvent s'étaient écoulées entre le service auquel il s'était astreint dans la garde nationale et l'exercice de la charité. La misère était grande, son cœur toujours ouvert pour y compatir, sa bourse pour la soulager. Sa santé délicate ne résista pas à ces excès de fatigue. Les nuits passées sur les remparts, par un froid plus rigoureux que celui auquel sont ordinairement soumis nos pays, amenèrent une crise d'asthme qui l'emporta en quelques instants. Ce furent des heures tragiques que celles où sa femme, agenouillée auprès du lit où était étendu son corps inanimé, offrant sa grande affliction à Dieu, lui demandait que, puisqu'il l'avait si cruellement frappée, son sacrifice devînt la sauvegarde de ses amis, qu'une pareille douleur leur fût épargnée. A ses côtés, dans cette chambre mortuaire, une cruelle anxiété s'ajoutait à mon chagrin. Le bombardement était incessant ; la mitraille tombait jusque sur l'esplanade des Invalides, tout à côté de l'hôtel occupé par la famille Biron. Je tremblais en pensant qu'une bombe éclatant entre nous pouvait aggraver encore, en causant une horrible catastrophe, la douleur sous le poids de laquelle nous étions écrasées. Une semblable calamité nous fut épargnée. L'archevêque, — je ne sais pourquoi, il

n'avait pas le cœur facile à émouvoir, — refusa à la pauvre veuve la consolation qu'elle implorait, de transformer en chapelle la chambre où son mari dormait son dernier sommeil et d'y faire célébrer la messe.

La capitulation s'imposait à Paris à bout de ressources ; il avait beaucoup souffert et montra un courage qu'on n'attendait pas de sa population. Les plus à plaindre étaient les gens appartenant aux classes moyennes ; ils mouraient littéralement de faim et de froid. Ne trouvant plus à gagner leur vie, ils se voyaient obligés de se priver des aliments les plus indispensables, dont le prix était devenu excessif. Une livre de viande valait 12 francs, et c'était à grand'peine qu'on parvenait à se la procurer. Une poignée de pommes de terre se vendait au poids de l'or ; il y avait dans le pain plus de sciure de bois que de farine. Les privations forcées engendraient la faiblesse ; les maladies et la mort survenaient. Les enfants surtout, mal vêtus, mal nourris, mouraient avec une rapidité effrayante. Les femmes du peuple avaient fait preuve d'une admirable énergie, en stationnant tous les matins, avant le jour, par un froid rigoureux, devant les portes des boucheries et des boulangeries pour se faire délivrer la maigre pitance que leur accordaient les mairies. Il fallait se résigner à subir les conditions du vainqueur ; l'armistice était signé, qui allait nous permettre de recevoir les nouvelles attendues dans une si grande anxiété. Grâce à Dieu, celles que je reçus furent rassurantes et, n'ayant plus de motif impérieux qui me retînt à l'ambulance, je me décidai, pour voir mon fils, au voyage

de l'Allemagne du Nord. Mais il fallait des papiers en règle pour traverser les lignes ennemies; afin d'en obtenir, je dus, avec la duchesse de Galliéra, qui comptait de nombreux amis parmi les chefs des armées allemandes, aller à Versailles réclamer leur protection. Ce n'était pas une course facile. A chaque instant, la voiture s'embourbait dans des routes défoncées, puis c'étaient les sentinelles ennemies qui s'assuraient que vous étiez autorisé à sortir de Paris. A Versailles, les démarches durèrent un temps énorme, et quand, au retour, nous arrivâmes au pont de Courbevoie, malgré un sauf-conduit du prince de Saxe-Weimar, le chef de poste nous empêcha de le franchir. Sur nos réclamations, il fit prévenir un officier supérieur, et celui-ci nous conseilla d'attendre le jour pour franchir les lignes allemandes. La zone intermédiaire était envahie par des maraudeurs; nous pouvions être exposées à des dangers sérieux. Il fallut suivre le conseil qui nous était donné, passer la nuit dans notre voiture, en sacrifiant, à nos pauvres chevaux épuisés, le pain que nous avions acheté pour notre usage à Versailles, et que nous considérions comme un grand régal. Cette course à Versailles avait duré vingt-quatre heures.

Peu à peu notre ambulance s'évacuait, et, remettant les convalescents qui me restaient entre les mains de la seule infirmière respectable que j'aie eu pendant tous les mois où je me consacrai au service des blessés, je me mis en route sous la protection de l'ancien valet de chambre de mon mari. La voie était coupée sur bien des points; on avait pris la précaution, fort inutile

en présence d'une armée préparée à toutes les éventualités, de faire sauter les ponts, d'enlever les rails. A certains endroits, sur la route, il fallait descendre du wagon, portant à la main ses paquets, car les employés n'étaient pas autorisés à les enregistrer. Trouver à manger était fort difficile. Tant bien que mal pourtant, nous parvînmes à gagner Bruxelles, où je revis ma pauvre cousine de Berghes écrasée sous le poids de la plus vive douleur par la mort de ce fils qu'elle avait ramené dans la capitale de la Belgique pour se le voir enlever. Mme de Belbeuf, qui avait perdu son mari, mort victime des souffrances endurées pendant le siège, était auprès d'elle, et toutes les deux se soutenaient réciproquement dans leur infortune. Ce qui me frappait le plus, à Bruxelles, c'était de voir les quartiers de viande à l'étalage des boucheries, les mottes de beurre, les paniers d'œufs à la devanture des crèmeries. J'avais absolument perdu la notion des exigences matérielles de la vie humaine.

Une côtelette de mouton me paraissait un luxe auquel on ne devait se laisser aller que très rarement.

La frontière belge franchie, je retrouvai à Aix-la-Chapelle le cauchemar des casques pointus, dont j'avais été délivrée pendant que je traversais le pays neutre. Déjà j'y rencontrais des prisonniers français ; on les avait semés tout le long de la route, et ceux-là du moins n'avaient à souffrir que moralement. M. de Mun, qui y était avec sa femme, venue le rejoindre, me pria de la ramener en France, où sa mère se mourait. Il fut convenu qu'elle m'attendrait chez Mme Craven, à Baden,

sur mon chemin, pour rentrer en France. Je vis encore, à Aix-la-Chapelle, mon parent, le général Duhesme, qui n'était alors que chef d'escadron, et sur lequel j'avais reporté une partie de l'attachement que j'avais eu pour sa mère, à laquelle j'étais attachée par les liens d'une sincère affection.

A Berlin, je n'étais pas encore au terme de mon voyage; j'eus le désagrément d'y voir les fenêtres illuminées en signe d'allégresse pour les triomphes remportés sur nous. Je repartis le plus promptement possible pour Cotbus, dans la direction de Breslau, où je savais qu'était mon fils; il y était même, ce que j'ignorais, avec son cousin La Roche-Aymon. Grâce à la protection du duc de Talleyrand, qui se porta caution, — car certains officiers français ayant manqué à leur parole, on ne se fiait plus à celle des autres, — je fus autorisée à emmener à Sagan, pour quelques jours, mon fils et mon neveu. Sagan est une résidence princière, sans architecture, comme le sont tous les châteaux allemands, qui ont l'air de grandes casernes, mais qui se relèvent par leur magnificence à l'intérieur. Une des ailes, réservée au roi de Prusse qui l'habitait souvent, car il avait une affection particulière pour la duchesse de Sagan, mesure 100 mètres de long. Le Boberg, qui devient l'hiver un torrent, coule au pied du château et encadre un jardin de fleurs qui doit être ravissant pendant l'été, car il est agréable même pendant l'hiver. L'habitation est située à côté de la petite ville du même nom, qui payait encore, au moment de la guerre de 1870, un impôt dont le produit était employé à liquider

l'emprunt contracté pour le paiement du tribut de guerre levé par le premier Napoléon. Le contrée entière est couverte de forêts presque exclusivement plantées en sapins qui assombrissent ce pays et le rendent fort sévère. Je m'y suis plusieurs fois promenée en voiture avec la duchesse de Talleyrand, fort aimable personne d'un esprit très primesautier et fort séduisant. Elle se défendait beaucoup d'avoir conseillé à son beau-fils de s'affubler du titre de duc de Montmorency et en donnait des explications assez comiques dans sa bouche. Elle me racontait que, voyant toute l'irritation que causait dans le monde cette prétention d'usurper un des noms les plus glorieux de la France, qui même n'était pas encore éteint, elle était allée trouver son mari, et devant son fils aîné lui avait dit : « — Il faut qu'Adalbert renonce à ses prétentions; c'est déjà bien assez qu'on lui laisse porter un nom comme le vôtre, sans encore qu'il en prenne un autre. » D'ailleurs, en s'exprimant ainsi, elle n'apprenait rien à personne. Elle parlait aussi très franchement de la bienveillance qu'elle avait rencontrée chez Mme Moté et chez Mme de La Ferté, et de la reconnaissance qu'elle éprouvait pour ces deux dames.

Le ménage Talleyrand était tout au rebours de ce qui se voit ordinairement : le duc, très calme, très tranquille, ne fumant pas, en fait de plaisirs cynégétiques n'aimant que la chasse à courre; la duchesse, toujours exubérante, fumant de gros cigares un peu en cachette de son mari, et se livrant avec passion à la chasse à tir. Un petit pavillon avait été construit au milieu de la forêt

pour lui permettre d'aller tirer les coqs sauvages, qu'on ne peut surprendre qu'au lever du soleil. Les heures s'écoulaient rapidement auprès d'elle, dans cette belle résidence, où je jouissais d'un bien-être qui m'était inconnu depuis de longs mois, d'un calme succédant à de si furieux orages, et où j'avais été accueillie avec une grande bienveillance. Je profitai de la liberté d'allure que donnait à mes jeunes prisonniers la haute protection de M. de Talleyrand, pour les emmener jusqu'à Berlin, où je croyais bien que ni eux ni moi nous n'aurions jamais l'occasion de revenir.

Mon fils, ayant eu connaissance du bruit répandu parmi les prisonniers que la nouvelle impératrice dressait une petite liste des officiers qui lui étaient particulièrement recommandés, pour qu'ils fussent rapatriés avant leurs camarades, — qui, ajoutait-on, ne devaient rentrer en France qu'en y ramenant les hommes sous leurs ordres, toutes choses d'ailleurs absolument fausses, — s'était adressé à sa tante, Mme Craven, qui entretenait des rapports fréquents avec l'impératrice, pour obtenir d'être inscrit sur la liste des privilégiés. Dès notre arrivée à Berlin, la princesse Antoine Radziwill, née Castellane, et petite-fille du maréchal, qui avait toujours traité de parents MM. de La Ferronnays, vint me trouver et m'annonça que la souveraine voulait me voir et me donnerait audience, le lendemain soir, à l'hôtel Radziwill. Je m'excusai beaucoup du costume plus que modeste dans lequel je me présenterais devant cette auguste princesse ; car ma garde-robe se composait exclusivement de deux robes de laine noire. Quelques instants après que

m'eut quittée la princesse Radziwill, M. de Werter, que j'avais connu à Paris lorsqu'il représentait la Prusse, m'avertissait confidentiellement que la souveraine voulait m'annoncer elle-même la libération de mon fils. Avec la plus grande délicatesse, elle avait désiré m'éviter d'être reçue au palais impérial, quand la guerre était à peine terminée. Je me rendis dans ma pauvre robe noire, bien usée, bien fanée, au rendez-vous indiqué. Il est impossible de se montrer plus aimable, j'ose dire plus affectueuse, que ne le fut cette grande princesse, dont le cœur était profondément touché des malheurs de notre pays. Elle m'exprima les regrets partagés par l'empereur qu'elle éprouvait que nos pauvres prisonniers eussent vu se compliquer les douleurs morales de la captivité par des souffrances physiques pénibles; mais outre que rien n'était prévu pour la venue d'une aussi énorme masse de troupes, l'hiver, toujours rigoureux en Prusse, l'avait été plus que de coutume cette année. Puis elle ajouta que, n'ayant demandé la liberté d'aucun prisonnier, elle n'avait fait d'exception que pour mon fils; que les règlements exigeaient son retour à Colbus, mais qu'il y trouverait signée sa feuille de route pour la France. Je demandai et j'obtins de Sa Majesté que mon neveu, compagnon d'infortune de son cousin, fût compris dans cet acte de clémence; dès le lendemain matin tous les deux prirent avec empressement la route de Colbus, et je me décidai à continuer le cours de mes pérégrinations, en allant serrer la main à quelques-uns de mes amis retenus en captivité. Il était bien douloureux de se mettre à la

recherche de nos compatriotes dans tous les coins de l'Allemagne. Ils avaient fait payer cher à nos ennemis leur défaite. L'empereur avait adressé à l'impératrice, après le désastre de Sedan, une lettre où il lui mandait : « Je viens enfin de me décider à passer en revue ma garde décimée à Gravelotte. »

Ma première étape fut Dresde, où j'en rencontrai quelques-uns; ensuite je fus à Wiesbaden; je savais y trouver le général de Rochebouet, qui attendait impatiemment, entouré de très nombreux compagnons dans les mêmes sentiments que lui, que sonnât l'heure de regagner la patrie. Puis je continuai sur Baden, où j'avais promis à son mari de reprendre Mme Albert de Mun, qui devait me rejoindre chez Mme Craven. J'eus l'occasion, dans cette ville, d'apprécier la bonne éducation et le respect des convenances par lesquels se distinguait la duchesse d'Hamilton. Née sur les marches d'un trône, elle était princesse de Baden; devenue par son mariage la femme d'un grand seigneur qui ne se rattachait à aucune maison souveraine, elle avait accepté, comme l'exigeaient les règles de la courtoisie, sa nouvelle position. Invitée à dîner chez elle, et l'homme auquel je donnais le bras s'effaçant pour la laisser passer, elle ne le souffrit pas, et je dus marcher devant elle. C'est un exemple qu'on pourrait peut-être offrir à bien des jeunes femmes, qui prennent au sérieux leurs droits souvent imaginaires.

Genève m'attirait. Monseigneur s'y était établi, comme en un lieu plus voisin de la frontière, et Madame vint ensuite l'y retrouver. Ils s'étaient absolument enfermés;

mais il y eut pour moi une exception. J'y avais presque compté, ayant toujours été traitée par eux avec une infinie bienveillance, que je devais à la fidélité du souvenir que Monseigneur gardait à mon mari, celui peut-être de tous ses dévoués serviteurs qu'il avait le mieux aimé. Madame entra la première dans le salon du petit Sacconay, où je l'attendais. Elle me conta ses anxiétés au moment où Monseigneur avait quitté Frohsdorf, lui laissant la responsabilité de veiller sur le jeune comte de Bardi, qui, sous l'influence de Mme la duchesse de Parme et malgré le refus de son oncle et tuteur, manifestait la volonté d'épouser une sœur cadette du dernier roi de Naples. La santé de cette princesse effrayait à juste titre Monseigneur. Il céda aux instances de son neveu, qui, peu de mois après, devint veuf. Madame me dit plus tard qu'elle ne pardonnerait jamais à Mme la duchesse de Parme le rôle qu'elle avait joué dans cette affaire de mariage ; d'autant moins qu'elle n'ignorait pas l'état de santé de sa sœur, puisque, en sortant de l'église où avait eu lieu la cérémonie religieuse, elle avait recommandé au nouveau et très jeune mari de traiter sa femme comme une sœur. En se séparant de son neveu, Monseigneur lui avait donné un consentement dont il se serait passé trois mois plus tard, puisqu'il devait atteindre sa majorité. « Dégagée de cette responsabilité, me dit Madame, je me hâtai de quitter Frohsdorf sans en demander l'autorisation à mon mari. Je serais plutôt allée le rejoindre à quatre pattes que de rester éloignée de lui à des heures aussi remplies d'émotions. » Monseigneur

entra, me tendant les deux mains, — ce qu'il faisait bien rarement, car il ne prodiguait pas les *shakehands*, — et témoignant une satisfaction de me voir qui ne lui était pas habituelle. Aimant sincèrement ses amis, il ne se laissait jamais aller à des démonstrations banales, ni à des excès de familiarité. Son visage reflétait les sentiments qu'il éprouvait, et quand, plus tard, j'entendis répéter à bien des gens, cherchant des prétextes pour renoncer à le servir, qu'il n'avait jamais eu souci de faire le métier de roi, c'est consciencieusement que je pus démentir ce fâcheux propos. Sa physionomie à Genève, ce jour-là, toujours restée devant mes yeux, m'était un garant de ses sentiments. Il me congédia en me disant : « Au revoir, en France ; il y a trop longtemps que vous venez nous trouver, c'est à nous maintenant de vous rendre vos visites, et, sans M. Thiers, ce serait déjà fait. » Mes illusions sur cet homme fatal m'ont fait pendant longtemps garder le secret des dernières paroles que m'avait alors adressées ce prince, souvent si odieusement calomnié.

M. de Mun, qui n'avait pas encore trouvé le chemin de Damas, qu'il a rencontré après s'être égaré dans de si nombreux sentiers, me reprocha de ne pas avoir présenté sa femme à nos princes ; mais jamais il ne l'avait conduite auprès d'eux ; et sachant par sa belle-sœur les instances qu'il avait faites en vain auprès du prince de Beauveau pour qu'il l'introduisît aux Tuileries impériales, je ne pouvais pas prendre sur moi une démarche aussi grave. Pendant les tristes jours de la Commune, étant à dîner avec M. de Mun chez Mme de

Biron, il tint un langage qui peut le faire considérer comme ayant le premier sonné le ralliement à la République; et, comme je témoignais des sentiments contraires, il me répondit que, n'ayant jamais rien sacrifié à la cause royaliste, il m'était facile de prêcher la fidélité. Fort étonnée, je réclamai pour mon mari, et sa réponse fut qu'il ne le confondait pas avec moi. La guerre civile terminée, il se rangea provisoirement sous le drapeau du roi. Il y a des gens auxquels il faut du temps et de longues réflexions avant de s'établir avec quelque fixité dans des opinions politiques.

Rentrer en France, regagner Paris, ne fut pas chose facile. Un affreux désordre régnait dans tout le pays, et je ne jugeai pas possible de laisser une jeune femme aller seule jusqu'à Pau, où la mort imminente de sa mère rendait sa présence urgente. J'avais si peur que sa pauvre mère ne mourût sans l'avoir revue que je repartis pour Pau le surlendemain de mon arrivée, et bien m'en prit : la Commune était à la veille d'éclater. Une fois à Bordeaux, sachant les routes sûres, je me séparai de Mme de Mun.

C'était le jour où l'Assemblée nationale émigrait de Bordeaux pour se rendre à Versailles. Le train que j'allais prendre emmenait, avec beaucoup d'autres membres de l'Assemblée, Victor Hugo, accompagnant le cercueil de son fils. C'était la première fois que j'apercevais le grand poète, dont on ne peut qu'admirer le génie radieux tout en déplorant les tergiversations de toute sorte qui jettent une ombre sur la fin de sa vie. Il n'avait pas grand air : de taille moyenne, un képi sur

la tête, on l'aurait volontiers pris pour tout autre chose que ce qu'il était.

A un pareil jour, il n'était pas facile d'obtenir une place dans un wagon. Les employés, pour se débarrasser de mes instances, se décidèrent pourtant à m'en donner une. Ce fut chez ma sœur que je me rendis, et j'appris là les désordres qui avaient éclaté à Paris et dont le développement a flétri la gloire que cette grande ville avait conquise par sa vaillante résistance à l'ennemi. Nous nous imaginions, au début, que ce serait une émeute, quelque chose dans le genre de ce qu'avaient été les journées du mois de juin 1848, où la troupe avait été si hésitante. Un soir, chez la marquise de Vogué, j'avais, à ce propos, entendu le général Lamoricière, interpellé par mon beau-frère La Roche-Aymon, qui lui disait que la troupe, en juin, avait bravement fait son devoir, répondre : « — Monsieur, dans une guerre de rue, quand vous voyez qu'il y a eu sept généraux tués, dites-vous que la troupe n'en voulait pas. »

Chaque matin, chez ma sœur, à Champigny, nous espérions apprendre que l'insurrection était domptée et la lutte terminée. Elle devait se prolonger pendant plus de trois mois, à la honte de notre pays, donnant aux ennemis le spectacle odieux d'un peuple vaincu par lui s'entr'égorgeant sous ses yeux; mais un pareil fait ne peut se produire qu'à la suite d'une excitation, d'une exaspération, comme celles dans lesquelles avait vécu une ville de plus de deux millions d'habitants repliée sur elle-même, n'ayant aucune communication

avec le dehors. J'avais peur que mon fils, désireux d'employer sa jeunesse, ne trouvât peut-être à le faire imprudemment à Versailles, et je préférais l'accompagner moi-même pour tâcher de le soustraire aux dangers d'un entraînement contre lequel personne n'aurait lutté. Après une courte apparition à Saint-Mars, où j'avais laissé le plus grand nombre de mes serviteurs, je partis avec lui pour la ville devenue en ce moment le centre du Gouvernement. Le duc des Cars, son beau-père, je ne sais pourquoi, le dissuada de chercher un emploi; mais je lui en sus gré, car c'était lui épargner de grands périls. Mon fils retourna d'abord en Bretagne, et de là à Niort, où tenaient garnison les débris de son régiment. J'étais trop intéressée aux événements pour quitter Versailles. Nos amis formaient à l'Assemblée une phalange nombreuse, et nous avions tous l'espérance au cœur. M. le duc d'Aumale et M. le prince de Joinville étaient rentrés en France, malgré les efforts faits par M. Thiers pour les en empêcher. Dissimulés sous des noms d'emprunt, ils s'étaient réfugiés chez leur fidèle ami, le duc d'Audiffred-Pasquier, en Normandie. Le jeune M. Périer se trouvait également chez sa tante la duchesse Pasquier ; mais, si grande était la crainte de sa mère que son fils ne se compromît auprès des princes, à la famille desquels M. Périer avait dû sa fortune politique, que, soumise à l'influence néfaste de l'homme qui, en ce moment, tenait entre ses mains les destinées de la France, elle envoya au milieu de la nuit un courrier portant à son fils l'ordre de rentrer à Versailles.

Ce fut avec un grand saisissement que, revenant du village d'Antony, où j'étais allée avec la comtesse Duhesme voir son mari et mon cousin, M. Gibert, tous les deux chefs d'escadron dans le régiment qui y était campé, nous reconnûmes qu'une vive agitation régnait devant l'hôtel du quartier général, occupé par le maréchal Mac-Mahon. Se précipitant en bas de la voiture, Mme Duhesme courut s'informer de ce qui causait ce mouvement inusité. Elle nous rapporta la nouvelle que les portes de Paris étaient ouvertes et que c'était dans l'enceinte de ses murs que le combat suprême allait s'engager.

Les jours qui suivirent l'entrée des troupes dans Paris furent les plus durs que nous ayons eu à traverser. Du haut de la terrasse de Meudon, où le passage des Allemands était souligné par des ruines, nos regards plongeaient sur la ville en flammes. C'était un si navrant spectacle que, tout à l'intérêt général, nous nous oubliions nous-mêmes ; et malgré ce que personnellement je pouvais redouter des ravages du feu, mon émotion se portait presque exclusivement sur les dangers auxquels étaient exposés nos monuments, nos splendides galeries de tableaux, dont il me semblait que nous étions responsables vis-à-vis du monde civilisé ; et quand, un moment, le bruit se répandit que l'incendie avait envahi les galeries du Louvre, j'en éprouvai un chagrin mêlé d'humiliation.

Enfin l'insurrection fut vaincue, mais après avoir commis des crimes exécrables ; et nous vîmes, le long de l'avenue de Paris, arriver de longues files d'hommes

au milieu desquels se trouvaient des femmes ignobles traînant dans la boue des robes aux couleurs éclatantes et coiffées de chapeaux ornés de plumes et de fleurs. Cette cohue repoussante, se renouvelant sans cesse, était dirigée sur le camp de Satory. La nuit, de lugubres détonations ne nous apprenaient que trop ce qui s'y passait. La compassion, si exaspérés que nous fussions, subsistait pourtant encore dans nos cœurs, et je me sentais irritée contre moi-même, dans les premiers temps de mon retour à Paris, d'éprouver, quand je rencontrais une femme du peuple, un mouvement de répulsion craintive qui me forçait à m'éloigner d'elle. Je les voyais toujours, le pinceau de pétrole à la main, badigeonner les murs de nos maisons.

Le matin du jour où fut célébré, à Notre-Dame, un service solennel pour ceux qui avaient disparu au milieu de la tourmente, venant à Paris afin d'y assister, je me trouvai dans un wagon avec un inconnu qui me donna de curieux détails sur l'erreur qui avait occasionné l'arrestation du président Bonjean et qui fut cause de sa mort. M. Bonjean, aux premiers jours de l'insurrection, en reconnaissant la gravité, écrivit quelques lignes à un magistrat, son collègue et son ami, lui disant qu'il croyait nécessaire que les honnêtes gens se concertassent pour décider le parti qu'il était utile et même nécessaire de prendre. La lettre était adressée à un magistrat, dont le président Bonjean ignorait l'adresse. Il la confia à son serviteur en lui recommandant de s'informer, au palais, de la demeure du destinataire, qui y était connue, et de remettre cette

lettre entre ses mains. La fatalité voulut que, parmi les chefs des insurgés, il y en eût un qui portât le même nom; et ce fut à lui, en ce moment à l'hôtel de ville, que le serviteur inconscient remit la missive. L'arrestation du président Bonjean s'en suivit immédiatement.

Paris, le jour où fut célébré le service funèbre, présentait un triste spectacle. Les barricades n'étaient pas encore entièrement détruites, et l'on se rendait compte des efforts qu'il avait fallu faire pour en déloger les bandits qui s'y étaient retranchés. Les rues étaient jonchées de débris répugnants; il semblait à mon imagination que les murs fumaient encore. Je retournai le soir à Versailles, après m'être assurée que mes serviteurs dévoués, que j'étais déjà venu voir aux plus mauvaises heures de la Commune, n'avaient pas trop souffert. J'avais alors entrepris cette course malgré tous les efforts qui avaient été faits pour m'en dissuader; mais, outre l'intérêt que je portais à mes serviteurs, il y avait aussi celui qui m'attirait à la banque, où une partie des titres composant ma fortune mobilière étaient déposés. Le marquis de Plœuc, pour lequel on se montra depuis si ingrat, chargé des fonctions de gouverneur de la Banque de France, avait pris des mesures énergiques pour la protéger et la défendre au besoin. Elle était blindée, comme une forteresse, et aux employés, tous armés, étaient assignés leurs postes de combat. Au moment où je me trouvais dans le cabinet de M. de Plœuc, on vint lui dire que des fédérés en armes s'approchaient pour prendre possession de la Banque et y remplacer

ceux qui, jusque-là, avaient été maintenus à son service. M. de Plœuc, jetant un cri de désespoir, se leva précipitamment en me disant : « C'était là tout ce que je craignais. Je suis livré à mes propres ressources, sans secours, sans appui ; que puis-je devenir? » Je n'avais pas encore quitté l'antichambre, quand il revint relativement rassuré. C'était une fausse alerte. Les fédérés, se contentant de lacérer les affiches annonçant que l'insurrection était vaincue à Lyon et à Marseille, avaient abandonné les entours de la Banque.

Le marquis de Plœuc, dont le courage et le dévouement ne furent égalés que par les injustices dont on le récompensa, avait eu à subir de terribles assauts. La négligence du Gouvernement de l'Empire avait exposé à des pertes considérables les particuliers, desquels les pierreries et les joyaux étaient déposés dans les coffres de la Banque de France. Les diamants de la Couronne, qui furent plus tard, à la honte des chefs de la République, inutilement vendus, étaient toujours déposés dans les caves de notre grand établissement de crédit. On les en avait retirés et transportés à Brest en prévoyance de l'invasion ; mais, dans la précipitation de l'évacuation du ministère des Finances, on avait négligé d'anéantir la reconnaissance qui s'y trouvait constatant le lieu du dépôt. Les hommes de la Commune s'en étant saisis, vinrent réclamer ces joyaux au marquis de Plœuc. Celui-ci, aux abois, prit le parti dangereux, mais qui lui réussit, de faire retirer des coffres où ils étaient contenus les bijoux appartenant à des particuliers, et avec le secours des chiffres qui y étaient

annexés, il parvint à prouver aux délégués du Gouvernement communal que ce qu'ils réclamaient n'était plus dans les caves de la Banque.

Ayant reconnu que rien ne s'opposait plus à notre rentrée à Paris, je quittai bientôt Versailles, et je revins m'installer chez moi.

Mes pauvres serviteurs avaient couru de grands dangers. Ma maison, dont les insurgés s'étaient emparés quand le bombardement les avait obligés à se replier de Passy sur Paris, avait été précipitamment abandonnée par eux quelques instants avant qu'un détachement d'infanterie y pénétrât; dans leur panique, ils y avaient laissé, comme trace de leur passage, un dépôt d'armes et d'uniformes, et mes serviteurs durent faire certains efforts pour prouver à leurs libérateurs leur parfaite innocence.

Paris pacifié, il fallait réorganiser le pays. Depuis le jour de mon arrivée à Versailles, pauvre chétive que j'étais, je ne cessais de répéter à nos amis, et ils étaient nombreux alors à l'Assemblée nationale : « Êtes-vous prêts, il faut que le roi rentre dans Paris avec le premier bataillon qui y pénétrera. » Ils me trouvaient assez insupportable; malgré mon ignorance des affaires politiques, je me rappelais trop bien que les lenteurs et les hésitations nous avaient perdus en 1848, et l'avenir donna malheureusement raison aux craintes que ce souvenir m'inspirait. Rien n'était possible sans que le rapprochement des deux branches royales fût un fait accompli. On croyait maintenant avoir obtenu le résultat auquel aspiraient, depuis tant d'années, les

gens clairvoyants qui plaçaient avant leur haine et leurs rancunes personnelles l'intérêt de la France.

Le marquis de La Ferté avait été choisi pour se rendre auprès de M. le comte de Chambord à Bruges. C'était un galant homme, gendre du comte Molé, et qui, dans cette situation délicate, avait su, sans jamais manquer au respect qu'il devait à son beau-père, conserver intacts, et sans fausses démarches, ses sentiments politiques et sa dignité. La marquise de La Ferté, femme de devoir dans toute l'acception du mot, malgré la vénération qu'elle ressentait pour son père avait accepté les volontés de son mari et suivit, sans hésiter, sa ligne de conduite. M. de La Ferté avait eu une jeunesse agitée, et il ne redoutait pas d'en raconter quelques incidents; mais il était un de ces maris auxquels leurs femmes pardonnent beaucoup, car ils exercent sur elles la séduction à laquelle succombent leurs rivales. Puis M. de La Ferté, comme mon mari et presque tous les hommes de leur génération, avait le grand mérite de ne jamais oublier le respect, les égards qu'on doit à une femme, cette femme fût-elle la vôtre. Une de ses plus éclatantes conquêtes avait été une personne du grand monde qui sut racheter les légèretés très publiques de sa jeunesse par une édifiante vieillesse. Pendant sa liaison avec M. de La Ferté, elle avait noué, d'une assez étrange façon, des relations avec M. le duc d'Orléans. Appartenant par son mari à la société royaliste, elle n'avait jamais paru aux Tuileries depuis 1830, et c'était à l'Opéra qu'ayant plusieurs fois aperçu de loin le fils aîné de Louis-Philippe, elle

avait éprouvé le désir de le connaître plus intimement et lui avait fait remettre discrètement un bouquet composé des fleurs dont elle portait le nom, au milieu desquelles elle avait glissé un billet contenant ces quelques mots : « Je m'appelle comme elles, et je vous aime. » Le duc d'Orléans fut fort intrigué quand on lui remit ce charmant, mais étrange présent. C'est en vain qu'il en cherchait l'auteur au milieu du cercle de la cour où la dame ne paraissait jamais ; mais ce que l'on veut sincèrement, on parvient toujours à l'obtenir, et le prince, fort disposé à profiter de toutes les occasions qui s'offraient à lui et même à les provoquer, trouvant celle-là très séduisante, finit par reconnaître quelle était la main qui se tendait vers la sienne. On convint qu'il irait retrouver la belle dame dans l'habitation où elle passait l'été. Un prince, fils aîné de roi, ne disparaît pas sans qu'il s'en suive une assez grande émotion. M. le duc d'Orléans était parti dans une voiture qu'il conduisait lui-même et qu'il avait quittée à quelques lieues de Paris, la remettant entre les mains d'un homme sur lequel il pouvait compter. C'était au moyen, fort dangereux, d'une échelle, qu'il s'était introduit dans le château, et pendant deux jours, sous des bottes de foin, une femme de chambre, mise dans la confidence, lui apportait une nourriture assez insuffisante ; ce régime frugal avait pour compensation des heures entières de tête-à-tête avec une enchanteresse. Il fallait s'arracher à cette île de Paphos d'un nouveau genre, et la sortie du parc fut troublée par une rencontre avec le marquis de La Ferté. On dit

que les deux rivaux se battirent dans le parc même. Jamais le marquis, bien que m'ayant raconté plusieurs fois cette aventure, sans prononcer le nom de la dame, ne m'a parlé du duel. Pendant cette fugue, l'émoi avait été grand parmi la famille régnante; mais le secret, soigneusement gardé, ne transpira que plus tard dans le monde royaliste, où on s'en serait fort amusé. La dame, après ses brillantes conquêtes, tomba dans des mains moins aristocratiques, et un homme de la bourgeoisie, après s'en être quelque temps occupé, la vit un soir tomber chez lui. Force lui fut de la garder; bientôt, las de cette liaison, il la rompit. Mme de M***, pendant que se passaient ces événements, était devenue veuve; elle profita de sa liberté pour s'enfermer dans un couvent de l'Ordre le plus sévère, où elle devint l'édification de ses compagnes par sa piété et sa stricte observance de la règle.

M. de La Ferté, auquel Monseigneur savait gré de la fidélité à sa cause qu'il avait su garder au milieu de grandes difficultés, ne connaissait qu'insuffisamment le terrain sur lequel il était appelé à négocier. Il n'avait fait à Frohsdorf que de rares voyages; une fois, à Wiesbaden, et peut-être une autre fois, pendant quelques jours, à Tepliz, il avait été mandé pour faire un service auprès du prince, qui ne s'ouvrait pas facilement aux personnes mêmes qu'il estimait le plus. Il était convenu que, laissant de côté les détails que l'avenir se chargerait de régler, il annoncerait simplement au représentant de la branche aînée l'arrivée de ses cousins. Il alla plus loin, et, dans son excès de zèle, se laissa entraîner à parler

du drapeau tricolore que les princes de la branche cadette apportaient à leur aîné. La conviction intime de mon mari était que Monseigneur accepterait le drapeau que la France déposerait à ses pieds; mais il fallait que ce fût la France, et il se révolta à la pensée de subir la volonté des princes contre lesquels on peut bien admettre qu'il conservait au fond du cœur, malgré la générosité de son caractère, une certaine méfiance. Ces paroles imprudentes amenèrent, — j'en suis certaine, grâce à la connaissance que mon mari m'a donnée du caractère de Monseigneur, — une révolte dont les conséquences, qui durent encore, ont été jusqu'ici, mais, je l'espère, ne seront pas toujours irréparables.

Pendant l'absence de son mari, l'agitation de Mme de La Ferté était extrême ; elle en revenait toujours à ses craintes, que l'acceptation du drapeau aux trois couleurs ne fût repoussée ; elle appréhendait que son mari, plein de confiance, en quittant Paris, dans le succès de sa mission, n'eût parlé trop tôt de la question qu'il ne fallait aborder qu'après avoir réglé toutes les autres. Ces craintes furent malheureusement bien justifiées; et la regrettable proclamation de Monseigneur à la nation française ne vint que trop tôt renverser encore une fois nos espérances. Le désarroi qu'elle entraîna dans le milieu monarchique affermit la situation de M. Thiers comme chef du pouvoir exécutif. Nous avions souvent vu s'évanouir nos espérances quand nous croyions toucher au but ; mais nous n'en fûmes pas moins sensibles à cette nouvelle déception. Le salut du pays exigeait des sacrifices, et des hommes d'élite se décidèrent à aller

représenter la France à l'Étranger, bien que ce fût pénible, surtout lorsqu'il s'agissait d'accepter le poste de Berlin, auquel fut nommé M. de Gontaut. Par amitié pour moi autant que par le souvenir qu'il conservait de mon mari, il exigea de M. Thiers que mon fils lui fût donné comme second attaché militaire. Mon fils l'avait désiré ; connaissant la mobilité de son caractère, j'exigeai qu'il mit à la poste, de sa propre main, la demande que j'en adressai au nouvel ambassadeur ; la précaution ne fut pas inutile.

Le voyage d'Anvers, qui eut lieu au mois de janvier 1872, n'offrit rien de particulièrement intéressant.

La rentrée en France de la branche cadette, dont nous rencontrions les membres dans le petit nombre de salons où les portes commençaient à s'ouvrir, nous suscitait de sérieux embarras. L'ancien parti orléaniste, que nous avions tout intérêt à ménager, nous accusait de manquer de respect à son chef, et les ordres de M. le comte de Chambord étaient absolus. Je profitai de l'audience que j'obtins de lui, à Anvers, pour lui demander encore une fois quelle ligne de conduite nous devions suivre, et sa réponse fut textuellement : « Tant qu'ils ne seront pas rentrés dans le devoir, vous ne les connaîtrez pas. » J'en gardai le secret ; mais fidèle à suivre la ligne de conduite que me traçaient les sentiments de mon mari, il me fallait obéir à l'ordre donné. M. de La Ferronnays, qui était l'homme de la conciliation, aussi dévoué à son roi que l'étaient ses parents les Blacas, avait plus de largeur dans sa manière d'envisager les questions politiques ; et j'ai toujours pensé

que, si la mort l'avait épargné quelques années encore, l'influence qu'il exerçait sur M. le comte de Chambord aurait peut-être obtenu un dénouement autre que celui qui mettait à néant ou plutôt qui ajournait la réalisation des espérances que nous conservions toujours, malgré tant de déceptions, dans nos cœurs.

Paris garda une attitude très digne tant que le territoire ne fut pas libéré, et la province, qui lui adresse souvent des reproches, aurait pu prendre modèle sur lui. Bien des salons étaient ouverts; on s'y retrouvait avec plaisir après avoir traversé cette période de sang; mais on n'y donnait pas de fête, et ce prétexte dont on se sert volontiers, qu'il faut bien amuser la jeunesse, ne recevait aucune application. A dix-huit ans, on a le temps d'attendre.

Les bonapartistes, écrasés sous le fardeau de la défaite qui était leur œuvre, commençaient timidement à relever la tête; mais on ne prenait pas encore au sérieux la possibilité d'un nouveau retour de l'île d'Elbe. Au mois de décembre 1872, j'allai passer quelque temps à Berlin, où la cour portait le deuil de la reine, femme du dernier roi. Je ne pouvais être reçue chez l'impératrice Augusta, à laquelle j'avais voué une légitime et profonde reconnaissance.

Quand je revins, l'année d'après, je fus plus heureuse et ma visite à la souveraine amena un assez plaisant incident. Arrivée au palais aussi exactement que le respect l'exigeait, j'y fus reçue par Mme de Brandebourg, chanoinesse, qui remplissait les fonctions de dame de l'impératrice. Ces charges, en Allemagne,

sont exercées par des personnes dans des conditions différentes de celles qu'on exigeait autrefois en France, au temps de la monarchie. Chez nous, les plus grandes dames sollicitaient l'honneur d'être attachées aux princesses, et un jour la duchesse de Narbonne put dire à Mademoiselle, encore enfant, qui avait manqué d'égards envers elle : « Mademoiselle, les plus grands seigneurs de France s'honorent de servir nos princes ; mais c'est à la condition qu'eux, de leur côté, comprennent l'honneur que nous leur faisons. »

En Allemagne, la situation n'est pas la même, et les personnes attachées aux princesses sont ou étaient alors, en général, des filles bien nées, mais dont la position est relativement inférieure. Mlle de Brandebourg ne me connaissait pas. L'impératrice était venue, sans se faire accompagner, chez la princesse Radziwill, le jour où je lui avais été présentée, et je n'avais pas rencontré Mme de Brandebourg dans les visites que je fis à l'impératrice à Coblentz. Quand j'entrai dans le salon d'attente où elle se tenait, elle crut utile de donner à la citoyenne d'une République des instructions sur la manière dont on devait se conduire devant une souveraine. Elle m'expliqua qu'à son entrée il me fallait faire une profonde révérence, puis une seconde quand elle se rapprocherait de moi, que mon nom serait annoncé par elle à l'impératrice et que je devrais soigneusement, lorsqu'elle m'adresserait la parole, lui répondre à la troisième personne. Nous en étions sur ce catéchisme de cour quand, la porte s'ouvrant, l'impératrice entra, vint à moi, en me tendant la main que je baisai, pendant

qu'elle voulait bien m'exprimer le grand plaisir qu'elle éprouvait à me revoir; puis, se tournant du côté de la demoiselle d'honneur, dont le visage indiquait un profond étonnement, elle lui dit de se retirer.

De Berlin, en passant par Dresde, dont j'emmenais mon fils et ma belle-fille admirer les magnificences, je me rendis à Frohsdorf, où, pour la première fois, j'entendis chanter à la grand'messe le *Domine salvum fac regem*. Monseigneur, dont la dignité ne se démentait jamais, n'avait pas voulu, tant que la France avait eu un chef se posant en souverain, prendre dans une cérémonie religieuse un titre que le pays accordait à un autre.

Après avoir traversé l'Autriche et m'être arrêtée quelques jours à Rome, j'allai m'établir pendant un certain temps à Naples. C'est là que j'appris la mort de Louis-Napoléon. Il me serait difficile de dire que j'en conçus un grand chagrin; mais, en présence de la mort, je demeurai convenable et m'abstins de tout propos fâcheux.

Je reçus à Naples la nouvelle d'un malheur de famille au moment où j'allais avoir le grand honneur de déployer mes talents dramatiques sur le théâtre du club de Naples, dont n'étaient membres que les Codinis, c'est-à-dire ceux qui étaient restés fidèles à la branche de la maison de Bourbon régnant à Naples. Je dois avouer que ce fut une déception. Je quittai Naples assez promptement, et, avant de rentrer chez moi, je fis le détour de Cannes pour y voir ma belle-sœur La Ferronnays, déjà fort souffrante et fort affligée de la mort de sa belle-fille.

L'insurrection des pays basques, dont M. le duc de Madrid avait pris la direction, ayant été vaincue, le prince, Mme la duchesse et leurs enfants s'établirent à Passy; ils y vivaient modestement, mais cependant avec le train de maison convenable qu'exigeait leur situation. Tous les dimanches il y avait réception, et une bizarrerie de ces réunions était d'y rencontrer la reine Isabelle, qui témoignait une grande affection à son neveu. Dans l'espoir d'arriver à une conciliation, elle avait eu avec lui des entrevues tenues secrètes ; et plus tard elle ne dissimulait guère les regrets que lui avait causés la naissance du petit roi Alphonse XIII, qui faisait évanouir le rêve qu'elle avait formé : le rapprochement des deux branches de la maison Bourbon-Espagne, par le mariage de don Aymé, fils unique de M. le duc de Madrid, avec la petite princesse des Asturies. A ces soirées sans prétention, la bonne reine dansait de tout son cœur. Il y avait parfois des incidents qui étaient en même temps tristes et plaisants. Mme la duchesse de Madrid, malgré l'habitude qu'elle aurait dû en avoir, n'aimait pas que son mari se montrât empressé auprès des femmes. Le grand salon où elle se tenait avec ses invités s'ouvrait sur une pièce à peine éclairée où M. le duc de Madrid avait réuni tous les souvenirs de la dernière guerre : panoplies, drapeaux, uniformes, etc. Un soir, j'étais assise auprès de la princesse, quand elle vit son très volage époux, ayant à sa droite et à sa gauche les deux grandes beautés du moment, se diriger vers cette pièce à laquelle une demi-obscurité donnait un aspect mystérieux.

N'acceptant pas le proverbe anglais qui veut que le salut soit dans le nombre, Mme la duchesse fit la grimace ; la situation n'y prêtait pourtant pas ; et, se tournant vers moi, elle me dit : « Il fait bien froid dans la chambre du fond, il faudrait que ces dames en fussent averties ; » et comme je ne répondais pas ; la phrase fut répétée ; je dus me résigner : « Madame désire qu'elles en soient averties. » Le message n'était pas agréable à transmettre ; mais tout de suite Mme la duchesse ajouta : « Oh ! c'est inutile ; voilà leurs maris qui les suivent. Ils en seront juges. » Quelques années plus tard, on mêla le nom de M. le duc de Madrid à celui de l'une d'elles ; mais bien à tort, car il ne s'est jamais occupé ni de l'une ni de l'autre.

La pauvre duchesse de Madrid avait bien des soucis et bien des chagrins ; mais elle se plaisait à Paris, où un petit nombre de fidèles se pressaient autour d'elle et s'efforçaient de lui procurer les quelques distractions qui lui étaient agréables. De nouvelles complications allaient bientôt la forcer de quitter la France à laquelle elle s'était attachée.

J'avais passé la soirée chez la duchesse des Cars, où se trouvait réunie une assez nombreuse société, et j'en sortais lorsque, dans l'antichambre, mon valet de pied me dit : « Madame, il y a quelqu'un qui vous attend et qui désire vous parler immédiatement. » Fort étonnée et quelque peu effrayée, je me hâtai de descendre et je me trouvai en face de mon parent, le duc d'Audiffred-Pasquier, qu'en outre de la parenté je considérais alors comme un ami sincère, ce qui n'est

pas toujours la même chose. Je le priai de monter dans ma voiture, et s'asseyant à mes côtés, il me dit : « Il faut que vous alliez à l'instant même à Passy, prévenir M. le duc de Madrid qu'il devra quitter Paris et la France demain. Le Gouvernement espagnol se montre fort irrité des conciliabules carlistes qui se tiennent dans notre pays, nous ne sommes pas en situation de nous mettre sur les bras une affaire avec lui et, comme conséquence peut-être, avec l'Europe. » Il était onze heures du soir; mon embarras fut grand. Je ne devais pas songer à entrer chez la duchesse, qui était certainement couchée. Je ne pouvais réellement pas aller réveiller Elliot, le seul de l'entourage du prince dans lequel on pût avoir une confiance absolue. Ma bonne étoile voulut que, pendant les quelques instants où je me livrais à des réflexions fort peu agréables, je visse passer le comte Stanislas de Blacas. Je l'appelai et lui fis part de mon embarras, en ajoutant que c'était à lui bien plus qu'à moi à s'acquitter de ce fort pénible message. Il le comprit, et, malgré la contrariété qu'il en éprouvait, se mit en route pour Passy; et je rentrai chez moi dans un état de grande agitation. Le lendemain matin, presque avant le jour, Elliot frappait à ma porte. La princesse me faisait demander. Avant de partir, j'expliquai à son envoyé ce que je savais de la situation. Le duc d'Audiffred-Pasquier, en me chargeant de faire connaître à M. le duc de Madrid que le Gouvernement français lui signifiait l'ordre de quitter le territoire, avait ajouté : « Et s'il résistait, nous avons les moyens de l'y contraindre. » Elliot ne parut nullement surpris

de cette communication, et il me répondit même : « Je sais à quoi il est fait allusion. » Quant à moi, je l'ai toujours ignoré.

Je trouvai la duchesse de Madrid très émue, très troublée, m'expliquant qu'un départ aussi précipité était impossible; qu'il y avait des préparatifs indispensables; qu'un délai s'imposait, ne fût-ce que pour se procurer l'argent nécessaire au voyage. Je lui promis d'employer tous mes efforts à obtenir un sursis, sans pouvoir lui donner l'assurance d'y réussir. Après une attente assez longue, M. Pasquier me fit savoir qu'on accordait au prince les quelques heures de répit qu'il réclamait, mais à la condition que, le lendemain, à midi, le duc Decazes, alors ministre des Affaires Étrangères, apporterait, en prenant place au conseil, une lettre écrite et signée par moi, dans laquelle je donnerais ma parole d'honneur que le prétendant à la couronne d'Espagne était parti. Je ne pouvais pas hésiter à accepter les conditions qui m'étaient imposées; mais j'eus un poids de moins sur le cœur quand le lendemain, vers midi, on vint m'apprendre que don Carlos était loin de Paris.

En France régnait encore un calme apparent; de nouveaux orages ne devaient pas tarder à éclater. La chute de M. Thiers, renversé par ceux qu'il considérait comme ses amis, semblait au parti royaliste une chance favorable pour réparer ce qu'on appelait le malentendu de 1871. Le choix d'un successeur amena de violentes discussions. Il était impossible aux royalistes de porter leurs voix sur M. le duc d'Aumale,

celui de tous les fils de Louis-Philippe qui se montrait le moins disposé à un rapprochement avec le chef de la branche aînée. Ce prince offrait un singulier mélange de sentiments : très lettré, doué d'une intelligence supérieure, aristocrate dans l'âme et justement fier de son illustre race, il était imbu de principes ne lui permettant pas de faire servir le prestige qu'il exerçait sur l'armée à la restauration de la monarchie, eût-elle été représentée par M. le comte de Paris. Passionné pour son pays, il ne voulait pas admettre que ses intérêts étaient identiques avec ceux de l'illustre race à laquelle il appartenait. L'antipathie mal dissimulée qu'on devinait facilement chez lui pour M. le comte de Chambord, si elle n'était pas partagée par ce prince dont le grand cœur ne connut jamais la haine, trouvait une complète réciprocité chez Mme la comtesse de Chambord. Cette princesse, élevée à la cour de son père, M. le duc de Modène, seul souverain de l'Europe qui n'eût pas reconnu la royauté de M. le duc d'Orléans, devenu Louis-Philippe, détestait tous les princes de la branche cadette, et, dans l'intimité, en l'absence de son auguste époux, elle se laissait aller à dire, en parlant de Mme la duchesse de Saxe-Cobourg, avec l'accent méridional qu'elle n'a jamais perdu : « Cette Clémentine, elle me fait dîner en face du portrait de Louis-Philippe dans son pantalon rouge. Croit-elle donc que cela me soit agréable. » Après de certains tiraillements, ce fut le maréchal Mac-Mahon que l'on appela à la première dignité de notre pays, et, pour le parti royaliste, ce choix fut un malheur. Une députation de la

Chambre alla, le soir même de la démission forcée de M. Thiers, annoncer au maréchal, qui, dit-on, en fut plus affligé que satisfait, que la lourde charge de chef du Gouvernement lui était imposée. La confiance que la parti royaliste avait en lui était si solidement établie que le sentiment général, parmi ses membres, fut que, si la France n'était pas encore sauvée, elle en était à la veille. Nous avons successivement passé par toutes ces illusions. Dans cet été de 1873, pour la première fois depuis la théâtrale représentation de l'Exposition de 1867, un souverain vint en France : c'était le shah de Perse. Ce peuple républicain, qui prétend ne pas pouvoir subir le joug d'un monarque, se précipiterait sur les pas d'un orang-outang couronné ; et, pour ce souverain asiatique, on manifesta un enthousiasme qui se traduisit par des fêtes chez les chefs du Gouvernement, appartenant alors à l'élite de la société française.

On a raconté depuis que ce prince exotique, en quittant la France, était allé en Angleterre, et avait sollicité de la reine une singulière faveur : celle d'assister à la pendaison d'un de ses sujets ; et qu'il s'était montré singulièrement étonné, quand Sa Majesté lui avait répondu qu'elle ne disposait pas de leur vie.

Les premiers temps de la présidence du maréchal furent employés à renouer les négociations pour le rapprochement des deux branches de la Maison de France, qu'on espérait bien faire aboutir ; ce rapprochement si désiré, si impatiemment attendu, et qui s'éloignait toujours quand on croyait le but atteint, comme le mirage au désert.

M. le comte de Paris, dont le noble cœur était digne de sa race, se montrait tout disposé à faire les démarches nécessaires pour amener une réconciliation. Il faut louer la fidélité avec laquelle Mme la duchesse d'Orléans, bien que protestante, avait respecté les engagements pris quant à l'éducation religieuse de ses enfants dans la tradition catholique la plus correcte. Elle ne leur avait d'ailleurs pas inculqué le sentiment qui était le sien de leurs droits immédiats à la couronne de France. Pour ceux qui n'étaient pas initiés au secret des négociations, ce fut un coup de théâtre que la nouvelle annoncée de la présence de M. le comte de Paris, accompagné de M. le comte d'Harcourt, auprès de son royal cousin. Il avait fallu s'arrêter à Vienne afin de régler certains détails de la visite qui rencontraient des difficultés. J'ai connu assez cette affaire pour affirmer qu'elles n'étaient pas soulevées par Monseigneur, auquel le souci de l'intérêt de son pays aurait fait accepter tous les sacrifices, sauf ceux, hélas! qu'il croyait toucher à son honneur.

M. le comte de Chambord reçut avec effusion son héritier légitime, et Madame, incapable d'agir contre la volonté de son auguste époux, dut se résigner. Ce fut à Coire, dans le salon de l'hôtel, que les journaux m'apprirent ce grand événement, et mon émotion fut telle que, à l'étonnement des personnes dont j'étais entourée, je fondis en larmes. Il semblait que la France eût enfin atteint le port, on ne parlait que de la rentrée du roi dans Paris. La question du drapeau allait de nouveau renverser toutes nos espérances. En réalité,

les chefs du parti orléaniste, attachés à la forme du Gouvernement parlementaire, se souciaient peu de voir revenir un roi qu'ils savaient disposé à certaines réformes très contraires à leurs idées. Ils se faisaient l'illusion qu'il leur était possible de constituer, sous le nom du maréchal de Mac-Mahon, un gouvernement oligarchique, qui dirigerait le pays jusqu'à la mort de M. le comte de Chambord, et qu'alors ils remettraient le pouvoir entre les mains de M. le comte de Paris. C'était un funeste aveuglement. Succéder au chef de sa Maison était, pour M. le comte de Paris, la consécration de ses droits, et le jour où il aurait paru sur les marches du trône de son auguste cousin, l'ère des révolutions était close, et la douleur ressentie par le couple royal de n'avoir pas d'enfants devenait comme un témoignage de la protection spéciale accordée par Dieu à la France.

Quelle fut la cause déterminante de la catastrophe qui remit de nouveau tout en question, il ne m'appartient pas de le dire; mais elle éclata sur le refus formel de Monseigneur d'accueillir favorablement les tentatives qui furent renouvelées pour qu'il acceptât le drapeau aux trois couleurs.

J'étais à Versailles avec M. et Mme de Blacas; nous nous apercevions que le comte Stanislas, leur frère et beau-frère, avait d'étranges allées et venues; mais je les attribuais aux pourparlers qu'exigeaient les négociations dont dépendait le salut de la France. La Chambre siégeait presque en permanence; il fallait prendre un parti. On choisit le plus regrettable.

M. le comte de Chambord était à Versailles. A la nuit, M. de Blacas se présenta chez le maréchal et lui dit : « Je vous apporte des nouvelles de Monseigneur. — Oui, je le sais ; il est à Bruges. — Non, Monsieur le maréchal ; il est rue Saint-Louis, à Versailles. — Je réponds de sa sûreté ; il y sera veillé. — Ce n'est pas pour le protéger contre tout danger que je viens vous entretenir. — Que veut-il donc ? — Que vous montiez à cheval à ses côtés et que vous le fassiez proclamer au camp de Satory. Il vous attend rue Saint-Louis. — Il m'est impossible d'aller le trouver, ce serait me compromettre. — La nuit est close ; j'ai seul la clef pour vous ouvrir les portes ; vous ne serez vu de personne. » Mais rien ne put vaincre la résistance du maréchal, le sentiment du devoir militaire étouffant en lui celui de l'homme politique. La partie était perdue et l'avenir de la France avec elle.

Remettre le pouvoir entre les mains de M. le duc d'Aumale était impossible ; pas plus qu'au moment de la chute de M. Thiers nos amis n'y auraient consenti ; mais les suffrages se seraient peut-être réunis sur un autre nom, celui de M. le prince de Joinville. J'étais, un matin de ces tristes jours, dans le salon de la duchesse Pasquier, quand on vint la prévenir que ce prince lui demandait de le recevoir. Je voulais me retirer, comme il est d'usage quand un prince de maison souveraine vient faire une visite à un particulier ; mais Mme Pasquier me retint, et M. le prince de Joinville, auquel elle me présenta, s'assit entre nous deux. Il va de soi que la conversation roula sur les événements du

moment. Mme Pasquier émit l'idée de placer à la tête du gouvernement, avec le titre de lieutenant général, en attendant le retour du roi empêché, M. le prince de Joinville lui-même. La réponse fut nette et tout à l'honneur du prince : « Je suis prêt à accepter, mais après en avoir reçu l'autorisation de M. le comte de Chambord ; car je ne veux pas recommencer le passé. » L'autorisation fut-elle demandée? Je l'ignore ; pourtant je ne le crois pas. Le maréchal Mac-Mahon vit ses pouvoirs prolongés pour sept années, et nous entrâmes dans la période qui fut appelée du septennat, période où chaque jour, lentement mais sûrement, nous avancions vers l'abîme où nous sommes tombés aujourd'hui. Le point de vue mondain, en présence des grands événements que nous traversions, semblait d'une bien médiocre importance ; c'était pourtant un soulagement que l'entrevue de Frohsdorf nous permît de nous faire présenter aux princes de la famille royale et de leur offrir les hommages qui leur étaient dus. On les rencontrait souvent, et leur manquer de respect me causait un véritable chagrin. Un soir de janvier d'une année précédente, je m'étais enfuie sans voiture, sans manteau, de chez Mme de Galliéra, pour éviter de me trouver en face de Mme la comtesse de Paris, qui arrivait et qu'il m'était interdit de saluer.

M. le duc d'Aumale commandait la région militaire dont Besançon était le siège, et il y exerçait un empire absolu. Les troupes l'auraient suivi là où il les aurait conduites. Soldat avant d'être prince, il se faisait du point d'honneur militaire une idée qui ne lui per-

mit pas de sauver la France. Bien des années plus tard, lors du début des tristes affaires du Panama, m'ayant invitée à m'asseoir à ses côtés, pendant une séance de la Société des Bibliophiles français, dont nous faisions, à mon grand honneur, partie lui et moi, il mit la conversation sur les projets de voyages que je pouvais former pendant l'hiver. Je lui répondis que les événements me semblaient trop se compliquer pour que je me souciasse de m'éloigner. « Oui, il est vrai ; comment sortirons-nous de là ? — Ah ! Monseigneur, je connais bien un moyen. — Et lequel ? — Pardon, si je vais trop loin, Monseigneur l'aura voulu. — Ah ! oui, on veut faire de moi une tête de Turc. Je suis trop vieux. — Monseigneur, c'est pourtant une belle fin de vie, pour un prince de la Maison de France, que celle de sauver son pays. » J'ai toujours senti qu'il ne m'avait jamais pardonné ma franchise.

A Besançon, ses devoirs militaires, dont il s'acquittait avec la plus grande et la plus haute intelligence, ne l'empêchaient pas de s'accorder un genre de distraction dont il était très friand. Un matin, un officier frappe à la porte de son cabinet ; mais le prince était aidé dans son travail par une très belle personne, fort connue dans le monde de la galanterie. Que faire ? car il se montrait soucieux du respect des convenances. Il était assis devant un bureau, évidé à l'intérieur, et cette ouverture lui permit d'y faire disparaître la personne devenue gênante. Mais, pendant que l'officier se tient aux ordres de son chef, la dame, qui s'ennuie dans cette position peu commode, soulage son ennui par des

espièglerie, et le prince répète incessamment : « Tout beau, Azor, tout beau! » Et Azor, c'est Mlle Blanche P...

M. le duc d'Aumale s'accommodait beaucoup mieux d'être à la tête d'un corps d'armée, tant que M. le maréchal de Mac-Mahon était le chef du Gouvernement, que sous le règne de M. le comte de Chambord, qu'il n'aimait guère. Mais la révolution marchait, et il n'allait pas tarder à être dépouillé de ses fonctions militaires.

Le coup d'État si imprudemment tenté et si tristement manqué du 16 mai 1877 eut des conséquences fatales. Il faut être puissamment armé pour risquer de pareilles aventures. Le mot du maréchal Bourmont, apprenant, dans l'Algérie dont il venait de doter la France, la promulgation des funestes ordonnances de 1830, et s'écriant : « Au moins, ont-ils seulement soixante mille hommes de troupes autour de Paris! » revient souvent à la mémoire. Pour réussir dans de pareilles tentatives, il faut y être aidé par les circonstances, il faut aussi trouver une grande énergie chez ceux qui s'y risquent. Sans M. de Morny, c'est Louis-Napoléon qui aurait pris à Vincennes la place qu'occupèrent les représentants. Le maréchal s'était toujours montré un brave soldat ; il n'était pas un homme de Gouvernement, et il céda à un mouvement de colère, sans se rendre compte de ce qui en résulterait, en renvoyant brusquement Jules Simon, dont le départ entraîna la dissolution de la Chambre.

M. Decazes, alors ministre des Affaires Étrangères, ne fut lui-même appelé à l'Élysée que quand toutes les

décisions étaient arrêtées, et je me trouvais dans le salon de sa femme, quand elle apprit par une voie indirecte la nouvelle devenue publique. Son mari était parti le matin, sans être informé de ce qui se passait.

Dès les premières semaines, il fut facile de se rendre compte que l'on marchait à la défaite. L'élection des 363 semblait entraîner forcément la retraite du maréchal. Ce qui s'est passé au juste pendant la courte durée du ministère dont M. de Rochebouet avait la présidence, je ne l'ai jamais su d'une façon certaine; mais j'en sais assez cependant pour être assurée que toutes les dispositions étaient prises pour la résistance. Le maréchal hésitait, donnant et révoquant des ordres, et le temps s'écoulait rendant les difficultés plus inextricables. M. de Rochebouet ne parlait pas volontiers de ce qui s'était passé, gardant le plus absolu secret professionnel. Cependant, un jour, il se laissa aller à me raconter que, dans un conseil des ministres où on pressait le maréchal de prendre un parti et où la maréchale, présente, parlait d'un ministère Dufaure, entraînant la démission de son mari, celui-ci s'écria : « Oui, si c'était seulement après l'Exposition de 1878. » Il tenait à honneur de présider cette solennité nationale. Elle eut certainement un grand éclat, et le maréchal fut traité par les souverains étrangers, qui honoraient notre pays de leur présence, avec le respect que méritait, plus que les fonctions qu'il exerçait alors, son glorieux passé. Peu de mois après, l'heure de la retraite forcée sonnait pour lui; il eût mieux valu qu'il la devançât.

Les événements de 1873 n'avaient rien changé à la situation de M. de Gontaut, qui était resté à Berlin, malgré l'étrange sympathie qu'il éprouvait pour le président démissionnaire, si peu en communauté de sentiments avec lui, et mon fils comptait toujours parmi les attachés à l'ambassade. J'allai plusieurs fois les retrouver.

L'impératrice me témoignait toujours la plus grande bienveillance ; elle souffrait beaucoup des sentiments haineux que les Allemands inspiraient en France et qui étaient cependant assez naturels. Elle en redoutait les conséquences, et elle voyait juste, car nous fûmes, pendant quelques heures, en proie à de bien vives inquiétudes. M. de Bismarck, qui n'avait jamais communiqué directement avec M. de Gontaut, très irrité de certains articles insolents publiés sur lui par des gazettes françaises, lui fit savoir, une après-midi, qu'il viendrait le soir même lui parler. Il y avait précisément ce même jour, à l'ambassade, un grand dîner auquel nous n'étions pas invités, et il fut convenu que, dès que tous les convives appartenant au monde officiel se seraient retirés, on nous ferait savoir ce que nous devions craindre ou espérer. Notre anxiété était grande ; ce pouvait être presque une déclaration de guerre dont on nous apporterait la nouvelle. Enfin, vers onze heures, Joseph de Gontaut et sa sœur Marie arrivèrent chez mon fils, porteurs de paroles rassurantes. M. de Bismarck s'était récusé, et il avait chargé M. de Schweinitz, alors ministre des Affaires Étrangères, de s'expliquer avec notre ambassadeur. Ce

ne fut pas la seule alerte ; il y en eut d'autres, et une plus grave encore. M. de Gontaut étant placé, dans un grand dîner, auprès d'un attaché aux Affaires Étrangères, un peu trop animé, comme il arrivait parfois aux Allemands de l'être, reçut de lui la confidence que la guerre entre son pays et le nôtre était sur le point d'éclater. Dès qu'il put s'échapper, M. de Gontaut ne fit qu'un bond jusque chez l'ambassadeur de Russie, M. d'Oubril, afin de lui communiquer ce qui était venu à sa connaissance, si étrangement. M. d'Oubril ne perdit pas un instant pour faire savoir à son empereur ce qui se préparait, et le tzar, ainsi averti, se hâta d'annoncer à l'empereur Guillaume qu'il allait venir lui rendre visite. L'irritation fut si grande dans le monde officiel de Berlin que l'on commit l'inconvenance de manquer à toutes les règles de l'étiquette et de ne pas convoquer à la cour le corps diplomatique, qui devait de droit être présenté au tzar. L'insistance que l'impératrice avait mise, quand je pris congé d'elle, à me demander d'entretenir de bons rapports avec l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, était une preuve de plus de l'intérêt que Sa Majesté portait à notre pays, qui la séduisait fort. Plus que toute autre elle connaissait, par les confidences de l'empereur, le courage héroïque que nos soldats avaient déployé pendant la guerre. Parlant parfaitement la langue française, elle était très au courant de notre littérature. Je pus répondre à l'impératrice que ses désirs auraient été pour moi des ordres ; mais que j'aurais d'autant moins de mérite à y obtempérer qu'outre la situation que mon fils

occupait à Berlin il se trouvait que, par Yvonne de Blacas, très proche parente de mon mari et belle-sœur du prince Hohenlohe, alors représentant de l'Allemagne en France, nous étions naturellement en relations assez fréquentes avec ce dernier. J'ai pourtant trouvé à Paris des personnes animées d'un faux patriotisme qui s'indignaient de ma présence aux réceptions de l'ambassadeur d'Allemagne.

A Berlin, la situation des attachés militaires est particulièrement agréable. Ils sont invités à la cour dans les occasions où l'on n'admet pas même les chefs de missions. La fête des Rois, sous le règne de l'empereur Guillaume, y était toujours célébrée, mais dans l'intimité, et l'impératrice Augusta, ayant poussé la bienveillance jusqu'à vouloir me favoriser de l'honneur d'y assister, afin que mon fils et ma belle-fille pussent m'y accompagner, fit savoir à tous les attachés militaires de se trouver au palais le 6 janvier au soir. M. de Gontaut, que l'impératrice appréciait tout particulièrement, ne fut pas compris dans ces invitations; le protocole s'y opposait, et on ne transige pas avec ses lois.

Dans un des séjours que je fis à Berlin, le hasard voulut que j'y retrouvasse le prince Hugo Windischgraetz, que je n'avais pas vu depuis l'année 1851, alors qu'il était d'une beauté saisissante. Hélas ! les années en passant avaient opéré leur ravage, et si cruellement que, quand il entra chez moi, si je n'avais été avertie d'avance de sa visite, je ne l'aurais pas reconnu. Il est probable qu'il éprouva la même sensation en me voyant. Marié en secondes noces à une princesse Radziwill, il

traversait la capitale de la Prusse en se rendant à Schwerin, pour présenter à la famille grand-ducale les filles qu'il avait eues de son premier mariage. Sa vue me rappela bien des souvenirs, et je lui fus reconnaissante de ne pas m'avoir oubliée.

A l'époque du 1er janvier, l'empereur et l'impératrice accordaient au prince et à la princesse Radziwill la grande faveur de venir passer une soirée chez eux. L'empereur, dont l'appétit était formidable, avait l'habitude de souper, assez répandue en Allemagne. L'impératrice ne prenait rien le soir. On attendait qu'elle se fût retirée pour servir le souper de l'empereur, qui ne se composait pas de mets réputés pour être légers à l'estomac. Les homards et les pâtés de foie gras n'avaient rien qui effrayât sa robuste vieillesse. Son visage était si aimable, sa physionomie si avenante, qu'en le voyant il fallait faire un effort pour se rappeler qu'il était un ennemi. Mais le fils de la reine Louise, si grossièrement insultée par le « Corse aux cheveux plats », avait bien un peu le droit de nous haïr. A table, on mettait à côté de lui les vieilles dames qui, si elles n'étaient pas respectables, avaient au moins acquis, par le nombre des années, le droit de l'être, et en face de lui, pour reposer ses yeux par leur vue, les plus jeunes et les plus jolies, car il s'était toujours montré fort admirateur de jolies femmes. La grande affection qu'il témoignait aux princes Radziwill venait de ce que, dans sa jeunesse, tombé amoureux d'une fille de leur maison, il avait voulu l'épouser. La raison d'État avait prévalu ; mais son cœur était toujours

demeuré fidèle à ce souvenir de ses premières années.

En 1875, mon fils quitta Berlin, où je ne retournai plus qu'en passant, après 1874; je revis l'impératrice, à laquelle l'intérêt qu'elle avait témoigné à mon fils au moment du rapatriement des troupes en France m'attachait par les liens de la plus respectueuse reconnaissance.

Je n'ai jamais souffert, au point de vue patriotique, de me trouver à Berlin. Les Allemands y sont chez eux; mais je n'ai jamais pu traverser Metz germanisé sans une émotion douloureuse. Là encore la France était la victime de l'ambition d'un homme, et, si le maréchal Bazaine eût fait son devoir, l'issue de la campagne de 1870-1871 eût sans doute été différente; mais qu'attendre d'un homme qui, au Mexique déjà, avait failli à l'honneur? Dans la vie de ce maréchal, indigne de notre estime, il y avait eu un roman dont le dénouement fut un drame. Ayant rencontré en Algérie, dans une maison mal famée, une jeune fille d'une grande beauté, il en devint amoureux, et, après l'avoir amenée en France pour qu'elle y reçût une éducation convenable, et le baptême, car elle était Israélite, il l'épousa. Pendant la campagne du Mexique, cette femme, dont les débuts dans la vie ne pouvaient pas faire espérer un sens moral très développé, noua des relations intimes avec un homme qui marquait dans la littérature contemporaine et qui était devenu le mari d'une actrice très en vue. Cette femme sans pitié, s'étant emparée des lettres qui étaient adressées à son mari par sa rivale, après les avoir expédiées

au maréchal, avertit la coupable de ce qu'elle avait fait. La jeune femme, redoutant la colère de son mari, s'empoisonna. La plus criminelle des deux n'est pas celle qui succomba aux entraînements de la passion.

A cette époque, un mariage, bien que Paris ne soit pas facile à émouvoir, y causa un véritable scandale : celui d'un homme appartenant à une famille étrangère considérable avec Mlle ***. Il faut remonter aux toutes premières années du siècle pour expliquer la sévérité avec laquelle cette alliance fut jugée. Un M. Dupetival, riche propriétaire dans une de nos colonies, réintégra la mère-patrie en rapportant la somme énorme, pour l'époque, de 2 millions, qu'il déposa entre les mains de deux banquiers frères, qui plus tard furent connus sous les désignations, l'un de voleur et l'autre d'assassin. On était dans un temps encore fort troublé, où le souvenir des crimes de la Terreur, auxquels la mort des chefs de ce gouvernement de sang n'avait pas tout de suite mis fin, hantait encore tous les cerveaux. M. Dupetival, retiré avec sa famille dans le château de Vitry, près Paris, reçut une lettre anonyme lui disant que, sur des dénonciations faites au Gouvernement, il serait arrêté et que sa vie serait en danger, mais que des amis fidèles, désireux de le sauver, lui feraient trouver le soir même à la porte donnant sur la campagne une voiture qui l'emmènerait en lieu de sûreté. Trop confiant dans cet avertissement, M. Dupetival se rendit à l'heure fixée au lieu qu'on lui indiquait. Il y fut assassiné, et les bandits pénétrèrent dans le château, où ils massacrèrent dix-sept personnes. Un enfant au berceau, qu'ils

n'avaient sans doute pas aperçu, fut seul épargné. Malgré tous les efforts d'une police encore imparfaitement organisée, la culpabilité des deux banquiers ne put être suffisamment établie ; mais personne ne la mit en doute. Le reçu de la grosse somme de 2 millions déposée entre leurs mains avait disparu. Payant d'audace, celui que ses contemporains ont flétri du nom d'assassin, entrant un jour chez M. Dubois, alors préfet de police, lui dit « Je crois avoir trouvé la trace du meurtrier de la famille Dupetival. — Monsieur, répondit le fonctionnaire, je n'aurais pas besoin de sortir de mon cabinet pour arrêter l'un d'eux. » Les preuves manquaient.

C'était Mlle ***, la petite-fille de ces criminels, que sa fortune introduisait dans une grande famille étrangère à la France, mais elle n'en fit pas longtemps partie. Très négligée par son mari, qui la tenait à l'écart du monde où le nom qu'il lui avait donné l'appelait à vivre, elle s'en montra blessée et lui en demanda la cause. Il eut le courage de lui répondre que la petite-fille d'un assassin n'avait pas de place dans une société qui se respectait. Indignée d'une telle réponse, elle en vint à demander le divorce, qu'elle obtint même en cour de Rome.

J'appris à Lisbonne, de la bouche du roi Ferdinand, qui avait eu auprès de la reine dona Maria la même situation que le prince Albert auprès de la reine Victoria, la démission du maréchal, qui ne produisit pas grande émotion. Je ne pus m'empêcher de répondre au roi que, ayant, depuis que la compréhension m'était venue,

toujours détesté les Gouvernements de mon pays, il m'était impossible de m'affliger quand les uns après les autres ils disparaissaient. Mais, comme il advient toujours dans nos changements de Gouvernement, notre ministre auprès du roi, M. de Laboulaye, fut informé par les étrangers, au milieu d'un bal de cour, de ce qui venait de s'accomplir chez nous. Lors de la chute de M. Thiers, la lettre que j'adressai à M. de Gontaut fut la première qu'il reçut de France.

Des mains d'un maréchal de France, le pouvoir présidentiel passa dans celles d'un avocat. C'était une chute qui devait encore s'accentuer, et, bien que cela semble difficile à l'heure où j'écris, qui s'accentuera certainement encore. La retraite du maréchal consomma la perte de nombre de pauvres fonctionnaires qui avaient suivi sa fortune. Impuissant à les défendre quand il était encore au pouvoir, il les laissait maintenant complètement abandonnés à la merci des intrigants, pour lesquels la France n'est qu'une mine d'or à exploiter.

Sous la main de fer de Jules Ferry, on ne tarda guère à voir mettre en pratique les principes de la franc-maçonnerie. La guerre aux religieux fut déclarée dans nos pays de l'ouest et donna lieu à de nobles manifestations. La résistance s'organisant devint si menaçante que, sur certains points, le Gouvernement n'osa pas passer outre. En apprenant que les trappistes de l'abbaye de la Meilleraye, qui n'est pas celle rendue célèbre par la réforme de l'abbé de Rancé, allaient être expulsés *manu militari*, des villages voisins on accourut à leur défense. Pour appeler les habitants plus

éloignés à leur secours, des veilleurs furent postés en haut du clocher de l'église de la Meilleraye et chargés de sonner les cloches si les troupes s'avançaient, tandis qu'à l'intérieur du cloître les personnes considérables du pays cherchaient à organiser la défense. A Nantes, les troupes avaient reçu l'ordre de se mettre en marche, mais, en présence de cette manifestation, elles durent rentrer dans leurs casernes. Malheureusement l'exemple donné par nos populations ne fut guère suivi. Je crois même que l'exception de la Meilleraye fut unique.

C'était mon fils qui avait organisé la défense à l'intérieur du monastère, tandis que ma belle-fille et moi, assises avec toutes les dames habitant les châteaux voisins, sur des chaises de paille, dans le parloir extérieur du couvent, nous attendions les soldats, qui ne parurent pas. De retour à Saint-Mars, après une absence qui avait duré deux jours et presque deux nuits, mon fils, alors attaché militaire à Londres, envoya sa démission au ministre pour éviter qu'elle ne lui fût imposée ; et il continua alors à suivre une carrière qui avait débuté par sa nomination au Conseil général.

L'année 1881 commença pour nous d'une façon bien douloureuse : la mort de mon beau-frère La Roche-Aymon, atteint d'une de ces maladies qui vous minent et finissent par vous emporter, m'affligea profondément. Nous n'avions jamais eu ensemble que des rapports affectueux, et je pus me rendre compte bientôt que j'avais fait en lui une perte réelle. Ma sœur, privée de son appui, subit de plus en plus l'influence d'une

femme respectable, mais dominante, dont le but avait été, dès les premières heures de cette liaison avec sa nouvelle amie, d'assurer son influence en l'éloignant de moi le plus possible. Mme de *** était, dans sa jeunesse, une de ces dévotes, — je me sers de ce mot avec intention, — qui font haïr la religion, par le peu d'indulgence qu'elles témoignent envers les femmes qui se laissent aller à des entraînements regrettables. Elle racheta la sévérité qu'elle avait déployée contre bien des gens en supportant avec une admirable résignation la cruelle épreuve que Dieu lui imposa. Mais le mal qu'elle m'avait fait était irréparable, et ma sœur, détachée de moi, sachant que je n'avais pas les appuis auxquels j'aurais peut-être eu le droit de prétendre, jugea inutile de me ménager et ne me revint jamais entièrement. Si j'avais eu moins de générosité dans le caractère, j'aurais pu refroidir l'affection qu'elle portait à sa nouvelle amie, en lui répétant le propos qui courait le monde, que celle-ci se vantait de l'avoir ramenée à Dieu ; car ma sœur ne se souciait pas que le monde pensât qu'elle avait eu besoin d'être ramenée à Dieu. Ce propos, par l'interprétation qu'on pouvait lui donner, était fort injuste, car ma sœur, dans tout le cours de son existence, n'avait jamais donné prise à la médisance.

La mort de mon beau-frère fut suivie bientôt de celle de mon petit-fils aîné, que la diphtérie enleva brusquement à notre tendresse. C'était un enfant charmant, donnant les plus belles espérances et adoré de sa mère, dont ce grand malheur changea complètement le caractère. Il avait été soigné par un de ces

médecins de quartier, en général au dernier degré de l'échelle médicale. Celui-ci, qu'un hasard très malheureux avait fait entrer dans la maison, tout en reconnaissant le mal, le combattit par des remèdes insuffisants. Ses conseils furent cause que ma belle-fille contracta la maladie de cet enfant aimé que, la veille de sa mort, le médecin déclarait hors de danger et entré en convalescence, ne s'apercevant pas que le mal, disparu de la gorge, était descendu à l'intérieur et avait empoisonné le sang. Après la mort de ce pauvre enfant, il fallut s'occuper de soigner la mère, très gravement atteinte. Dès qu'elle put être transportée, on l'emmena à Arcachon, et la duchesse de Berghes, qui avait eu la grande bonté de mettre les autres enfants à l'abri de la contagion en les emmenant dans sa maison, et moi, nous restâmes chargées de les surveiller.

Élisabeth, l'aînée, sans avoir gagné la diphtérie, en subissait l'influence sous la forme de violents accès de fièvre et d'un grand malaise. Le médecin qui avait, par son manque de perspicacité, laissé mourir Fernand, n'était pas fait pour nous rassurer; nous décidâmes de lui en adjoindre un autre, car la responsabilité qui pesait sur nous était lourde. Je le fis donc prévenir, mais il refusa d'entrer en consultation avec un collègue et écrivit à ma belle-fille que, les enfants lui ayant été retirés, il ne s'occuperait plus d'eux. Il était cruel de donner à une personne aussi affligée une cause nouvelle d'agitation. Le résultat ne se fit pas longtemps attendre.

Ma belle-fille, à laquelle je pardonnai sincèrement une lettre écrite dans une heure d'affolement, me fit savoir qu'elle me retirait la mission de surveiller mes petits-enfants, confiés dorénavant aux soins d'un soi-disant ami, dont j'ai toujours ignoré les droits à inspirer une confiance aussi absolue. Mais, dans cette pénible affaire, la seule chose qui puisse étonner, celle que je n'ai jamais pardonnée, c'est qu'il se soit trouvé un complaisant assez dépourvu de tact et du sentiment des convenances pour oser me faire part des volontés de ma belle-fille et s'emparer d'une direction qui, en l'absence des parents, ne pouvait appartenir qu'à moi. Cet échantillon des talents diplomatiques du Monsieur me donnerait des inquiétudes sur la manière dont sont gérées les affaires qui lui sont confiées, n'était leur insignifiance.

Les mœurs en Angleterre sont sous bien des rapports différentes des nôtres; nos lois sur le mariage, les restrictions qu'elles apportent à la liberté d'action des jeunes gens y sont inconnues. Mais les parents ont, pour tenir leurs enfants dans le respect, des privilèges qui ne leur sont pas accordés en France. Leur droit de tester, et par conséquent de les déshériter, est absolu. Un événement qui se présenta très exceptionnellement en France, met en évidence cette situation fort dissemblable. Une jeune fille, une enfant presque, absolument inconsciente, s'était, d'accord avec un étranger qui désirait l'épouser, enfuie en Angleterre, où le mariage avait été contracté au Registrar Office, c'est-à-dire devant un officier de l'état civil qui n'a le droit d'exiger

aucun papier constatant même l'identité de ceux qui se présentent à son bureau.

L'Église catholique, en Angleterre, où les décrets du Concile de Trente n'ont pas été promulgués, admet la légalité de ces unions ; et quand la famille de la jeune fille demanda l'annulation à Rome, le cardinal Maning, très absolu et très intransigeant, s'y opposa violemment. Mais il eut à lutter contre les sommités de notre clergé faisant justement observer aux prélats romains que reconnaître un pareil mariage était les désarmer devant les mariages purement civils. Ils eurent gain de cause ; la jeune fille recouvra sa liberté.

La mort de Gambetta, arrivée au mois de janvier 1883, fut entourée de circonstances étranges. Mon fils, qui avait passé, en qualité d'attaché militaire de France à Berne, où il était resté quelques mois à peine pour aller de là à Londres, s'était abonné, en Suisse, à un journal très avancé, organe de la franc-maçonnerie, et où, quelque temps avant l'attentat commis contre Gambetta et qui lui coûta la vie, parut une gravure le représentant sur un lit, blessé et ayant auprès de lui une femme, des mains de laquelle semblait tomber un revolver. Il faut savoir rendre justice à ses ennemis, et la mort de Gambetta fut celle d'un galant homme. Il s'honora par le silence absolu qu'il garda sur la main qui l'avait frappé, et qui était, on ne peut guère en douter, celle d'une femme. Nous avons assisté à tant de scandales, vu la France livrée à tant de chefs dont l'incapacité n'a d'égale que la bassesse, qu'on se prend à regretter la fin prématurée d'un homme qui avait

des notions justes de Gouvernement et qui sut faire preuve de sentiments délicats.

Nous étions à la veille du jour où nous allions apprendre qu'un chagrin cruel nous menaçait : le prince dont nous avions fait notre idole était atteint du mal qui devait nous l'enlever. Un soir de la fin de juin 1883, le bruit se répandit dans Paris que M. le comte de Chambord était mourant. Éprouvant une émotion ressentie par tous les royalistes et sachant que le général de Charette était attendu à Paris par les trains du matin, je courus chez lui dès l'aube, pensant obtenir quelques nouvelles. Il se promenait, encore dans ses vêtements de voyage, en long et en large, dans son salon, comme un lion en cage, et, ne sachant du cruel événement qui nous menaçait pas plus que je n'en savais moi-même, il ne cessait de répéter : « Les princes sont-ils partis? Je vais aller chercher M. le comte de Paris au château d'Eu, s'il y est encore. » Après quelques instants d'une conversation roulant sur un sujet unique, il me donna rendez-vous chez le marquis de Brézé, alors représentant de Monseigneur en France. Malgré l'heure matinale, il y avait déjà affluence de royalistes à sa porte. M. Bocher arriva; et nous sûmes par lui que le prince sur lequel allaient désormais reposer nos espérances avait déjà quitté sa résidence habituelle d'Eu pour prendre le chemin de Frohsdorf. Je saisis l'occasion de lui dire : « Monsieur, si j'appartenais à M. le comte de Paris par des liens aussi puissants que ceux qui m'attachent à M. le comte de Chambord, j'appréhenderais encore plus que je ne le fais sa mort, car il fallait que M. le comte de Paris

fût un successeur. — Je partage les mêmes sentiments que vous, Madame », fut sa réponse. Tant que dura la première crise de la maladie qui devait emporter Monseigneur, une foule anxieuse se pressa aux portes du marquis de Brézé, chez qui pénétraient seulement quelques rares privilégiés, parmi lesquels il m'avait fait l'honneur de m'admettre. En sortant de la maison qu'il habitait sur la place du Palais-Bourbon, on était assiégé par des questionneurs agités, émus, mais témoignant en la guérison de Monseigneur une foi complète qui résultait de leur confiance en Dieu. Il fallait même ménager leur sentiment en la protection divine si l'on voulait éviter de les scandaliser; ils n'admettaient pas que le descendant de nos rois pût mourir avant d'avoir rempli la mission qui lui incombait, de par la volonté de Dieu, de sauver la France ; et je n'oublierai jamais le regard étonné et même indigné jeté sur moi par la comtesse de Cibeins, en voyant la consternation peinte sur mon visage : « Vous croyez donc, Madame, que Monseigneur puisse nous être enlevé? Non, Madame, rassurez-vous ; il ne mourra pas. »

Pendant que ces scènes se passaient à Paris et par toute la France, M. le comte de Paris arrivait à Vienne et faisait annoncer à Frohsdorf qu'il se mettait à la disposition de son auguste cousin. L'entourage, hostile à la réconciliation, ne se hâtait pas d'en informer le royal malade, dont l'état s'était un peu amélioré; mais, toujours préoccupé de remplir vis-à-vis de celui qu'il n'avait jamais cessé de considérer comme son héritier

un devoir sacré, Monseigneur exprima son étonnement que ses parents ne fussent pas encore auprès de lui. Madame, malgré le peu de sympathie que lui inspirait celui que la mort allait appeler à prendre la place de son mari, était incapable d'une perfidie. A cette question directe, elle répondit : « M. le comte de Paris est à Vienne », et tout de suite, se tournant vers le docteur Carrière, qui était présent : « Mais, docteur, mon mari ne peut recevoir personne. » Monseigneur, retrouvant toute son énergie, se dressa sur son lit de douleur, et s'écria : « Qu'il vienne; je le veux! » M. le comte de Paris se hâta d'accourir, et, en le voyant entrer dans la chambre où il luttait contre la mort, Monseigneur lui tendit les bras, et, le serrant sur son cœur, il le sacra roi de France. S'il y eut sacrifice de sa part, il ne le montra pas ; mais à son grand cœur la rancune était inconnue, et il ne vit dans M. le comte de Paris que le petit-fils de Henri IV, ce descendant de saint Louis que, trop peu d'années après, dans une mort dont la grandeur est inoubliable, l'héritier de M. le comte de Chambord devait invoquer pour franchir le passage de la terre au ciel. Par cette invocation, il mettait la France sous sa protection spéciale; et la France, dans sa pensée, était inséparable de M. le duc d'Orléans, son fils. En priant pour elle, il priait pour lui.

L'accueil fait par Madame au parent de son époux fut plus que froid ; elle saisit un prétexte facile à trouver pour ne pas assister au déjeuner qui lui fut offert; mais il n'y avait à cela aucune importance : la

réconciliation n'en était pas moins scellée. Malgré des périodes d'amélioration dans son état, qui nous donnaient de fallacieuses espérances, l'arrêt de mort de Monseigneur était prononcé; et les derniers jours du mois d'août devaient voir s'éteindre ce prince dont la naissance avait paru accordée par Dieu à la France pour fermer l'ère de ses révolutions. Avant lui déjà, un enfant, sur la tête duquel il semblait à ses contemporains que devait se poser plus d'une couronne, était mort en exil, devenu étranger à sa patrie; un autre encore devait bientôt, pour notre malheur, subir le même sort. Mais, au moins, les deux rejetons de l'illustre race qui a créé la France pièce à pièce, comme les artistes florentins les mosaïques qui ont été leurs chefs-d'œuvre, sont restés, jusqu'à leur heure suprême, les fils de la France; et leurs dernières pensées, leur dernière prière, se sont envolées pour elle, avec leur âme, vers Dieu.

La douloureuse nouvelle que Monseigneur avait succombé à ses cruelles souffrances me trouva à Carlsbad, d'où j'étais allée autrefois à diverses reprises voir à Marienbad le prince que la mort venait de nous enlever. Il y prenait les eaux chaque année, avec une absence de précautions qui, certainement, a développé le mal qui l'arracha prématurément à notre respect, à notre dévouement.

Dans les premiers jours qui suivirent l'annonce de la maladie de M. le comte de Chambord, le duc Decazes, fort initié aux intentions de M. le comte de Paris, envoya un de ses amis me dire que nous

n'avions aucune préoccupation à concevoir au sujet du nom que prendrait le prince qui allait bientôt devenir le chef de la Maison de France, qu'il serait Philippe VII. En outre que, par là, les traditions se trouvaient renouées, c'était prévenir les désirs des royalistes et s'affranchir de nombreuses difficultés; car, à beaucoup d'entre eux, on aurait eu de la peine à faire accepter le prénom de Louis suivi de celui de Philippe.

En apprenant que tout était fini en ce monde pour le descendant de nos Rois, mon premier soin fut de faire célébrer une messe à son intention, en évitant que je ne fusse nommée comme ayant pris l'initiative de cette pieuse démarche. Le lendemain du jour où le service, fort modeste d'ailleurs, avait eu lieu, je vis entrer chez moi Mme Liadières, dont la beauté, au temps de sa jeunesse, avait brillé d'un grand éclat, sous le règne de Louis-Philippe. Mme de Bedmar, qui venait de quitter Carlsbad, l'avait priée de me transmettre l'expression des regrets de l'Impératrice, partie elle-même le matin, d'avoir appris trop tard qu'une messe devait être dite en mémoire de M. le comte de Chambord pour pouvoir y assister.

L'année suivante, me trouvant encore à Carlsbald, à l'époque de l'anniversaire de la mort de notre roi, je m'acquittai du devoir de faire célébrer une messe commémorative, toujours sans faire connaître mon nom. Mais, bien que je me fusse tenue, avec intention, dans un coin obscur de l'église, l'impératrice m'attendit à la sortie; et, me conformant aux règles de la plus simple politesse, je dus lui faire mes révérences et aller

ensuite m'inscrire à sa porte. C'est là un petit détail bien insignifiant et, comme je passe auprès de certaines gens, qui ont peut-être le droit de le penser, pour une violente, je veux au moins qu'on sache que je suis une femme bien élevée, sachant se conformer à ce qu'exigent les règles de la bienséance. Mais quelles tristes réflexions inspirait l'isolement de l'impératrice, abandonnée de tous ceux qui avaient été comblés de ses bienfaits, qui avaient joui de tous les plaisirs que leur offrait le faste impérial, maintenant entourée seulement des personnages les plus obscurs, qui seuls lui étaient restés fidèles.

En dépit de l'opposition du Dr Seguin, l'éminent praticien de Carlsbad, j'en partis pour assister aux funérailles du prince, dans les bras duquel mon mari avait rendu le dernier soupir. Je ne voulais pas m'imposer à Frohsdorf, sentant bien que Madame s'était très refroidie pour moi, par suite des marques de respect que j'avais données aux princes de la branche cadette, sans en excepter M. le duc d'Aumale, qu'elle détestait autant que peut le faire une chrétienne très croyante et très pratiquante. Sachant bien qu'elle n'accepterait, à Frohsdorf, la présence d'aucune personne en dehors de celles qui composaient son entourage habituel, je traversai Vienne et je me dirigeai sur Goritz. Très convaincue que les princes prendraient pour s'y rendre les trains rapides du matin et ne voulant pas me montrer indiscrète en m'introduisant parmi ceux sqi inb accompagneraient, je me décidai à partir le soir, et j'arrivai seulement le lendemain au bout de vingt-quatre-

heures à Goritz. Cette petite ville, presque frontière de l'Autriche et de l'Italie, que j'avais toujours vue si calme et si tranquille, était remplie de Français; il y régnait un mouvement, une agitation bien inaccoutumés. Je dus bientôt apprendre quelles complications s'ajoutaient à la tristesse qu'inspirait la mort de ce prince aimé. A mon entrée dans l'hôtel, où je savais qu'on m'indiquerait la maison qui, grâce aux soins de Mme de Charette, m'offrirait un abri, j'aperçus tout d'abord Maxence de Damas, l'ami dévoué de Monseigneur, élevé avec lui et fils du baron de Damas, qui avait été son gouverneur. Il venait de quitter Mme la duchesse de Madrid, qui, dans un incroyable état d'exaspération, lui avait reproché de n'avoir jamais été qu'un orléaniste; ce qui lui semblait la plus grande de toutes les injures, et ce qui en était une adressée à M. de Damas, qui avait toujours vécu auprès de Monseigneur. Il s'était passé au pied de la couche mortuaire du prince que nous pleurions des scènes imprévues et infiniment regrettables. Un certain employé qu'on avait adjoint, à cause du grand âge de l'excellent Morisset, au service de celui-ci, administrateur de la fortune de Monseigneur, et que nous avions toujours connu sous le nom de Huet, devenu Huet du Pavillon, était la cause première des difficultés qui avaient surgi lorsqu'on s'était occupé de régler le cérémonial des funérailles. Ce Huet, qui occupait dans le service de Monseigneur une place tellement inférieure que, pendant toute la durée des séjours que j'ai faits auprès des princes, je n'ai souvenir d'avoir dîné avec

lui qu'une seule fois, et qui ne suivait jamais la famille royale à Venise, crut le moment favorable pour s'insinuer dans la faveur de Mme la duchesse de Madrid. Ayant appris que les fidèles attachés au service de Monseigneur partaient pour aller chercher à Vienne M. le comte de Paris, auquel incombaient par sa naissance le droit et le devoir de conduire l'aîné de sa race à sa dernière demeure, il s'en fut en toute hâte informer Mme la duchesse de Madrid de ce qui avait été décidé; et celle-ci, hantée par la pensée de déchirer le traité d'Utrecht, qui lui avait été inspirée par quelques bas flagorneurs, courut se réclamer à Madame, qu'elle trouva toute disposée à les accepter, des droits de son mari et de son fils. Madame ne pouvait agir contre la reconnaissance solennelle faite sur son lit de mort par son auguste époux et qui n'était que la confirmation de ce qu'il avait toujours affirmé : les droits absolus de M. le comte de Paris à la couronne de France. Mais elle eut recours à une échappatoire. Faisant appeler le comte de Blacas, elle lui donna l'ordre d'aller à Vienne informer les princes qui se disposaient à venir prendre la tête du cortège se rendant de Frohsdorf à Goritz, que les funérailles de Monseigneur seraient d'un ordre privé et que son neveu le duc de Madrid mènerait le deuil à titre de plus proche parent. Cette décision sembla à M. de Blacas tellement en dehors de toute règle qu'il exigea, pour l'annoncer à M. le comte de Paris, un ordre signé de la main de Madame. Il faut pardonner à deux princesses que la douleur affolait de s'être laissé diriger par des intrigants. Cet ordre

inique, auquel on dut se conformer, modifia entièrement les décisions prises à la cour de Vienne, et l'archiduc de Toscane, désigné par l'empereur pour le représenter à la cérémonie funèbre, n'y assista plus que comme neveu par alliance de Monseigneur. Quant à nos princes, ils reprirent le chemin de la France.

A Goritz, les nombreux Français accourus pour rendre les derniers hommages à leur roi éprouvèrent une profonde indignation, qui eut le très heureux résultat de ranger sous la bannière du devoir ceux-là mêmes qui, la veille, se montraient hésitants; et tous, par un sentiment unanime, reconnurent la légitimité des droits de M. le comte de Paris. En quittant l'hôtel de la Couronne, pour me rendre au modeste logement qui m'était réservé, je rencontrai Mmes de Monti et de Chevigné, sortant fort émues de chez Mme la duchesse de Madrid, qui, leur jetant presque sur les genoux son fils don Aymé, leur avait demandé s'il ne valait pas bien leur dauphin orléaniste. Ces dames voulaient me décider à me présenter chez la princesse, et je m'y refusai absolument, leur disant que, si Son Altesse Royale m'envoyait chercher, je me rendrais à son appel, et que, si elle m'exprimait des pensées et des sentiments que je crusse devoir combattre, je n'hésiterais pas à le faire; mais que je n'acceptais pas la mission de provoquer une discussion qui la blesserait; n'en ayant ni le désir, ni le droit. Je la savais informée de ma présence à Goritz; malgré la bienveillance qu'elle me témoignait toujours, elle ne m envoya pas chercher, et je me tins à l'écart comme me l'imposait ma modeste situation.

La journée du lendemain fut pénible, et quand eut été déposé dans l'église des Franciscains, située sur la montagne qui domine la ville de Goritz, ce troisième cercueil où reposait la troisième génération des exilés de la royale Maison de France, le cœur douloureusement ému, tous nous nous dirigeâmes vers la station du chemin de fer pour regagner nos demeures.

La conduite de M. le duc de Madrid pendant ces jours de deuil n'avait pas été de nature à nous faire souhaiter la radiation des clauses particulières du traité d'Utrecht.

Je n'étais plus revenue à Venise depuis que j'en étais partie avec mon mari, au mois de janvier 1866, et je m'étais promis de ne plus m'y arrêter. Je manquai à l'engagement vis-à-vis de moi-même, afin de ne pas me séparer de mon fils et de mes autres compagnons de voyage. Le palais Cavalli, où nous avions encore passé des heures bercées par des espérances à tout jamais évanouies, était devenu la propriété d'un banquier israélite, qui l'avait complètement bouleversé. Le palais Vandraminie, rendu par la générosité de Monseigneur au duc Della Gracia, restait seul dans l'état où nos souvenirs nous le représentaient. Je ne sais ce qu'était devenue la demeure de M. le duc de Modène, avec son jardin qui en faisait une véritable merveille au milieu d'une ville où le terrain n'existe pas. Ces dix-sept années écoulées avaient fait faire un grand pas à la décadence matérielle de la ville des doges. La misère était écrite sur les façades de tous les palais, dont il n'était plus possible de dissimuler l'état de délabrement. Il

me tardait de fuir ces souvenirs pénibles, et je me hâtai de regagner les riants rivages du lac de Côme, où je m'arrêtai quelques jours avant de rentrer en France.

Je n'ai plus revu Mme la comtesse de Chambord; mais j'ai eu la consolation qu'elle m'ait fait remercier d'être venue à Goritz, quand, peu de temps avant sa mort, elle l'apprit. Ce me fut une preuve que, si elle avait, comme je le crois, désapprouvé ma conduite, elle avait fini par me la pardonner.

J'avais tourné une page nouvelle dans l'histoire de ma vie. Fidèle à ce que je savais être les sentiments de mon mari, qui n'aurait jamais admis qu'on hésitât à reconnaître M. le comte de Paris comme l'héritier légitime de son cousin, quand, au printemps suivant, on vint me demander si j'encouragerais mon fils à accepter, comme on le lui proposait, d'être attaché au service d'honneur du nouveau chef de la Maison de France, je répondis que je serais heureuse qu'il lui fût adressé une proposition que je considérerais comme un hommage rendu à la mémoire de son père. Le temps de service dura peu pour mon fils. Il fut élu député, l'année suivante, et le prince, jugeant ces deux fonctions incompatibles, se sépara de lui sans que leurs relations en souffrissent.

C'est sous la direction de M. le comte de Paris qu'eurent lieu les élections de 1885, qui amenèrent un si brillant résultat; et il est permis de croire que, si l'argent consacré avec une certaine ostentation par M. le duc d'Aumale à l'acquisition du tableau connu sous le

nom de *la Vierge d'Orléans* avait été employé sur le terrain électoral, le succès aurait été plus complet, et que nous eussions échappé à toutes les hontes qui nous guettaient et à la succession des étranges souverains qui nous ont été imposés depuis cette époque.

On dit que le hasard gouverne le monde; c'est lui faire une part qui n'appartient qu'à Dieu; mais de bien menus incidents deviennent parfois l'origine d'événements importants. J'avais dîné un jour, en famille, chez Mme de Biron et, dans l'avant-soirée, on se mit à parler de l'opportunité qu'il y aurait à établir Madame Amélie, la fille aînée de M. le comte de Paris. On mit en avant plusieurs noms de princes que je trouvais de beaucoup trop petits seigneurs pour être dignes d'une si grande alliance. Je me récriai, et je dis que, parmi toutes les familles régnantes en Europe, il n'y avait que deux princes auxquels on pouvait penser, et que le premier de tous était le prince héritier de Portugal. Imbue de cette idée, j'allai achever la soirée chez Mme Blest-Gana, dont le mari était alors ministre du Chili à Paris, et où, le dimanche soir, on était assuré de rencontrer en grand nombre les membres du corps diplomatique. En entrant dans le salon, j'aperçus un des attachés de la légation du Portugal, et, me dirigeant de son côté, je lui dis : « N'allez-vous pas bientôt songer à marier votre prince héritier? » La réponse fut affirmative. « Eh bien! j'ai une princesse pour lui. — Laquelle? — Madame Amélie. — Oh! le Portugal est un bien petit État pour se mettre mal avec la France. — Ah! vous voulez donc

attendre Mlle Wilson?... Mais elle est bien jeune. » Et je m'éloignai. On n'est pas diplomate pour dire tout haut ce que l'on pense, et, malgré cette réponse peu encourageante, le comte d'Azvedo devint un des agents les plus actifs et les plus zélés de la négociation, quand elle s'engagea, ce qui ne tarda guère.

C'est à Saint-Mars que je reçus une lettre me demandant si je pouvais me rendre prochainement à Paris, et, dans le cas où je ne le pourrais pas, si je voulais que la communication qu'on avait à m'adresser passât par mon fils.

Je ne sais vraiment pourquoi, — peut-être parce que, quand une chose vous occupe, on croit que tout s'y rapporte, et que le mécontentement manifesté alors par mon fils au sujet d'un événement de famille me causait beaucoup d'ennui, — la pensée me vint que l'entrevue demandée se rapportait à cette affaire. Je me hâtai de répondre que j'irais à Paris le jour qu'on m'indiquerait. D'ailleurs ces petits voyages ne me déplaisaient jamais. Je suis Parisienne dans l'âme, et tout ce qui me ramenait dans cette ville, en dehors de laquelle je ne comprends pas la vie, je l'accueillais avec joie.

J'étais loin de m'attendre à l'ouverture qui allait m'être faite. On me priait de m'informer si M. le comte de Paris agréerait pour sa fille, Madame Amélie, M. le duc de Bragance, fils aîné du roi de Portugal. Par un intermédiaire d'abord, j'entamai avec empressement les négociations, et mes rapports devinrent bientôt directs avec le chef de la Maison de France.

Monseigneur se montrait disposé à cette alliance; mais, il exigeait que, du côté de la princesse sa fille comme de celui de M. le duc de Bragance, il y eût convenance réciproque.

La plus grande discrétion s'imposait. Car, malgré la différence de religion — qui, partout un obstacle, en devient un presque insurmontable dans un pays comme le Portugal, où la foi est demeurée ardente, — le prince de Bismarck pensait à placer une des sœurs de l'empereur d'Allemagne sur le trône de l'ancienne Lusitanie.

Avant d'aller plus loin, il fallait, selon la volonté de M le comte de Paris, que le prince vînt en France et que les jeunes gens se rencontrassent. La mort du roi Ferdinand, veuf de la reine doña Maria, empêcha forcément pendant quelque temps son petit-fils de sortir du royaume. Il arriva enfin, et le résultat de ses entrevues avec la ravissante princesse dont on lui faisait espérer qu'il pourrait obtenir la main, ne pouvait être mis en doute. Il était lui-même assez bien fait pour plaire, et après des entrevues qui eurent lieu au château de Chantilly, le mariage fut décidé. On avait désiré, et j'y étais, bien entendu, toute disposée, que je demandasse à M. le duc de Bragance la grâce d'accepter à dîner chez moi; mais je n'avais voulu faire aucune démarche dans ce sens avant d'avoir pris les ordres de M. le comte de Paris, aux volontés duquel j'avais avant tout le devoir de me conformer. Son acquiescement accordé, je me hâtai de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir que le prince de Portugal vînt s'asseoir à ma table. Ce qui eut lieu le jour où M. le duc

de Bragance offrit à Chantilly, à Madame Amélie, la bague devenue, par un usage relativement récent en France, comme un engagement pris par les fiancés.

Le secret avait été si fidèlement gardé que, le lendemain du jour où M. le duc de Bragance avait été accepté par Madame Amélie, on faisait du côté bonapartiste des démarches auprès de Mme Heine pour qu'elle reçût le jeune prince, dans la pensée de lui faire épouser la princesse Lœtitia, à laquelle il se rattachait par la maison de Savoie, — la reine de Portugal et la princesse Clotilde étant sœurs. J'ai toujours pensé que Victor-Emmanuel avait plus d'un rapport avec Agamemnon, et que sacrifier sa fille au prince Napoléon pour servir son pays était tout aussi héroïque que de l'immoler sur l'autel de Diane, peut-être plus encore; car la mort, pour Iphygénie, n'entraînait pas les longues années de souffrances qu'eut à subir la sainte fille de la Maison de Savoie. Jusqu'au dernier moment son cœur dut être blessé et le sentiment de sa dignité offensé. Il fallut, pour qu'elle pût approcher du lit où son mari se débattait à Rome contre la mort, que le Gouvernement italien intervînt et fît, avant qu'elle arrivât de Moncalieri, reconduire à la frontière l'intruse qui était venue usurper, auprès du prince Napoléon, la place appartenant à la femme légitime.

A Lisbonne, la situation de la nouvelle duchesse de Bragance allait être délicate, et toute son intelligence, tout son tact mis à l'épreuve pour éviter les froissements. Mais rien de ce qu'il lui fallait ne lui manquait

pour réussir à plaire dans ce nouveau pays. Une reine mariée à quatorze ans et mère à quinze ans n'est pas toujours très satisfaite, jeune comme elle l'est encore, de voir arriver la belle-fille qui doit la remplacer. Madame Amélie devint très vite l'idole du Portugal, et elle l'est toujours restée.

C'est à ce moment que M. le comte de Paris adressa à Aristarchi Bey la lettre suivante :

« 57, rue de Varennes.

« Monsieur,

« L'heureuse union à laquelle vous avez été l'un des premiers à songer va s'accomplir dans quelques jours à Lisbonne. Je tiens, avant de quitter Paris, à vous offrir, sous forme d'un petit portrait photographique, un souvenir tout personnel qui vous prouve le prix que j'attache à tout ce que vous avez fait pour préparer ce grand événement.

« Je n'oublierai pas, vous le savez, la part prise par vous aux négociations intimes qui l'ont précédé.

« Aussi ma fille tient-elle de son côté à vous en témoigner sa reconnaissance. Elle compte offrir aux anciens amis de sa famille qui assisteront à son mariage des épingles à son chiffre toutes semblables. Elle a voulu faire à la règle qu'elle s'était imposée de n'en donner qu'aux personnes assistant à son mariage, une seule et double exception en faveur de M. Azvédo et de vous.

« Je suis chargé par elle de vous remettre cette épingle, et je vous prie de me croire

« Votre affectionné,

« PHILIPPE, comte de Paris. »

La photographie se trouvait dans un cadre artistique en argent, émaillé, surmonté des armes de France et portait une dédicace très flatteuse. L'épingle était en diamants et saphirs.

Je n'avais plus rien qui me retînt à Paris. Ayant promis à ma chère Joséphine, mariée quelques mois auparavant à don Emmanuel Ruspoli, d'aller passer quelques mois sous son toit pendant l'année de ses débuts à Rome comme princesse italienne, je fis mes préparatifs de départ pour l'Italie, dont je subis toujours le charme, peut-être à cause des nombreux séjours que j'y ai faits. Il y a certains pays auxquels on s'attache davantage, à mesure qu'on les connaît mieux. Et je me rappelle avoir, chez la baronne de Seebach, — femme du dernier ministre de Saxe en France, et qui, fille du comte de Nesselrode, grand ami de mon beau-père, s'était, dès son arrivée à Paris, très vite trouvée en intimité avec moi, — entendu cette réponse de M. de Gobineau, si indignement traité plus tard ainsi que tant d'autres par le Gouvernement de la République, et alors ministre de France à Stockolm. Mme de Seebach lui ayant demandé si bientôt il ne retournerait pas en Orient : « Non, Madame, répondit-il, jamais ; j'y suis allé deux fois ; si j'y retournais une troisième, je ne pourrais plus m'en arracher. » Souvent cette con-

versation m'est revenue à la mémoire, et j'en ai compris la justesse.

C'était la seconde fois que j'allais me trouver à Rome sous le pontificat de Léon XIII; la première fois, en 1883, j'étais allée m'agenouiller aux pieds du successeur de saint Pierre. Cette année, demeurant chez don Emmanuel Ruspoli, alors syndic de Rome et très en opposition avec le Vatican, — ce qui peut lui être pardonné, son père ayant été condamné à mort aux jours du gouvernement temporel des Papes, — je n'avais pas encore pris de décision sur ce que je ferais au sujet du Saint-Père, qui, jusque-là, n'avait pas laissé paraître la haine profonde qu'il montra plus tard pour la race illustre de nos rois. Il avait même témoigné une certaine condescendance par les concessions qu'il avait faites au moment du mariage de Mme la princesse Marie, fille aînée de M. le duc de Chartres, avec un prince protestant assis sur les marches du trône de Danemark; ce qui devait forcément entraîner les fils de cette union, s'il y en avait, à être élevés en dehors de l'Église catholique.

Mme Andral qui, pour venir à Rome, avait profité de ma présence, la protégeant contre le danger d'une solitude complète dans cette ville où elle se trouvait pour la première fois, éprouvait le désir bien naturel d'obtenir une audience du Pape; et je multipliais mes efforts pour la lui faire obtenir, mettant à profit dans ce but les relations assez nombreuses que j'entretenais avec les personnes qui se groupaient autour du Vatican. Mais nous nous heurtions à cette objection sans cesse renouvelée, que le Pape détestait accorder des au-

diences; qu'elles le fatiguaient, l'ennuyaient, et que, puisque nous voulions le voir, nous ne pouvions satisfaire à ce pieux désir qu'en allant entendre la messe qu'il célébrait tous les jours et à laquelle, le vendredi de chaque semaine, étaient admis les étrangers qui en sollicitaient la faveur. J'étais bien décidée à me tenir à l'écart et à consacrer le peu d'influence que je pouvais posséder à venir en aide aux aspirations de Mme Andral, à laquelle la position en évidence occupée par son mari me semblait donner des droits à être particulièrement bien traitée. Mais, un soir, je vis entrer chez moi une personne amie, qui me dit : « Avez-vous vu le Saint-Père? — Non, je ne demanderai pas à le voir. On me répète, de tous les côtés, qu'il a horreur d'accorder des audiences, je ne cherche jamais à enfoncer les portes qui sont fermées. — Il faut que vous voyiez le Pape; il parle très mal de M. le comte de Paris, il est nécessaire que vous lui en fassiez l'éloge. — Il n'est pas aisé de dire à un Pape ce qu'il ne veut pas entendre, et je refuse de me charger d'une commission dont je ne pourrais certainement pas m'acquitter comme vous le désirez. » Le lendemain, je reçus la lettre que vous apporte un domestique du Vatican lorsqu'on est appelé à s'y présenter. Une audience m'était accordée, — le mot assignée rendrait mieux ma pensée, — pour le surlendemain. De fort méchante humeur d'être obligée d'offrir une petite pièce d'or à l'envoyé du Pape, de me procurer une écharpe de dentelle noire pour couvrir ma tête, et surtout de donner un double louis d'or pour la voiture à deux chevaux sans laquelle on ne pénètre

pas dans la cour de Damas, il fallut pourtant me résigner; et Mme Andral, bénéficiant de la faveur dont j'étais bien malgré moi l'objet, m'accompagna. Je croyais que, bien certainement, je ne parviendrais pas à essayer même de placer une phrase se rapportant au but de ma visite. J'entrai seule chez le Pape; après les génuflexions d'usage et la répétition des phrases qu'il m'avait déjà adressées une première fois sur les carrosses de mon beau-père, quand il était ambassadeur du roi près du Saint-Siège et sur la devise des armes de la famille de La Ferronnays, toutes choses qui ne m'apprenaient rien, le Saint Pontife me dit tout à coup : « Ah ! la pauvre France; elle est bien malheureuse! » Je saisis promptement l'occasion qui m'était offerte : « Oui, Saint-Père; il n'y a pour elle qu'une planche de salut. — Et laquelle? — La monarchie. — Mais quelle monarchie? — Saint-Père, il n'y en a qu'une : celle de M. le comte de Paris. — Je ne le connais pas; comment est-il? — Tout ce que le cœur paternel de Votre Sainteté peut souhaiter ; il est sincèrement chrétien, pratiquant même, ce que ne sont pas souvent les hommes de notre pays, et il a fait élever ses enfants dans les sentiments qui sont les siens. » Puis le silence se fit; il me congédia, et je sortis fort aise d'avoir fait ce qui m'était demandé, mais comprenant très bien que ce n'était pas moi qui modifierais jamais la façon de penser du chef de l'Église.

Le mal que devait amener la promulgation par le Concile du Vatican de l'infailliblité du Pape ne pouvait pas tarder à produire ses effets ; aucun homme ne peut

supporter, sans que son esprit s'égare, le sentiment de la force que lui donne son pouvoir absolu ; et, si un schisme venait à éclater dans l'Église, il faudrait l'attribuer à l'immixtion de la cour du Vatican dans des affaires dont elle ne saurait être juge.

La France n'est pas un pays facile à comprendre ; souvent j'ai entendu dire à des étrangers intelligents qui avaient quitté notre pays, croyant le bien connaître, et y revenaient après une absence de quelques mois, que c'était un nouvel apprentissage à faire.

Quatre ans plus tard, me promenant dans le parc de Stowe, à côté de M. le comte de Paris, je lui racontai l'entretien que j'avais eu avec Sa Sainteté Léon XIII ; et si pondéré, si maître de lui qu'il fût, se tournant vers moi brusquement, ce dont il n'était guère coutumier : « Comment, quelle monarchie ? s'écria-t-il. Il n'y en a qu'une. — C'est ce que j'ai répondu, Monseigneur. — Et le Pape a dit ne pas me connaître ? Mais il m'a reçu ! — Je le savais, Monseigneur ; mais on ne peut guère faire observer à un Pape qu'il altère peut-être un peu la vérité. » Ce fut la dernière fois que j'eus le bonheur d'approcher un prince qui, s'il avait régné, aurait inauguré chez nous une ère de paix et de prospérité.

Lorsque j'avais échangé avec le Saint-Père ces quelques mots de conversation, déjà la pensée de se rapprocher du Gouvernement de la République germait dans son esprit. Les royalistes également fidèles à leur foi religieuse, à leur foi politique, cherchent en vain à mettre les deux en accord. J'en eus la preuve convaincante dans une visite que je fis un jour chez une de mes parentes,

où je rencontrai le P. du Lac : qui fut l'éducateur et l'inspirateur de M. de Mun. C'est à l'engouement de certaines femmes de la société qu'il doit surtout sa grande réputation, si j'en crois ce qui m'a été dit par un de ses condisciples, de la Compagnie de Jésus, le P. Forbes. Peut-être, je dois l'avouer, dans l'idée de sonder ses sentiments, la conversation roulant sur des sujets d'actualité politique, je me permis de dire que, quant à moi, il faudrait m'écorcher vive pour que je ne mourusse pas dans la peau d'une royaliste. La réplique ne se fit pas attendre, et, la tête légèrement obliquée du côté opposé à celui où j'étais : « Ah ! Madame, voilà ce qu'on n'a plus le droit de se dire depuis les enseignements de Notre Saint-Père. » Je me retournai vivement et je lui répondis : « Pardon, mon père ; je m'incline avec le plus profond respect devant les enseignements du Pape comme chef de l'Église ; mais je ne reconnais à aucun étranger le droit de se mêler des affaires intérieures de mon pays. » Cette petite anecdote n'en resta pas là. Quelques jours plus tard, au moment où j'entrais dans la même maison, me rencontrant avec une très proche parente de mon mari, devant laquelle j'avais raconté, la veille, chez une autre amie, ce qui s'était passé entre le R. P. du Lac et moi, je fus brusquement interpellée par cette femme jeune encore, qui finit par me dire en face que je mentais. Je n'hésitai pas à me défendre, ce qui aggravait encore la situation, en lui disant qu'un des curés les plus en vue de Paris, à la tête d'une église située dans le quartier le plus aristocratique, m'avait assurée que le Pape se

souciait fort peu de la religion et ne pensait qu'à la politique.

Pendant mon séjour à Rome, on commençait, au Parlement français, à parler vaguement d'une nouvelle loi d'exil pour tous les princes dont les familles avaient régné sur le pays; mais, cette première fois, l'orage se dissipa. En rentrant à Paris, je trouvai la société fort occupée du mariage de Madame Amélie, dont la célébration imminente devait avoir lieu à Lisbonne, comme l'exigeait une étiquette à laquelle M. le comte de Paris avait dû se soumettre, assez à contre-cœur. Depuis on a beaucoup blâmé la réception qui avait eu lieu à cette occasion à l'hôtel Galliéra, habité par Monseigneur et par Madame, et à laquelle on attribuait la mesure violente prise contre les princes. Mais ce ne fut qu'un prétexte à l'exécution d'une décision arrêtée dans la pensée des hommes alors au pouvoir.

Il y eut à ce moment dans le pays comme un réveil d'enthousiasme, et, dans toutes les provinces, on ouvrit des souscriptions dont le but était d'offrir des souvenirs à la charmante princesse qui allait nous quitter, pour être accueillie par des démonstrations de joie dont elle daigna, dans sa nouvelle patrie, m'adresser de Lisbonne, par un récit, le témoignage précieux.

A leur retour de Portugal, où ils avaient accompagné leur fille, il restait bien peu de jours à nos augustes princes pour jouir du bonheur tant apprécié par eux de vivre dans leur pays. La cruelle loi qui les exilait, sans autre motif que celui de l'éclat de leur naissance, de la grandeur de leurs aïeux, inséparable de celle de la

France, fut presque tout de suite votée, et il fallait nous préparer à assister à une nouvelle exode. Le roi Charles X était parti en roi, entouré jusqu'à son embarquement à Cherbourg de troupes et de serviteurs fidèles. M. le comte de Paris eut peut-être mieux encore que des soldats : une population tout entière l'accompagna jusqu'au bâtiment qui allait l'emmener, et, à l'instant où ses pieds s'arrachèrent du sol de la France, qu'il ne devait plus jamais fouler, un cri de : Vive le Roi ! venu du cœur et sorti de toutes les bouches, retentit sur la plage normande ; et il se faisait entendre encore lorsque déjà le drapeau français, hissé sur le navire qui emportait nos princes, ne s'apercevait plus.

Au château d'Eu, nous avions assisté aux cérémonies les plus émouvantes ; M. le duc d'Orléans, encore à peine un jeune homme, avait fait preuve d'une grande énergie et d'une grande dignité. Il avait fallu lui annoncer, ce qu'il ignorait jusque-là, que lui aussi était compris dans la proscription qui frappait son auguste père. Il sut renfermer dans son cœur la douleur qu'il en éprouvait ; mais la lutte à laquelle il se livrait pour dissimuler son émotion, se trahissait sur son jeune visage et ajoutait à la tristesse de ceux qui en étaient les témoins. Une autre scène fort pénible, à laquelle d'ailleurs je n'étais pas présente, fut celle où, au moment où la famille royale allait quitter le château d'Eu, on apporta la pauvre petite princesse Louise presque mourante. « Docteur, la reverrai-je jamais ? » demanda Monseigneur à M. Gueneau de Mussy, qui resta muet devant cette interpellation. Le Gouvernement de la République, au

cœur compatissant, avait fait savoir au prince que, s'il voulait congédier les fidèles royalistes accourus l'entourer à cette heure suprême et s'éloigner incognito quelques jours plus tard, on l'en laissait libre. Le proverbe : « A sotte question pas de réponse » reçut son application dans cette circonstance.

On m'avait chargée, la veille du départ de la famille royale, d'aller, à l'arrivée des trains venant de Paris et de la province, avertir les femmes qui en descendaient de l'heure à laquelle elles seraient reçues au château. M. Lambert Sainte-Croix et M. Hervé, du *Soleil*, étaient désignés pour m'accompagner, et c'est pendant nos heures d'attente qu'ils me racontèrent les efforts faits par M. Thiers pour empêcher de rentrer en France M. le prince de Joinville et M. le duc d'Aumale, dont il redoutait le prestige. Il s'était successivement adressé à ces deux fidèles serviteurs des princes pour s'efforcer de leur persuader qu'il était de leur intérêt de retourner d'où ils venaient. M. Thiers s'était montré fort irrité du refus de ces Messieurs de se charger d'une pareille mission.

Ceux qui ont assisté au départ de France de M. le comte de Paris, debout sur l'avant du navire qui l'emmenait, entouré de son service d'honneur et de quelques fidèles, dont, je le dis avec un légitime orgueil, était mon fils, garderont de ce moment un souvenir ineffaçable. C'était bien la fortune de la France que portait ce vaisseau, qui, à l'instant où le pied du prince s'y était posé, avait descendu le pavillon anglais flottant à l'avant pour hisser à sa place le drapeau français, ce

drapeau qui nous a coûté si cher à conserver. On rentra dans Paris, le cœur bien serré.

Mme la comtesse de Paris, malgré les cruelles souffrances que lui causait la navigation, se hâta de revenir à Eu pour y soigner la petite princesse, qui, malgré les sinistres présages des médecins, entra très promptement en convalescence.

Mes goûts nomades, autant que mon isolement en ce monde, m'ont souvent entraînée à de lointains voyages ; et la première fois que j'accomplis celui de l'ancienne Tauride, devint pour moi l'occasion de travailler à réparer une négligence que je considérais comme une honte pour notre pays. J'allai visiter les cimetières où reposent les victimes de l'inutile, j'aurais bien envie de dire la coupable guerre de 1854. Ceux où étaient ensevelis les officiers et les soldats anglais et italiens étaient admirablement entretenus et formaient un douloureux contraste avec le lieu de sépulture des Français, où on ne voyait que des ruines. Je signalai cet odieux abandon de nos pauvres morts à mon fils, et quand je revins, quelques années plus tard, à Sébastopol, j'eus l'immense satisfaction de reconnaître qu'on prenait autant de soin des sépultures de nos compatriotes que de celles de nos alliés. En se promenant à travers Sébastopol et dans la contrée environnante, on sentait de glorieux souvenirs agiter son cœur. J'avais connu le maréchal Pélissier et le maréchal Canrobert, très différents de manières et de caractère. Le premier était assez mal élevé et prenait un certain plaisir à en donner des preuves. Invité à venir passer

une soirée chez moi, en entrant dans mon salon il me salua à peine, et me demanda où était le cabaret. La femme, de naissance distinguée, que l'affection mal inspirée de l'impératrice avait décidée à l'épouser, malgré ses inclinations très différentes, avait à souffrir de ses boutades. On raconte qu'un jour, à table, entouré d'un personnel militaire très nombreux, il lui avait dit en la tutoyant, ce qui n'était guère alors dans les habitudes des gens appartenant à la bonne société : « J'ai rêvé cette nuit que je voyais un homme sortir de ta chambre; je n'étais pas content; mais, me remettant de mon premier mouvement, je lui dis : Allons! que je ne vous y reprenne plus, et si c'est un garçon je ne vous en voudrai pas. » Un jour, dans un des voyages de Compiègne, se promenant avec l'empereur et l'impératrice dans la voiture où se trouvait, entre autres, lady Mandeville, devenue plus tard duchesse de Manchester, il fit arrêter la voiture et mit pied à terre, à la grande indignation des souverains et de leur entourage. L'empereur, lorsqu'il reprit place à côté de lui, ne dissimula pas son mécontentement. « Sire, répondit le coupable, un vieux soldat de Crimée ne saurait être assujetti aux règles faites pour les courtisans. »

Le maréchal Canrobert était, au contraire, la courtoisie en personne, et il m'arriva avec lui une singulière petite aventure qui en est la preuve. J'étais à Strasbourg avec ma sœur ; nous revenions de Lucerne, où la présence de M. le comte de Chambord avait attiré des Français en grand nombre, et, ayant besoin de réparer le désordre que le voyage avait causé dans nos

toilettes, j'étais allée acheter des objets de mercerie, que je tenais dans un petit paquet à la main. Ma toilette du matin, des plus simples, était tout à fait en rapport avec la situation modeste qui semblait être la mienne. Un nombreux état-major, composé d'officiers à cheval et revêtus des plus brillants uniformes, ayant à leur tête le maréchal Canrobert, passe à côté de moi. Le maréchal me reconnaît, s'arrête, descend de cheval; et le voilà causant familièrement avec une petite modiste faisant les courses du magasin. La stupéfaction des officiers était comique à voir, et j'en ai ri souvent depuis. Mais il y avait, entre ces deux hauts dignitaires, des points de ressemblance : la bravoure et le dévouement à la patrie.

J'avais quelquefois rencontré le général, devenu alors le maréchal Bosquet. Rien n'était plus saisissant que de lui entendre raconter la journée finale du siège de Sébastopol. Comme il avait été désigné pour donner le signal de l'assaut, son officier d'ordonnance, qui, je crois, était M. Bocher, lui dit, sa montre à la main : « Mon général, il est midi! » Il leva alors son épée, comme il était convenu; et à l'instant même le bruit formidable de la mitraille déchira les airs.

Bosquet était très emphatique; quand Louis-Napoléon l'appela à la haute dignité du maréchalat, il télégraphia à sa mère : « Remerciez l'Empereur, Maréchal Bosquet. »

Lors de mon premier voyage à Sébastopol, une grande agglomération de troupes emplissait la ville, où l'on voyait encore la marque des désastres causés par la guerre

de 1854. Les exercices à feu, des manœuvres de nuit et de jour témoignaient des soins apportés à l'instruction de l'armée russe. Déjà alors on entendait dire : « Tout ce que nous faisons, c'est pour nous mettre en état d'aller, à travers l'Allemagne, donner la main aux soldats français. » A la table d'hôte, où mangeaient mes serviteurs mêlés à des officiers, on le leur répétait journellement. C'était si frappant qu'à mon retour en France j'exprimai le sentiment qu'une guerre venant à éclater entre la France et l'Allemagne, l'empereur de Russie serait entraîné à venir à notre secours par l'élan de ses peuples, pénétrés bien plus encore de la haine contre l'Allemagne que de l'amour pour notre pays. C'était avant les fêtes de Cronstadt, et l'on me raillait quand je me laissais aller à de pareils pronostics. On me traitait de rêveuse, d'hallucinée ; l'avenir devait me justifier.

Revenue en Roumanie, j'eus l'occasion de me rendre compte de ce qu'est l'organisation étrange des tribus de bohémiens que l'on rencontre dans tous les coins de l'Europe. Sur les terres du prince Ruspoli, chez qui j'étais alors, il existait un campement — qui ne peut guère s'appeler un village — où se succédaient tour à tour des familles de ces peuplades nomades. C'est un de leurs points de repère où ils rentrent après leur journée faite. Ils s'y réfugient sous des huttes en terre, souvent même dans des trous creusés sous le sol ; tous y vivent pêle-mêle ; les enfants n'appartiennent à personne, ou plutôt à tout le monde. Je crois que cela peut être considéré comme l'application du collectivisme. Quelques

guenilles, percées à jour de tous les côtés, servent de vêtements aux parents ; les enfants sont absolument nus, et dans ces contrées le froid pendant les hivers est rigoureux. Il y avait là une bande de ces petits êtres dont les parents étaient absents depuis plus d'un an. Ils reviendraient un jour ou ils ne reviendraient pas ; on ne s'inquiétait pas d'eux, et, pendant leur absence, les petits abandonnés se nourrissaient chez les voisins, où la pitance était maigre.

La France, sortie de sa voie, peut se comparer à une femme qui, lancée dans la carrière des aventures, espère à chaque nouvel essai trouver le bonheur qui toujours lui échappe. Le boulangisme fut la révolte de l'opinion contre les scandales d'un Gouvernement qui ne saurait produire d'autres fruits. Ceux qui cherchèrent à nouer une alliance entre M. le comte de Paris et le général devenu, pendant quelques jours, l'idole du pays, furent de grands coupables. Monck est unique dans l'histoire, et si le général Boulanger avait été l'homme sérieux qu'on s'imaginait inconsidérément qu'il était, il aurait gardé pour lui la place à laquelle on voulait l'élever. Le mal fait à nos princes par cette campagne funeste a été bien cruel. On peut conserver quelque respect pour les instigateurs du complot, qui, comprenant l'erreur qu'ils avaient commise, se sont retirés de la vie publique ; mais que dire de ceux qui, après avoir entraîné le prince à un rapprochement qui eut les plus funestes résultats, l'ont abandonné et comptent aujourd'hui au premier rang des ralliés? Il en est parmi eux dont la versatilité politique a trop souvent

paru au jour pour qu'on puisse avoir confiance dans la persistance de leurs nouveaux principes, à la merci peut-être de la disparition d'un vieillard de quatre-vingt-sept ans, qui a conçu le rêve étrange de reprendre, à la fin du XIXe siècle, le rôle qui a été celui de Grégoire VII et d'Innocent IV. Parmi les ralliés se trouvent malheureusement égarés de braves gens et de très bons gentilshommes; mais il en est qui donneraient une preuve de la sincérité de leurs sentiments républicains, en renonçant à des désignations nobilières, à des noms auxquels ils n'ont aucun droit, et en reprenant ceux plus modestes, mais aussi respectables, qui seuls leur appartiennent. Quant au mot « titre », il s'applique exclusivement, en France, à la dignité que confère un duché

En 1891, trouvant l'occasion unique d'entreprendre un grand voyage et m'étant associé des compagnons aimables, je partis avec eux pour le Caucase en traversant la Crimée. Notre but, que malheureusement nous ne pûmes atteindre, était Samarkand; je le regrettai d'autant plus que nous gagnâmes le port d'embarquement. Tiflis, où nous arrivâmes en quittant le bâtiment qui nous avait amenés de Yalta à Batoum, est une ville de l'Orient, avec son ciel déjà et les costumes bigarrés de sa population; en laissant derrière nous cette ville charmante, où j'avais trouvé un plaisir peut-être enfantin à voir, sous mes fenêtres, baigner les chameaux dans les eaux de la Doura, nous allâmes d'abord à Bakou, la ville du pétrole, située sur la mer Caspienne. Le quartier de la ville qu'on appelle

la ville noire est composé entièrement de grandes usines dont les produits, gagnant Batoum par les voies ferrées, se répandent par toute l'Europe. On nous y fêta avec une grande cordialité. C'était après la réception de Cronstadt, et l'enthousiasme pour la France atteignait son comble. Il fallut faire honneur à des toasts incessants, qui, heureusement, n'altérèrent pas notre raison. Le lendemain de cette fête quelque peu bachique, sous une escorte de cosaques, comme on nous en donnait toujours pour visiter les endroits pouvant offrir certains dangers, nous allâmes visiter ce qu'on peut justement appeler la terre de feu. A 4 lieues environ de Bakou, sur les bords de la mer Caspienne, il existe encore un temple où les Parsis, traversant la mer, viennent adorer le feu. Des quatre colonnes qui s'élèvent dans les airs à chaque côté du temple, deux sont encore incandescentes et alimentées exclusivement par des feux naturels. Il existe dans toute la vaste plaine où est situé ce temple, qu'à l'intérieur ne décore aucun signe sacré, des fabriques de pierres durcies par la nature On nous retint, jusqu'à ce que la nuit fût tombée, chez le directeur de ces fabriques, afin que nous pussions voir la plaine qui, une fois le soleil couché, ne semble plus qu'un brasier. La lance de nos cosaques, piquée en terre, faisait jaillir la flamme. Le lendemain de cette course intéressante, accompagnés par le gouverneur de la ville, honneur qui nous était souvent fait et qui était parfois embarrassant, nous nous dirigeâmes du côté de ce qui était, bien récemment encore, la Perse. On

quitte le chemin de fer à une assez grande distance d'Erivan, et l'on traverse la plaine au fond de laquelle s'élève la ville, dans des droschki, c'est-à-dire de petites voitures découvertes où l'on ne peut guère être que deux ou trois, mal à l'aise. Les chevaux nous ayant manqué à un relai, ce retard nous obligea à coucher à ce qu'on appelle une station. Ce sont des sortes de caravansérails; quatre ou cinq planches servant de lits sont établies dans chaque chambre. La nourriture y est primitive, et une pompe placée dans la cour sert aux ablutions. Mais quand, le lendemain matin, nous nous levâmes au point du jour, ce qui n'était pas un sacrifice pénible, mon cocher indiquant du doigt sous le ciel empourpré de l'Orient un mont isolé prononça le mot : « Ararat » ; nous ne sentîmes plus la fatigue. L'Ararat ! — Il y a deux Ararat, le grand et le petit, qui, à peine isolés l'un de l'autre, s'élèvent dans une plaine absolument dénudée.

A Erivan, la vie était atroce, l'auberge d'une malpropreté que je ne crois pas avoir jamais connue ailleurs, et pourtant j'ai fait beaucoup de rencontres de ce genre. C'était encore la ville musulmane, avec les mosquées, les bazars et les femmes voilées. Les murs du palais habité par le dernier vice-roi sont recouverts d'une façon inconnue en Europe; ils sont entièrement lambrissés par des pendeloques de verre rattachées les unes aux autres, qui reflètent, le jour, la lumière du soleil et, la nuit, — comme nous en eûmes la preuve en dînant chez le gouverneur, dont le palais était aussi décoré de cette façon, — les feux des lampes et des bougies.

Nous nous rapprochâmes du mont Ararat, dont nous étions encore assez éloignés, en allant à Etzmiazin, couvent très en honneur en Russie et riche de nombreuses reliques. La mort du Catholicos, dont le remplaçant n'était pas encore désigné, avait plongé les moines dans le deuil ; mais les honneurs ne nous en furent pas moins faits avec une grande bienveillance par l'archevêque. La visite que nous lui fîmes avait été précédée d'un déjeuner chez le gouverneur militaire, où l'on avait un premier aperçu des mœurs de l'Orient. Bien que chrétiennes, sa mère et sa fille n'avaient pas le droit de s'asseoir à notre table, et leurs privilèges se bornaient à porter les plats et à nous en offrir le contenu. A ce repas, de grandes protestations d'amour pour la France nous furent prodiguées. Le colonel qui commandait le district me promit que quatre cent mille Cosaques, et encore plus de Sibériens, viendraient à notre secours en France à travers l'Allemagne. Je le remerciai en ajoutant : « Tout leur est permis jusqu'au Rhin, colonel ; mais, de l'autre côté du Rhin, apprenez-leur bien qu'ils sont en pays ami. » Malgré la mort du Catholicon, on voulut bien nous montrer le trésor de l'église. La relique la plus intéressante est celle que l'on dit provenir de l'arche de Noé, qui s'arrêta au sommet du mont Ararat. La légende raconte que saint Grégoire de Nazianze, très en honneur en Russie, s'était mis un jour en route pour atteindre l'arche de Noé ; ce que voyant, un ange se détacha du séjour céleste, vint jusqu'à lui et s'informa de ce qu'il voulait entreprendre. Sur la réponse qu'il

lui fit, l'ange reprit : « Mais ne sais-tu donc pas, Grégoire, qu'aucun mortel ne peut fouler le sol sacré du mont Ararat? Tu veux un morceau de l'arche ; je vais te l'apporter. » L'ange ne chargea pas ses ailes d'un lourd fardeau, car j'ai tenu dans ma main le petit morceau arraché de l'arche qu'il a, dit-on, remis à saint Grégoire.

D'Erivan nous revînmes à Tiflis; nous nous y procurâmes de ces énormes voitures qu'on appelle, à Paris, des paulines, qui devaient nous ramener à travers la chaîne du Caucase jusqu'à Vladikavkas, où l'on retrouve la voie ferrée. Il me faut rendre justice à l'honnêteté des cosaques, souvent si calomniés. En arrivant à Vladikavkas, un cri d'effroi de ma femme de chambre épouvanta tout l'hôtel. Elle venait de s'apercevoir que mon nécessaire de toilette, placé sur la voiture des bagages, était resté en chemin. Je l'avais encore aperçu à Kasbeck, situé à plusieurs heures de Vladikavkas. Un Russe qui s'intéressa à mon malheur demanda au chef de la police d'envoyer un homme jusqu'à Kosbeck, à la recherche du sac de voyage égaré ! Le temps pressait, car nous devions repartir le lendemain matin, par le train de neuf heures, qui était le seul de la journée. Nous promîmes au messager une récompense suffisante s'il était de retour avant notre départ, et, le lendemain matin, avant l'heure qu'on lui avait indiquée, il me remettait le sac qui, tombé sur la route, avait été ramassé par un peloton de cosaques et rapporté par eux absolument intact à l'hôtel de Kasbeck.

C'est en arrivant à Paris, au mois d'octobre, que j'entrai dans une série d'ennuis et de chagrins qui ne cessèrent plus.

Avant que M. le comte de Paris nous eût été enlevé, pensant sans doute qu'un premier succès devait être suivi d'un second, et qu'ayant réussi pour ma très petite part dans la négociation du mariage de la reine de Portugal, je pouvais peut-être m'occuper utilement de celui de Madame Hélène, on vint me demander si, au cas où M. le duc d'Aoste se présenterait pour obtenir sa main, on la lui accorderait. La Maison de Savoie, par son ancienneté, par ses alliances en grand nombre contractées avec la Maison de France, est une des familles royales de l'Europe qui me semblent les plus dignes de se rapprocher de la nôtre. Je profitai d'une circonstance où je vis Madame pour solliciter d'elle l'autorisation d'envoyer en Italie des photographies de la princesse, qu'on réclamait avec insistance. Il fut convenu que je les ferais parvenir sous ma responsabilité.

Le douloureux événement de la mort de Monseigneur suspendit toutes les négociations. Ce qui fut un coup de foudre pour nous n'en était pas un pour lui. Connaissant le mal qui le menaçait, il avait eu le courage de le dissimuler à Madame, à tous ses amis. Seul, M. le duc de Chartres avait été admis dans cette triste confidence. Ces deux princes vivaient dans la plus touchante et la plus étroite intimité, et ce pénible secret fut par lui fidèlement gardé.

Au mois de juillet 1894, une colonie de Hongrois et d'Autrichiens qui se trouvaient aux eaux de Carlsbad

avait désiré offrir à déjeuner aux princesses qui faisaient une cure à Marienbad. On me chargea du soin de savoir si cette faveur, sollicitée par des notabilités considérables de l'empire austro-hongrois, avait des chances d'être accordée ; et après plusieurs allées et venues entre Carlsbad et la station thermale voisine, je rapportai la nouvelle reçue, avec joie et reconnaissance, que Madame et Madame Hélène accueilleraient gracieusement la prière qui leur était adressée. Le jour fut choisi : les deux princesses, accompagnées de Mme d'Albyville, de service auprès d'elle, et du marquis d'Harcourt, arrivèrent exactement ; elles furent reçues à la gare par le comte Hunyadi, qui avait été le grand organisateur de cette petite fête, fort modeste d'ailleurs, le marquis de Vogué et moi. Le repas eut lieu dans le restaurant le plus élégant de la ville, et les convives comprenaient, avec les quelques Français en ce moment dans la vallée de la Tepl, — la Tepl coule à Carlsbad, — ce que la colonie étrangère comptait de gens les plus distingués. A la fin de cette journée, agréablement remplie, nous reconduisîmes les princesses à la station du chemin de fer, comme nous étions allés les chercher. C'est à peine si elles pouvaient s'asseoir dans le compartiment du wagon qui leur avait été réservé et qu'encombraient d'énormes bouquets de ces magnifiques roses qui sont l'orgueil de Carlsbad, et de toutes les fleurs de la saison. Ce jour de fête allait être suivi, pour les princesses, d'un douloureux lendemain. M. le comte de Paris était aux prises avec une crise, sinistre avant-coureuse de celle qui, environ deux mois plus tard, devait l'emporter.

Ce fut cette même année que j'entrai en relation avec S. A. R. le prince de Bulgarie. Je me trouvais à Carlsbad au moment où il s'était lancé dans l'entreprise qui paraissait insensée, et dont le succès, jusqu'à présent, a été complet. Le prince était peu connu à Vienne, ou du moins connu sous un faux jour. Les Autrichiens parlaient de lui comme d'un prince très frivole et très incapable de mener à bien l'aventure dans laquelle il se lançait. L'avenir s'est chargé de prouver combien leur jugement était faux. Je crois qu'il a été fort soutenu par une mère très intelligente et qui n'est pas dépourvue de certaines aspirations ambitieuses qui se sont parfois rencontrées dans son illustre maison.

En 1896, comme je partais pour Carlsbad, dont ma santé m'oblige d'entreprendre chaque année le voyage, un personnage fort considérable dans le Gouvernement de notre pays et très honorable, que j'aime et que je respecte, vint à moi et me dit : « Vous verrez à Carlsbad le prince de Bulgarie. — Certainement, si je m'y trouve en même temps que lui, j'aurai cet honneur. — Eh bien ! vous lui direz qu'il traverse une crise des plus dangereuses ; que non seulement sa situation est compromise, mais que la paix de l'Europe est menacée, s'il ne prend pas le parti qui seul peut le sauver, et nous avec lui. »

Il ne m'était guère agréable d'être chargée d'un semblable message ; je ne comprenais que trop le parti qu'à mots couverts on me disait être le seul qui pût détendre la situation. Arrivée à Carlsbad, je me tins

coite et, ayant appris que le départ du prince était imminent, j'espérais échapper par là à tout entretien avec lui, quand, un certain dimanche matin, je vis entrer dans ma chambre d'hôtel le comte de Bourboulon, qui m'annonça que Son Altesse Royale, quittant Carlsbad le soir même, ne voulait pas s'éloigner sans avoir causé avec moi. Je ne pouvais que m'incliner, et, le chambellan du prince m'ayant quittée, je me hâtai de terminer ma toilette, à peine commencée, pour recevoir Son Altesse Royale, qui ne tarda guère à arriver.

Le prince n'était pas accompagné, et la conversation s'engagea promptement sur sa situation à Sofia. « Je connais très bien les dangers auxquels je suis exposé; on a juré ma perte, je reçois journellement des menaces contre ma vie. Hier encore il m'est parvenu une photographie représentant Stamboulof sur son lit de mort, les deux bras coupés, et, au dessous, d'une écriture que j'ai reconnue être celle de sa femme : « Ses fils ont juré de le venger. » Je sais quel est le sacrifice suprême dont dépend mon salut; mais que de complications ! que de difficultés ! — Monseigneur, quand Votre Altesse Royale est entrée en Bulgarie, elle avait l'intention d'y rester; et maintenant il ne s'agit pas seulement de sa personnalité : Votre Altesse Royale est responsable vis-à-vis de l'Europe du maintien de la paix. — Oui; mais mon beau-père ? — Monseigneur, si j'ai bonne mémoire, M. le duc de Parme est descendant de Henri IV, et le souvenir de ce qu'a fait son grand-père doit l'amener à comprendre qu'il y a dans la vie des souverains des nécessités qui s'imposent. »

Nous en étions là de notre conversation quand le comte de Bourboulon entra, un gros paquet de lettres et de dépêches à la main. « Vous voyez, me dit le prince, c'est ma correspondance de chaque jour, et je vais certainement y trouver des lettres anonymes. » Effectivement il en décacheta plusieurs devant moi. Quand le prince m'eut quittée, je mesurai bien tout le mauvais vouloir que me vaudraient dans le monde où je suis appelée à vivre les conseils indirects que je lui avais donnés ; mais de grands intérêts étaient en question. La situation européenne, on me l'avait dit, pouvait être compromise ; et, après tout, la différence entre la religion catholique et l'orthodoxie ne repose pas sur le dogme ; elle est toute dans la suprématie du Pape, et je me sentais très disposée à juger que ce n'était pas toujours un bonheur pour les rois et pour les peuples d'y être soumis. Il me sembla plus tard que le Pape, grand politique, n'aurait pas désavoué ma conduite, puisqu'il avait accueilli le prince de Bulgarie et qu'il avait fermé les yeux sur un acte répréhensible, mais que les circonstances excusaient. D'ailleurs je suis un beaucoup trop petit personnage pour avoir exercé une influence quelconque sur les actes de M. le prince Ferdinand.

La crise qui, en mettant les jours de Monseigneur en danger, avait obligé Madame et Madame Hélène, ainsi que M. le duc d'Orléans, malgré les précautions qu'exigeait un accident qui lui était survenu, à quitter Marienbad, était conjurée ; et je quittai Carlsbad relativement rassurée. Mme la princesse Clémentine, mieux informée de l'état de son auguste neveu, ne m'avait

pourtant pas laissé ignorer les grandes inquiétudes que lui causait sa santé.

Je partis pour ce que l'on appelle, en Autriche, les provinces annexées, c'est-à-dire la Bosnie et l'Herzégovine, où les musulmans sont en grande majorité. Leur assujétissement à l'Autriche, dont la main pèse sur eux lourdement, nous permit d'assister, dans la mosquée de Serajevo, à la cérémonie qui fut célébrée pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur; mais, aux regards haineux qu'ils lançaient sur nous, il nous fut facile de comprendre que la protection des troupes autrichiennes ne nous était pas inutile.

Il s'était réuni à Serajevo, pendant le séjour que j'y fis, un Congrès scientifique, composé de membres de nationalités différentes. La France avait fourni son contingent, en y envoyant MM. Mortillet, Verneuil et Reinach. De ces trois membres, un seul nous faisait honneur : c'était M. Verneuil, grand savant, ce qui n'excluait pas chez lui les allures de la bonne compagnie. M. Mortillet ne brillait pas par le tact. Nommé président du Congrès, et s'adressant au général autrichien, gouverneur de toute la contrée, qui avait perdu un œil à la bataille de Solférino, il le félicita de sa glorieuse blessure. Oubliant que, selon Gambetta, l'anticléricalisme n'est pas une denrée d'exportation, M. Mortillet alla faire la scène la plus ridicule à de pauvres religieuses; et celle à laquelle il s'adressait ne comprenant pas notre langue, il avait saisi les croix et les médailles qu'elle portait à son cou, essayant de lui faire comprendre qu'il voulait avoir de ces petits objets qu'on

ne trouvait pas en France. Aux cris de la Sœur, la supérieure accourut, et par ses explications mit fin à la scène.

De Serajewo, je me rendis, en traversant toute l'Herzégovine, à Raguse, où je vis l'étrange phénomène d'une rivière sortant de terre toute développée, sans que sa source soit connue, et qui se jette dans la mer sans avoir reçu d'affluent.

De Raguse, nous gagnâmes les bouches du Cataro, que j'étais curieuse de connaître et au fond desquelles se trouve la ville du même nom, absolument dépourvue d'intérêt. Le chemin que l'on parcourt de Cataro à Cettigné vous apprend l'histoire de ce pays encore très primitif, mais où la civilisation commence à se répandre. Cette route est tracée le long d'un précipice, à gauche en montant vers la ville, et fermée à droite par des rochers, où l'on aperçoit, de distance en distance, des ouvertures béantes, donnant accès dans des souterrains percés sous la montagne, si profonds que l'œil n'en découvre pas l'extrémité. Ces débouchés facilitent beaucoup, dans ce pays presque sauvage, le commerce, — qu'on pourrait peut-être appeler d'un nom moins respectable. Mais, selon la marquise de Créqui, le premier acte de négoce a été Joseph vendu par ses frères, et le commerce s'est toujours ressenti de son origine. Ce très petit État du Monténégro, entré aujourd'hui dans le mouvement européen, est peuplé de la plus belle race qu'il soit possible de voir. La petite armée, bien équipée, qui semble très disciplinée, vous donne l'impression que, commandée par un chef capable, elle serait invincible.

En quittant Cettigné, je m'embarquai à Cattaro sur la mer Adriatique, et je profitai d'une escale du bateau pour visiter cette curieuse petite ville, dont l'église et une partie des maisons sont bâties dans les murs du palais de Dioclétien ; de Trieste je gagnai le lac de Côme. Ce fut à Bellagio que j'appris le grand danger dans lequel se trouvait M. le comte de Paris, ce qui me fit partir immédiatement pour Paris, et de là presque aussitôt pour Londres, où déjà M. le comte de Paris avait rendu sa grande âme à Dieu, dans des sentiments admirables en accord avec sa vie. Les dernières paroles échappées de ses lèvres avaient été une invocation à son grand ancêtre saint Louis, lui demandant de protéger la France, dont le sort, dans sa pensée comme dans la nôtre à tous, était inséparable de celui de son fils. Il le pria enfin de venir le chercher pour l'aider à franchir le redoutable passage de la vie à la mort.

La cérémonie des funérailles fut aussi simple que touchante ; la vraie grandeur n'a pas besoin de recourir au faste. Après que les derniers devoirs eurent été rendus à celui qui aurait dû porter la couronne de France, les Français restés fidèles vinrent saluer son héritier et lui dire qu'à lui appartenait maintenant le devoir de veiller au salut de la France. Les femmes ne prirent pas part à cette manifestation ; mais le soir, certaines d'entre elles qui se trouvaient encore à Londres, furent admises à l'honneur d'offrir au prince qu'elles considéraient comme leur roi leurs vœux et leurs hommages.

Quelques mois plus tard les pourparlers interrompus

par le triste événement de la mort de M. le comte de Paris, pour le projet de mariage de S. A. R. Madame Hélène avec M. le duc d'Aoste, furent renoués.

Au printemps, Madame, accompagnée de Madame Hélène, vint à Chantilly, où M. le duc d'Aoste les rejoignit. Un soir, Madame me fit dire de me rendre le lendemain auprès d'elle, à Chantilly, et je reçus de sa bouche l'heureuse nouvelle des fiançailles de Madame Hélène avec le prince chef de la branche cadette de la Maison de Savoie. C'était un rayon de soleil qui venait éclairer le triste intérieur de la famille royale. La jeune princesse se montrait heureuse et me reçut avec des témoignages affectueux, à jamais gravés dans mon cœur. M. le duc d'Aumale, qui, fidèle à l'étiquette, plaçant Madame au milieu de la table, s'était mis à sa droite, semblait rajeuni en présence du bonheur qui épanouissait le visage de sa nièce; et la grandeur de la Maison de Savoie, qu'il trouvait digne de contracter une nouvelle alliance avec la sienne, ajoutait encore à sa satisfaction.

Il fallait que la France s'associât à l'événement qui allait s'accomplir dans la famille de nos rois, en offrant à Madame Hélène un présent qu'elle pût emporter avec elle en Italie et qui lui rappelât, par un souvenir matériel, son pays d'origine, qu'elle n'oublia jamais. J'eus le bonheur de prendre une part active à l'appel qui fut fait à Paris et dans les provinces, et qui obtint un succès qu'au début nous n'osions pas espérer. Avec une grande délicatesse, Madame Hélène exprima le désir que l'objet choisi ne lui fût pas personnel et que M. le